







840-2"16/17"

P18 3

303468

325099



40000325099



673



LES  
OEUVRES  
DE  
MONSIEUR  
PALAPRAT.  
TOME II.



A LA HAYE,  
Chez ABRAHAM DE HONDT,  
Marchand Libraire à la grand' Sale  
de la Cour, à la Fortunc.

---

M. DC. XCVII.



PIECES

*Contenuës en ce Volume.*

LA SERENADE.

LE BOURGEOIS DE FALAIZE.

LES MOEURS DU TEMS.

LE SECRET REVELE'.

LE TRIOMPHE DE L'HIVER.

LE

NEGLIGENT.

COMEDIE.

PAR

MR. PALAPRAT.



A LA HAYE,

Chez ABRAHAM DE HONDT,  
Marchand Libraire à la grand' Sale  
de la Cour, à la Fortune.

M. DC. XCVII.



## ACTEURS.

ORONTE.

FANCHON.

LE POETE.



A LA HAYE.

CHEZ ARRAHAM DE HONDÉ  
Marchand Libraire à la Cour, Palais  
de la Cour à la Haye.

M. D. C. M. C. VII.



## PROLOGUE.

### SCENE PREMIERE.

ORONTE, FANCHON.

FANCHON.

H, ah, ah!

ORONTE.

A qui en as-tu?

FANCHON.

Ah, ah, ah!

ORONTE.

Ténoques-tu de moi?

FANCHON.

Monsieur, c'est un bel esprit qui vous de-  
mande ah, ah, ah?

ORONTE.

Et quelle sorte de bel esprit?

FANCHON.

Il dit qu'il est l'Auteur d'une Comédie  
qu'on vous a donnée à lire; ah, ah, ah! ..

ORONTE.

Et qu'est-ce qu'il y a donc là de si plaisant?

FANCHON.

Monsieur il parle en chantant, & il a débuté  
par me dire. *Elle chante* Monsieur Oronte  
est-il ceans?...  
302

A 2

ORON-

PROLOGUE.

ORONTE.

On me l'avoit bien dit que c'éroit un homme extraordinaire, & je ne serai pas fâché de l'enretenir.

FANCHON.

Vrayment, il ne vous faut que des gens extraordinaires, & si vous lui répondez sur le même ton, vous ferez un concert admirable.

ORONTE.

A cela près, qu'il vienne: je le prierai de retrancher la musique de sa conversation; pour la Poësie, il faudra la lui passer, car on dit que les Vers lui sont si naturels qu'ils lui échappent souvent malgré qu'il en ait.

FANCHON.

*Elle chante.*

Monsieur Oronte est-il ceans...? ah, ah, ah! il faut qu'il ait gagné cette maladie à force d'aller à l'Opera, & il n'est pas le seul, si l'Opera se soutient encore dix ans, la contagion de la Musique gagnera la masse du sang des François, on ne parlera plus qu'en chantant, & l'on ne marchera dans les rues que par pirotiette & par cabriolle, je voudrois voir cela avant que de mourir.

ORONTE.

Pourquoi non, on s'y accoutumeroit comme à voir toutes les têtes avec des cheveux d'emprunt.

FANCHON.

Si le chant devenoit si commun, l'Opera ne seroit plus recherché.

ORONTE.

Au contraire, si tout le monde parloit en chantant, l'Opera deviendroit une chose naturelle, & cela n'en seroit pas plus mal.

FANCHON.

Et si ce ne seroit plus qu'une Comedie.

ORONTE.

Tai-toi folle! & fais entrer ce bel Esprit.

FANCHON.

Le voici.

SCE.

PROLOGUE.

5

SCENE II.

LE POETE, ORONTE,  
FANCHON.

LE POETE *en chantant.*

Monsieur si j'ai l'honneur de vôtre connoissance,

J'en aurai l'obligation

A la recommandation

De Monsieur vôtre ami le Thresorier de France.

FANCHON.

Ah, ah, ah, ah!

ORONTE

Veux-tu te taire folle, vous n'aviez besoin que de vôtre merite, Monsieur, & vous pouviez....

LE POETE *en chantant.*

Ah! Monsieur...

ORONTE.

Monsieur treve de compliments, ils réussissent mal en Musique, & vous me ferez plaisir de laisser là vôtre recitatif.

LE POETE.

C'est un meurtre, Monsieur, de supprimer ainsi des chants dictés par la nature, ils sont rares en ce tems.

ORONTE.

Il est vrai, mais si vous voulez que je vous écoute; il faut que vous me promettiez de ne plus chanter.

LE POETE

J-jure, je promets, de ne chanter jamais; Monsieur, je vous demande pardon.

A 3

ORONTE.

PROLOGUE.

ORONTE.

Parlons de la Comedie que vous avez fait.

FANCHON *retenant son vive.*

Ah, ah, ah!

ORONTE.

Mademoiselle Fanchon, allez voir là-dedans si ma sœur est en compagnie.

FANCHON.

Autre original dont il se va coïser, heureusement, c'est un Poëte pour de l'argent, il nous rendra service.



SCENE III.

ORONTE, LE POETE.

ORONTE.

MONsieur, je suis surpris que vous avez fait votre Comedie en prose, puis que vous avez tant de facilité pour les Vers.

LE POETE.

Cette facilité ne fait rien à la chose :

Je ne plains ni peine ni rems,

Pour réussir quand je compose ;

Et voici comme je m'y prens.

Je corromps avec soin la cadence des Vers, & je parviens enfin à reduire le tout en prose naturelle.

ORONTE.

Vous croyez donc qu'une Comedie est plus parfaite en prose qu'en Vers.

LE POETE.

Oüy, sans doute, & il n'est point naturel qu'on parle en Vers dans une Comedie, à moins que la Scene ne soit au Parnasse, qu'on y fit parler Clio, ou l'amoureuse Erato, ou Virgile, ou le Tasse, ou moi.

ORONTE.

PROLOGUE.

7

ORONTE.

J'entre dans vos raisons, mais revenons à votre Comedie, voulez-vous que je vous dise naturellement ce que j'en pense.

LE POETE.

Oüy, Monsieur, & sans me flatter.

ORONTE.

Elle n'est pas de mon goût.

LE POETE.

Tant pis pour vous : qu'y trouvez-vous donc de si mauvais. Monsieur, la diction n'en est-elle pas pure & conoise ?

ORONTE.

Oüy.

LE POETE.

Le Dialogue naturel ?

ORONTE.

D'accord.

LE POETE.

Et l'intrigue ?

ORONTE.

J'avoue qu'elle est singuliere & bien conduite.

LE POETE.

Qu'y manque-t-il donc ?

ORONTE.

Des caractères, Monsieur, des caractères nouveaux & des portraits.

LE POETE.

Ah, ah ! vous y voila des caractères & des portraits, votre discours me fait soupçonner...

ORONTE.

Quoi ? ...

LE POETE.

Que vous êtes un peu Molieriste.

ORONTE.

Je ne m'en défens point, & je tiens qu'un Auteur ne scauroit bien réussir sur le Théâtre qu'en suivant Molier pas à pas.

LE POETE.

Cependant, Monsieur, quand j'ai com-

A 4

menté

## PROLOGUE.

mencé à exceller, je n'avois jamais lû Moliere.  
ORONTE.

Tant pis pour vous.

LE POETE.

Oh tant pis pour moi de ce qu'il y a eu un  
Moliere, & plât au Ciel qu'il ne fut venu qu'a-  
prés moi.

ORONTE.

Vous avez tort de n'être pas venu le pre-  
mier.

LE POETE.

Affûrement je me ferois emparé aussi bien  
que lui de ces Originaux fameux pour le Comi-  
que, dont

Les grès traits marquez des plus vives cou-  
leurs,

Font grand plaisir aux spectateurs,  
Et peu de peine à l'Auteur satirique;

Et j'aurois comme lui fort facilement épuisé  
toutes les matieres théatrales.

ORONTE.

Mais il y a des sujets qu'on ne peut épuiser;  
le cocuage, par exemple, est un champ vaste,  
il y a à moissonner pour tout le monde, & Mo-  
liere. . . .

LE POETE.

Moliere a bien gâté le Théâtre; si l'on don-  
ne dans son goût, bon! dit aussi-tôt le Criti-  
que, cela est pillé, c'est Moliere tout pur:  
s'en écarte t-on un peu, oh! ce n'est pas là Mo-  
liere.

ORONTE.

Il est vrai que le siecle est extrêmement pré-  
venu pour lui.

LE POETE.

Oh, j'atraperai bien le siecle, je vais me  
jeter dans les pieces allegoriques, dans les  
mœurs étrangères & barbares, & j'aurai en  
dépit du siecle la gloire de la nouveauté; on  
doit être las de voir sur le Théâtre les Peuples  
de l'Europe, leurs mœurs sont trop connues.

Une

## PROLOGUE.

Une intrigue sauvage

Surprendra davantage,

Qu'en dites-vous, Monsieur, cela réussira

Les pretieuses de Goa,

Ni les coquettes Japonaises,

*Il chante.*

N'ont point encor paru sur la Scene Fran-  
çoise.

ORONTE.

Cela seroit nouveau, mais vous ne feriez pas  
la fortune des Comediens.

LE POETE.

Trouvez-moi donc à la Cour ou à la Ville de  
nouveaux ridicules à copier.

ORONTE.

Les ridicules ne s'y renouvellent que trop,  
la mode en change comme d'habit, encor un  
coup, Monsieur, il y a plus de foux que ja-  
mais.

LE POETE.

D'accord, mais tout le monde est fol sur le  
même ton. On ne voit plus de ces extravaganc-  
es brillantes dignes d'être copiées sur le  
Théatre, il faut quelque merite au moins pour  
exceller en extravagances. Les Marquis de  
Moliere, par exemple, ne réjouissoient-ils pas  
par leurs turlupinades spirituelles, par leurs  
contorsions, & par leurs habits ridicules;  
mais pour nos Marquis modernes ils sont se-  
rieusement impertinens.

Il blâme tout, & ne croit rien,

A tout il a réponse prête:

Car sans dire un seul mot en secouant la tête,

D'un air Pyrrhonien

Il pretend refuter le Théologien,

Le Philosophe, & le Phisicien.

En verité, mettre des ridicules de cette espece  
sur le Théâtre, ne seroit-ce pas un guet à pens  
contre le plaisir du public.

ORONTE.

Un habile Auteur tireroit encore du sel de

PROLOGUE.

ces caractères tout insipides qu'ils vous paroissent, & l'on pourroit...

LE POETE.

Du tems de Moliere une Peticieuse étoit divertissante, elle avoit de la memoire pour retenir de grands mots, quelque feu d'imagination pour les arranger plaisamment, mais à présent une Peticieuse est maitresse passée :

Lors qu'elle faisoit artistement

Pancher le corps & tortiller la tête :  
Ou de son éventail ouvert nonchalemment  
Ranger sa favorite & redresser sa crête :

Faire le manège des yeux,  
Rougir sa levre pâle à force de la mordre,  
Ricaner par mesure & grimacer par ordre.  
Enfin pourvu qu'elle fasse passer en revue un  
eercle de minauderie, elle soutient la conversation  
tout un jour sans dire quatre mots de  
suite.

ORONTE.

Het que faut-il davantage pour entretenir  
des Cavaliers qui pour la plupart ne savent  
parler d'autre chose que de la feve d'un vin de  
Champagne, de trois dés, ou du Lanquenet,  
ou tout au plus du détail de leur Regiment.

LE POETE.

C'est ce que je vous dis, tous les Originaux  
d'aujourd'hui sont fades, mais si ma Comedie  
ne vous plaît pas, j'en ai une autre toute pleine  
de ces Scenes de tendresse qui trouvent passage  
jusqu'au fond du cœur, & qui...

ORONTE.

Une Comedie de tendresse ! oh, depuis que  
la débauche a fait un calus sur le cœur des jeunes  
gens, la tendresse les fait baillier, ils  
écoutent les équivoques grossieres, & ne rient  
que des mots significatifs : pour les renmer il  
faudroit traiter l'amour sur le Théâtre, comme  
ils le traitent dans le monde, leur imagination  
va d'abord au fait.

PROLOGUE.

LE POETE.

Mais, Monsieur, il se trouve encore quelques Cavaliers qui ont conservé la politesse & la galanterie de Voiture

ORONTE.

Ils sont donc aussi vieux que lui, & l'on ne voit point aujourd'hui de jeunes gens galans, pour des femmes galantes, Paris nous en fournit assez.

LE POETE.

D'accord, mais on ne voit plus dans leurs intrigues cette diversité qui fournissoit des idées aux Auteurs comiques, autrefois chaque belle avoit son foible particulier.

Pour plaire il falloit une étude,

Le mystere & le secret

Domproient la prude.

La coquette cedoit au fracas indifferet,

La vieille aimoit par jalousie,

La jeune aimoit par curiosité,

Celle ci par fantaisie,

Celle là par vanité.

Mais à présent toutes les intrigues se ressemblent,

L'amour n'a plus qu'une flèche

Qui fait brèche

À la cruauté.

C'est l'argent qui fait le noeud des intrigues,  
Et le plus ou le moins fait le dénoûment.





## SCENE IV.

ORONTE, LE POETE,  
FANCHON.

FANCHON.

Monsieur, vous m'avez recommandé de vous faire souvenir de sortir pour vos affaires.

ORONTE.

Oh ! que tu es importune laisse-moi en repos.

FANCHON.

Il est plus de deux heures.

LE POETE.

Si vous avez des affaires, Monsieur.

ORONTE.

Ce sont des affaires de rien.

FANCHON.

Oùy, un petit procès où il ne s'agit que de deux cens mille livres, si Monsieur le perd, il est ruiné, ce n'est qu'une bagatelle, comme vous voyez, il y a plus d'un an que ce procès-là dure, il n'a pas encore vu son Procureur.

ORONTE.

On ne connoit que trop tôt ces gens là.

FANCHON.

He Monsieur !

ORONTE.

Veux-tu que je quitte la conversation d'un homme d'esprit pour celle d'un Procureur ?

FANCHON.

Un homme de bon sens peut-il raisonner ainsi ? he ! partez mort de ma vie.

ORONTE.

ORONTE.

Encore un petit mot.

FANCHON.

Quelle negligence ?

ORONTE.

Monsieur, pendant que j'irai... où cette coquine veut-elle que j'aille... révez un peu, si vous ne pourriez point accommoder au Théâtre une idée qui me vient dans l'esprit.

LE POETE.

Voyons ce que c'est.

FANCHON.

Ne nous voila pas mal !

ORONTE.

Imaginez-vous un homme comme moi qui a besoin d'une Comedie, un Auteur comme vous vient lui en proposer une.

LE POETE.

Je vous entens.

FANCHON.

J'enrage !

ORONTE.

Je ne trouve point votre Comedie à mon goût, vous soutez qu'elle est bonne, cela fait naître entre nous une contestation, si vous voulez c'est celle que nous venons d'avoir ensemble, vous n'avez qu'à la mettre sur le papier, voila déjà un prologue.

FANCHON.

La belle avance !

ORONTE.

Supposez donc que moi Oronte entêté de Comedies où les portraits dominant, je vous en demande une toute de portraits : pour cet effet je vous prie de passer une après-dinée chez moi, il y vient toute sorte de personnes, j'ai une sœur qui donne à jouer, plusieurs personnes me rendent visite, tout cela ne pourroit il pas former le modele d'une Comedie toute de portraits comme je vous ai dit, dont la Scene seroit dans mon antichambre.

A 7

FANCHON.

## PROLOGUE.

FANCHON.

Il ne finira point !

LE POETE.

Si tous les caracteres étoient plaisans on en pourroit faire quelque chose ; mais il n'y auroit dans cette Comedie ni union ni action.

FANCHON.

Hé ! laissez-là l'union & l'action de par tous les Diantres , & songez . . . .

ORONTE.

Pour l'intrigue , il faudroit . . . .

FANCHON.

Pour l'intrigue ! c'est une vraie affaire de femme , je la fournirai moi , ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Oùyda , si Fanchon vouloit , elle est assez habile en fait d'intrigues pour donner de bons memoires.

FANCHON.

Je m'en charge , vous dis-je , & d'entretenir Monsieur , pendant votre absence , il ne s'en nuiera pas sur ma parole.

LE POETE.

Laissez-la moi consulter un peu , ses avis ne seront peut-être pas inutiles à notre Comedie.

ORONTE.

Je reviendrai le plutôt qu'il me sera possible.

## SCENE V.

FANCHON, LE POETE.

FANCHON.

HO çà ! puis qu'il s'agit de travailler ensemble , quoi-que je ne me fois chargée que de l'intrigue , voulez-vous que je vous donne deux bons caracteres ?

LE

## PROLOGUE.

LE POETE.

Tu me feras plaisir.

FANCHON.

Deux caracteres incomparables ?

LE POETE.

Caracteres connus ?

FANCHON.

Mr. Oronte , &amp; Belise sa sœur.

LE POETE.

Mais il me semble que Mr. Oronte n'est pas un ridicule . . . .

FANCHON.

Oh vraiment , vous ne le connoissez pas , vous le venez de voir dans son beau , & si vous passez ici toute l'après-dinée , vous m'en direz ce soir des nouvelles. Il est entéré jusqu'à la folie de tout ce qui s'appelle bagatelles , Tableaux , Bronzes , Medailles , Porcelaines , c'est un homme le plus extravagant curieux qui soit au monde , & pour comble de perfection il est vivement frappé de . . . . d'un coup de pierre Philosophale.

LE POETE.

Cela peut fournir quelque idée ; &amp; la sœur ?

FANCHON.

Pour elle : c'est une jeune personne qui roule comme Mr. son frere aux environs de cinquante cinq ans , & qui ne s'aperçoit pas qu'elle vieillit parce que son visage n'a jamais été jeune , elle est jalouse.

LE POETE.

Jalouse comme une coquette.

A qui l'âge de quarante ans

Annonce la difette

De charmes &amp; d'amans.

FANCHON.

Elle n'a jamais eu d'amans ni de charmes , & le premier soupirant qui aura le courage de l'aimer sera naitre une belle passion , je vous assure.

LE POETE.

Et quel est l'objet de sa jalousie ?

FAN-

FANCHON.

Une petite niece à qui nos deux originaux tiennent lieu de pere & de mere. La vieille tante veut la marier pour s'en défaire, une Comtesse de ses amies tâche de ménager l'affaire en faveur d'un certain Marquis qui n'est pas la moindre folie de Mr. Oronte. Mr. Oronte cependant ne sçait pas bien lui-même à qui il destine sa niece; mais moi je l'ai promise à un joli homme, & je ne serois pas en peine de tenir ma parole, si je trouvois par hazard un honnête homme & d'esprit comme vous, obligeant, serviable, qui sans intérêt voulut bien accepter un petit present de trente pistoles, pour se donner la peine d'aimer Belise, afin de s'emparer de son esprit & ménager son consentement en faveur de ce jeune homme que j'ai pris sous ma protection, vous joûriez ainsi un des premiers personnages de votre Comedie.

LE POETE.

Cela ne se peut, car je fais le premier rôle du Prologue, & selon nos regles...

FANCHON.

Bon, vos regles, est-ce que trente pistoles ne suffisent pas pour dérégler un Poëte?

LE POETE.

Mais il faudroit sçavoir avant toutes choses qui est le jeune homme en question?

FANCHON.

Et si je vous disois son nom, cela vous détermineroit-il à lui rendre service?

LE POETE.

De tout mon cœur.

FANCHON.

On le nomme Dorante.

LE POETE.

Dorante, dites vous!

FANCHON.

Vous le connoissez?

LE POETE.

Tu me répons de trente pistoles pour le servir?

FANCHON.

Oüy, je vous en répons.

LE POETE.

Il m'en reviendra donc soixante de cette affaire.

FANCHON.

Comment?

LE POETE.

Il m'en a déjà donné trente pour la même chose.

FANCHON.

Quoi! c'est lui...

LE POETE.

Oüy, c'est lui qui par le moyen d'un de ses intimes m'a produit à Mr. Oronte.

FANCHON.

Quoi! ce n'étoit donc que pour rire que vous étiez si drôle, Monsieur Oronte est-il ceans & je vous felicite de n'être pas si fou.

LE POETE.

Je suis Poëte né, mon enfant, mais je n'ai fait le Musicien que pour paroître plus extraordinaire, & m'influier plus aisément dans l'esprit de Mr. Oronte.

FANCHON.

C'est celui de Belise qu'il importe le plus de ménager, allons, venez lui faire la reverence; je me charge de vous presenter, & je m'assûre qu'elle sera folle de vous quand elle vous aura ouï chanter une conversation ou deux, suivez moi.

*Fin du Prologue.*



ACTEURS.

ORONTE, Negligent & Oncle d'Angelique.

BELISE, sa Sœur.

ANGELIQUE, Amante de Dorante.

DORANTE, Amant d'Angelique.

LE MARQUIS, Ridicule.

LA COMTESSE.

L'INTENDANT du Marquis.

LE COMTE.

LE CHEVALIER.

LE BARON.

FANCHON, suivante d'Angelique.

L'OLIVE, Valet de Dorante.

LE TAILLEUR.

UN CLERC.

LE



LE  
NEGLIGENT,  
COMEDIE.

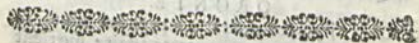
ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ORONTE *seul.*



A, songeons à nous bien re-  
jouir amour lui, & sur tout  
plus d'affaires, la vie est trop  
courte pour perdre du temps.



SCENE II.

ORONTE, FANCHON.

FANCHON.

Monsieur, je vous demande pardon, mais  
comptez que je ne vous donnerai pas un  
mo-

20 LE NEGLIGENT,

moment de repos, votre procès est prêt d'être jugé, & je ne veux pas vous voir ruiné par votre négligence.

ORONTE.

Oh, l'on ne me reprochera plus que je néglige mon procès! premièrement je ne sçaurai le perdre, le Marquis le sollicite: j'ai la justice pour moi: ma partie est un misérable qui n'a pas de quoi pour suivre, & je viens de chez mon Procureur.

FANCHON.

Le Ciel en soit loué!

ORONTE.

Quelle corycéc! he bien, m'en voilà quitte.

FANCHON.

Ne me sçavez-vous pas bon gré de vous avoir fait faire cette démarche?

ORONTE.

C'étoit une chose qu'il falloit faire.

FANCHON.

Assûrement, que vous a-t-il dit?

ORONTE.

Il venoit de sortir.

FANCHON.

Quoi! vous ne l'avez point vu?

ORONTE.

Non: dont je suis bien aisé; car je n'aime point à parler d'affaires.

FANCHON.

Quel homme! quel homme!

ORONTE.

Oh, j'y retournerai au premier jour, je n'ai garde d'y manquer, cette affaire me tient trop à cœur.

FANCHON.

Je vous en ferai bien souvenir.

ORONTE.

Qu'as tu fait de notre Poëte?

FANCHON.

Jel'ai présentée à Madame votre sœur, il est avec elle dans la salle où il examine parmi un assez

COMEDIE. 21

assez bon nombre d'originaux qui composent la compagnie ceux qu'il croit les plus propres pour votre Comédie.

ORONTE.

Bon! bon! je vai demander à ma sœur comment elle se trouve, & si elle est contente de sa conversation.



SCENE III.

ORONTE, FANCHON, UN CLERC.

LE CLERC.

MONSIEUR, voilà un billet de la part de Mr. Serrefort votre Procureur, il vient de rentrer chez lui, comme vous en sortiez.

ORONTE.

Quoi, toujours des affaires! que peut-il donc y avoir de nouveau? voyons:

Il lit.

Il faut absolument que je vous parle aujourd'hui, il se machine quelque chose contre vos intérêts, votre rapporteur me presse de produire, & le vent du bureau n'est pas bon pour vous.

Ha, Mr. Serrefort, que vous êtes un important personnage avec vos billets!

FANCHON.

Vous vous laisserez surprendre.

ORONTE.

Quoi! je n'aurai pas un moment de repos, je n'entendrai parler que de procès, que de Procureur? ah! l'incommode chose que des gens d'affaires! allons, il en faut sortir d'une man-

nier



22 LE NEGLIGENT,  
nière ou d'autre, & je m'en vai pour ce coup  
chez lui.

FANCHON.  
Il me fait bien plaisir de me laisser seule, car  
Dorante m'a fait signe de venir ici.

SCENE IV.  
LE POETE, FANCHON.

FANCHON.

A Quoi Dorante s'amuse-t-il donc? je cro-  
yais qu'il alloit me suivre.

LE POETE.  
Il acheve de faire des mines à la Tante & à  
la Niece d'un bout de la salle à l'autre, depuis  
que tu es partie ils me donnent tous trois la  
Comedie. Dorante fait une mine à la niece,  
la tante se l'approprie & rispoite aussi-tôt, Dor-  
rante reprend son sérieux, la niece prend ce  
sérieux pour elle, & le lui reproché par ses  
minauderies enfantines. La tante s'en aper-  
çoit, la niece rougit de pudeur: Dorante pour  
la consoler lui décoche à la derobée des œilla-  
des louches que la tante guette au passage; en-  
fin tout ce petit manège, m'a paru fort diver-  
tissant; mais Dorante est trop amoureux pour  
se contenter de cela.



SCE-

COMEDIE. 23



SCENE V.

DORANTE, FANCHON,  
LE POETE.

DORANTE.

MA chere Fanchon, je suis le plus amou-  
reux de tous les hommes, quand pourrai-  
je sçavoir plus certainement ce que les regards  
d'Angelique ne me font entendre qu'à demi?

FANCHON.

Je vous découvrerois bien ses petits senti-  
mens; mais vous m'avez la mine d'être de nos  
beaux à la mode qui sont insupportables dès  
qu'on leur a fait entrevoir le moindre penchant  
pour eux.

DORANTE.

Non, Fanchon, les bontez des Dames ne  
flattent point ma vanité.

LE POETE.

Voilà le Phénix des amans!

FANCHON.

Oh Phénix tant qu'il vous plaira, je connois  
les allures des jeunes gens, si une fille se dé-  
clare d'abord, si, c'est une coquette, les fait-  
elle un peu languir, ils la plantent là.

DORANTE.

Ne juge point de mes manieres par celles des  
autres, & ne crains point de m'apprendre...  
non, ma chere Fanchon, j'ai pour ta char-  
mante maitresse la passion la plus tendre, la  
plus pure, la plus violente...

FANCHON.

Il faut qu'il dise vrai, car il me persuade.

DO-



24 LE NEGLIGENT,

DORANTE.

Que tardes-tu donc à me dire... ?

FANCHON.

Vous êtes bien heureux que nous n'avons pas de tems à perdre, je ne vous dirai pourtant pas qu'on vous aime; mais faisons comme si l'on vous aimoit.

DORANTE.

Ma chere Fanchon, quand pourras-tu me ménager un moment d'entretien ?

FANCHON.

C'est à quoi je vai songer, cachez-vous un moment dans ce Cabinet, & vous passez dans cette chambre, où j'aurai soin de vous mener Belise, disposez-vous à faire chacun une belle declaration d'amour, vous ea vers, vous en prose: pour vous, quand vous verrez Angeli- que seule, vous n'aurez qu'à l'aborder, au moins elle n'est pas avertie de tout ceci, prenez vos mesures là-dessus: mais j'entens la voix de Belise, entrons.



SCENE VI.

ANGELIQUE, BELISE.

ANGELIQUE.

Pourquoi donc me faire venir ici, ma tante, & qu'avez-vous à me dire que vous ne voulez pas que mon oncle entende ?

BELISE.

J'ai à vous dire que vous êtes une petite forte, une petite ridicule, pleine d'une vanité insupportable.

ANGELIQUE.

He bon Dieu qu'ai-je fait! vous voila furi- eusement en colere, ma tante.

BELI-

COMEDIE.

BELISE.

Moi en colere! en colere moi! c'est une passion brutale que la colere qui n'a jamais déplacé mon ame de son assiette, & vous expliquez mal un simple mouvement de zele.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, mais je ne suis pas assez sçavante pour distinguer d'avec la colere un zele qui fait dire des injures.

BELISE.

Je vous dis des injures moi? mais vraiment, je vous trouve bien impertinente de me dire à mon nez ces sottises-là; suis-je capable de dire des injures? Vous êtes une extravagante à qui je dis poliment les veritez.

ANGELIQUE.

Quoi vous vous piquez de politesse, & vous ne me dites pas civilement les choses.

BELISE.

Elle n'a pas le sens commun, écoutez ma petite niece, je veux bien vous en avertir, quand Dorante vient ici, il n'est pas difficile de juger, qu'il n'y vient que pour moi, & je viens pourtant de m'apercevoir que vous vous attribuez ses regards & ses visites, cela est si sot à vous ma mie.

ANGELIQUE.

Hé pourquoi, ma Tante, ne voulez-vous pas que je les prenne pour moi? croyez-vous avoir droit de l'emporter, parce que votre visage a été fait avant le mien?

BELISE.

Hé bien, ne voila-t-il pas ma petite ridicule avec sa jeunesse! aprenez sottie que vous êtes qu'il n'y a pas d'homme raisonnable qui puisse s'attacher à une petite créature comme vous, dont le cœur & l'esprit ne sont pas encore au monde.

ANGELIQUE.

Oüy, ma Tante, oh je vous assure moi:

B

que

que je ſcai bien qu'il faut être jeune pour plaire aux hommes.

BELISE.

Oùy à mille étourdis qui ne s'attachent qu'à l'apparence, au dehors, à la ſuperficie d'une femme, mais appelez-vous ça des hommes ?

ANGELIQUE.

He bien, Dorante eſt peut-être de ces étourdis-là ?

BELISE.

Lui, vous ne ſçavez ce que vous dites. Je ſuis perſuadée moi qu'il n'a point des yeux pour la jeuneſſe, & s'il vous arrive jamais d'attirer ſes regards, je vous deſheritetai.

ANGELIQUE.

Vous avez beau me défendre de lui plaire, cela ne dépend pas de moi.

BELISE.

Mais vraiment, vous ne lui plaiſez point, & ſans aigreur, je veux bien vous deſabuſer, il faut vous apprendre à vous connoître en vraye paſſion. Ne remarquez vous pas que quand les regards de Dorante rencontrent les miens, il baiſſe auſſi-tôt la vüe & prend un ſerieux qui marque la naiſſance d'une paſſion violente, mais reſpectueuſe ; au contraire, s'il lui arrive de jeter les yeux ſur vous par hazard ou par politique, il reprend dans le moment même cet air enjoué & badin, marque infaillible de la tranquillité de ſon cœur.

ANGELIQUE.

He bien, ma Tante, vous avez beau dire, j'explique cela tout autrement.

BELISE.

C'eſt que vous n'avez pas d'eſprit, ma pauvre enfant, & voila juſtement ce qui fait que Dorante ne vous aime pas ; car enfin c'eſt l'eſprit qui attache un homme, c'eſt de mon eſprit qu'il eſt amoureux.

ANGELIQUE.

Et moi, ma Tante, je ne comprends pas qu'un

qu'un homme puiſſe aimer une femme rien que pour ſon eſprit.

BELISE.

Et pourquoi donc ? pour ſa jeuneſſe, pour ſa beauté ! ſi, ſi, ſi, la plaiſante choſe qu'une paſſion qui dépend de l'arrangement d'un viſage, & du quantième de l'âge ; la jeuneſſe, la beauté, ſi, vous diſ-je.

ANGELIQUE.

Oùy, vous dites que vous mépriſez la beauté, mais cependant . . .

BELISE.

He bien cependant ?

ANGELIQUE.

Vous mettez du rouge & des mouches.

BELISE.

Oùy par propreté, par bien-ſéance ; mais mes agrémens tirent peu de ſecours de ces bagatelles.

ANGELIQUE.

Je le vois bien, mais moi je ſuis bien-aïſé d'être jeune & jolie, d'avoir de beaux yeux, une belle bouche, un teint vermeil.

BELISE.

He ſi, ſi, ſi, ſi Dorante étoit capable d'aimer ces fortifés-là, je le haïrois à mort.

ANGELIQUE.

Et moi je vous le cederai, s'il étoit comme vous le dites, car l'amour . . .

BELISE.

L'amour ! vous parler d'amour ! vous vous mêlez de raiſonner, à l'école, à l'école ſotte, à l'école, à l'école.

ANGELIQUE.

Mais ma Tante . . .

BELISE.

Al'école, à l'école, vous diſ-je, il faut étudier trente ans l'amour avant que d'en parler.

ANGELIQUE.

Mais . . .

## SCENE VII.

FANCHON, BELISE, AN-  
GELIQUE.

FANCHON.

MAdame.

BELISE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

FANCHON.

Ce bel esprit qui vient de vous faire la reverence.

BELISE.

He bien ?

FANCHON.

Il extravague, Madame, il est tout seul dans cette chambre, où il se tourmente comme un possédé. Il se promene à grands pas, il se mord les doigts, fronce le sourcil, se donne de grands coups sur le front, parle tout seul, & de tems en tems il reprend un air gay, fait trois ou quatre caprioles, & puis il grisonne je ne sçai pas quoi sur ses tablettes, enfin s'il n'est pas tout-à-fait fou, je croi qu'il ne s'en faut guère du moins, & je n'oserois dire ce que je soupçonne.

BELISE.

Et que soupçonnez-tu ?

FANCHON.

Cela vous fâchera peut-être ?

BELISE.

Non, non, parle.

FAN-

FANCHON.

Vous êtes si fiere &amp; si difficile.

BELISE.

Explique-toi, te dis-je.

FANCHON.

He bien, Madame, je croi qu'il est amoureux de vous.

BELISE.

Cela se pourroit bien.

ANGELIQUE.

Fanchon a raison, il faut qu'il soit fou.

FANCHON.

Il vous nomme quelquefois.

BELISE.

Il me nomme ?

FANCHON.

Oüy, Madame, &amp; j'ai entendu même certains mots d'amour, d'adorable, de mourir....

BELISE.

De mourir !

FANCHON.

Oüy vraiment, il y a du mourir dans son affaire, il me semble qu'il a dit qu'il vouloit mourir.

BELISE.

Il faut empêcher cela, Fanchon, je veux bien qu'on m'aime, mais mourir chez moi cela ne me plairait pas ; voila petite sottise ma mie ce que fait mon esprit, mon vrai merite ; vos beaux yeux, vôtre belle bouche, & vôtre teint vermeil ne produiroient jamais des effets furnaturels.

ANGELIQUE.

He bien, ma Tante, vous aimez tant le furnaturel, prenez ce bel esprit & me laissez Do-rante.

BELISE.

Taisez-vous, taisez vous petite ridicule, personne ne veut de vous.

ANGELIQUE.

Oh ! je gagerois bien le contraire moi.



LE NEGLIGENT,

BELISE.

Taisez-vous, vous dis-je encore une fois, & m'attendez-là, je vai revenir, & toi, Fan-  
chon, sui-moi.

SCENE VIII.

ANGELIQUE seule.

FAnchon me fait signe, je ne comprends rien à tout ceci ; mais il faut qu'elle ait ses raisons. Ah Ciel quel esprit ! quel esprit que celui de ma Tante ! je vieillirai comme elle, mais je voudrois bien sçavoir, si je deviendrai ridicule comme elle ? Ha si Dorante m'aimoit autant que je l'aime ! & que mon Oncle voulut bien consentir à . . .

SCENE IX.

DORANTE, ANGELIQUE.

DORANTE.

Pardonnez charmante Angelique si . . .

ANGELIQUE.

Ah Ciel !

DORANTE.

Qu'avez-vous, êtes-vous fâchée de vous trouver seule avec moi ?

ANGELIQUE.

Ma Tante est là au moins ; mais quand elle n'y

COMEDIE. 31

n'y seroit pas, je n'aime pas qu'on me vienne ainsi surprendre.

DORANTE.

He pourriez-vous me pardonner, si je negligois un moment si difficile à ménager, peut-être n'aurai-je de ma vie une occasion si favorable pour vous apprendre . . .

ANGELIQUE.

Ne m'apprenez rien, je ne veux rien apprendre de vous.

DORANTE.

Ah ! si vous devinez ce que je vous veux dire, que je me tiens heureux !

ANGELIQUE.

Que devinerois-je ?

DORANTE.

Que je vous adore.

ANGELIQUE.

Paix.

DORANTE.

Belle Angelique !

ANGELIQUE.

Ma Tante est là, vous dis-je.

DORANTE.

Pouvez-vous me refuser votre main, après m'avoir donné votre cœur.

ANGELIQUE.

Moi, je vous ai donné mon cœur !

DORANTE.

Je ne puis dissimuler davantage, j'ai entendu . . .

ANGELIQUE.

Ah ! ce n'étoit pas cela que je disois ; mais vous vous repentirez de votre curiosité, & cela sera cause que je ne vous regarderai de ma vie.

DORANTE.

Quoi ! vous pourriez . . .

ANGELIQUE.

Je vous défens de me voir.

DORANTE.

En verité, je ne vous comprends point.

32 LE NEGLIGENT,  
ANGELIQUE.

Je suis contre vous dans une colere épou-  
ventable.

SCENE X.

DORANTE, ANGELIQUE,  
FANCHON.

FANCHON.

Quoi, vous vous querellez déjà mes enfans!  
On voit bien que vous êtes destinés pour  
être mari & femme.

DORANTE.

Je suis au defespoir, Fanchon, elle me dé-  
fend....

FANCHON.

Et moi je vous permets tout, ne vous met-  
tez pas en peine, allez-vous-en seulement.

DORANTE.

Mais....

FANCHON.

Mais sa Tante va venir, allez qu'on ne vous  
voye point ensemble.

DORANTE.

Quelle violence!

FANCHON.

Hé mort de ma vie, sauvez-vous vite, voici  
Belise.



COMEDIE. 33

SCENE XI.

BELISE, ANGELIQUE,  
FANCHON, LE  
POETE.

BELISE.

Laissez-moi vous fuir, Monsieur, vous com-  
mencez à m'embarasser, où suis-je! je ne  
sçai ce que je dis, je ne sçai ce que je fais, je  
ne comprends plus rien à tout ce que vous me  
dites!

LE POETE.

Je n'en suis pas surpris, Madame,  
Un cœur qui n'aima jamais rien,  
Sçait peu comme l'amour s'exprime.

BELISE.

Qu'il a d'esprit! qu'il a d'esprit! il n'y a  
pas moyen de tenir la contre, il faut abandon-  
ner la place.

LE POETE.

Armide, vous m'allez quitter!

BELISE.

Oùy, je vous quitte, & je vous défens de  
me suivre, ou tout au moins je vous comman-  
de de me donner le tems de me remettre. *A*  
*Angelique.* Allons suivez moi vous, vous ne me  
suivez pas. Suivez-moi donc; ne me suivez-  
vous pas, ne me suivez-vous pas, ne me sui-  
vez-vous pas?

FANCHON.

La belle folle!



LE NEGLIGENT,

SCENE XII.

FANCHON, LE POETE.

LE POETE.

DOrante a-t-il eu le tems d'entretenir Angélique ? Je n'ai pu lui en ménager davantage, la bonne Tante est trop vive pour une longue conversation.

FANCHON.

Vous avez fait de grands progrès sur son esprit : songez à continuer de maniere que vous en puissiez disposer absolument, c'est tout le service que nous voulons de vous ; mais voici le rival de Dorante.

LE POETE.

Oh Diable ! c'est un veritable homme de Cour.

FANCHON.

Lui homme de Cour ! il n'a que le mauvais de ce pays-là, les faux airs, le patelinage, & la gueniserie : allez-vous-en rejoindre la Tante, & moi je vai sonder un peu l'esprit...

SCENE XIII.

FANCHON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Le bon jour la petite personne, bon jour la petite, petite personne.

FAN-

COMEDIE.

FANCHON.

Monseur je suis votre très-humble servante.

LE MARQUIS.

Mon Intendant n'est-il point venu me chercher ici ?

FANCHON.

Je ne l'ai pas vu Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu le connois.

FANCHON.

Oh vraiment ouï, Monsieur, nous avons servi en même maison, je l'ai vu laquais chez un homme qui l'avoit été.

LE MARQUIS.

Ce gueux-là est à present plus riche que moi, le coquin a fait ses affaires aux dépens des miennes ; mais je suis né pour cela moi, je fais la fortune de tout le monde.

FANCHON.

Vous avez l'ame belle, Monsieur.

LE MARQUIS.

Oh pal sang bleu, Fanchon, je veux faire la tienne, & je te marierai à Florentin l'élite de mes Valets de chambre.

FANCHON.

Je ne merite jamais, Monsieur, que vous preniez le soin de me marier.

LE MARQUIS.

Ce sera un jour un bon parti au moins que ce Florentin, je lui dois déjà vingt années de ses gages.

FANCHON.

C'est de l'argent comptant, vous êtes bon Maître de lui amasser ainsi dequoi l'établir, quelle Charge lui achetez-vous de cet argent.

LE MARQUIS.

Je le ferai mon Concierge.

FANCHON.

La belle fortune d'homme !

LE MARQUIS.

Et ma protection, ma protection, ce n'est pas.

B O.

pas.

pas peu de chose franchement que ma protection.

FANCHON.

J'en suis persuadée, mais voici votre Intendant apparemment, il a quelque réponse à vous rendre, je vous laisse.

## SCENE XIV.

LE MARQUIS, L'INTENDANT.

LE MARQUIS.

HE bien, Monsieur, je suis fait pour vous attendre comme vous voyez, m'apportez-vous de l'argent encore?

L'INTENDANT.

Je n'ai pu trouver que cent pistoles, & pour les avoir il m'a fallu faire mon billet de deux mille livres.

LE MARQUIS.

Fort bien, Monsieur, fort bien, vous m'acommodez bien vraiment, vous me ruinez, vous m'oberez, vous êtes un fort joli jeune homme.

L'INTENDANT.

Si vous trouvez que l'interêt soit trop fort, je vais reporter les cent pistoles.

LE MARQUIS.

Je ne vous dis pas cela, Monsieur, je ne vous dis pas cela, j'ai besoin d'argent; mais cependant vous m'assassinez, vous me coupez la gorge.

L'INTENDANT.

Mais, Monsieur,

LE

LE MARQUIS.

Je ne vous en dis rien, Monsieur, voilà qui est fini, je le veux bien comme cela, je me ruine pour vous faire plaisir; ne suis-je pas le Maître?

L'INTENDANT.

En verité, Monsieur, si vos affaires sont dans un si grand desordre, vous n'en devez accuser que vous, il n'y a pas de moyen dont vous ne vous aviez pour vous endetter.

LE MARQUIS.

Cela est vrai, cela est vrai, Monsieur, il me faut de l'argent, je vous avoue mon foible.

L'INTENDANT.

Vous avez pris depuis huit jours chez quatre Marchands differens, vingt pieces de velours pour un seul carosse que vous avez fait doubler de maroquin.

LE MARQUIS.

Oh pour cela! je n'ai pas le moindre tort, je prens des étoffes pour me doubler un carosse, je change de dessein, les étoffes me restent, je les joue, je les troque, je les donne, que Diable voulez-vous que j'en fisse?

L'INTENDANT.

Mais il faut payer ces étoffes, Monsieur.

LE MARQUIS.

Oüy, il faut les payer à loisir.

L'INTENDANT.

Je suis accablé de mille créanciers qui jettent feu & flamme contre vous, qui disent que vous leur ferez faire banqueroute.

LE MARQUIS.

He bien qu'ils fassent, qu'ils fassent; mais voilà des marauts bien insolens: de quoi ces gueux-là s'avisent-ils de negocier avec des gens de qualité quand ils n'ont pas de fond pour faire des avances?

L'INTENDANT.

Votre tailleur a pensé me desespérer ce matin; c'est une persécution qui n'a point d'exemple.

B 7

LE

38 LE NEGLIGENT,  
LE MARQUIS.

Hé bien, Monsieur, ne payez point, il ne faut point payer, ne payez point.  
L'INTENDANT.  
Mais il faudra payer quelque jour.

LE MARQUIS.  
Mon mariage avec la petite niece de ce logis me va mettre en argent comptant.

L'INTENDANT.  
Vôtre mariage, Monsieur.

LE MARQUIS.  
Oùy, c'est une chose faite, Monsieur.

L'INTENDANT.  
Elle vous aime ?

LE MARQUIS.  
Point du tout, mais ce n'est pas l'amour qui fait le mariage des gens de qualité.

L'INTENDANT.  
C'est à dire que la Taise vous ménage la chose.

LE MARQUIS.  
On ne lui en a point encore parlé.

L'INTENDANT.  
C'est donc l'Oncle qui...

LE MARQUIS.  
Le bon homme Oronte, il n'en sçait rien.

L'INTENDANT.  
Voilà des nèces bien avancées !

LE MARQUIS.  
J'ai un secret infailible pour le faire consentir, il se repose sur mes soins de la conduite de son procès, je gouverne son rapporteur, tous les Juges sont mes intimes, j'achette les droits de sa partie, & je fais juger l'affaire à son avantage, jugez si la niece me peut manquer.

L'INTENDANT.  
Mais, Monsieur Oronte n'est pas en état de donner ces deux cens mille livres à sa niece, & il ne lui resteroit presque plus de quoi vivre, & il faut considérer...

LE

COMEDIE. 39  
LE MARQUIS.

Oh paffanbleu ! je vous trouve admirable, vous avez de la conscience, Mr. l'Intendant, eh morbleu ! un petit faquin de bourgeois n'est-il pas trop heureux d'avoir la vie & le vêtement, faut-il que la canaille fasse figure pendant qu'un homme comme moi a ses morceaux taillez.

L'INTENDANT.  
Mais enfin...

LE MARQUIS.  
Mais enfin il me semble que je fais bien les choses & en homme d'honneur, j'épouse la niece.

L'INTENDANT.  
Cela est fort honnête.

LE MARQUIS.  
Entre nous, je m'accommoderois bien de l'argent sans me charger de la niece.

L'INTENDANT.  
Mais si Mr. Oronte a quelque vent...

LE MARQUIS.  
J'y ai pourvu, je connois son foible, un rien suffit pour le détourner des affaires les plus seigneuriales, & je lui détache des curieux de plusieurs espèces qui jusqu'à la fin du procès, quelques avis qu'on lui donne, l'empêcheront d'y faire attention.

L'INTENDANT.  
Ah ! Monsieur.

LE MARQUIS.  
Qu'est-ce ?

L'INTENDANT.  
Ce maudit tailleur, il faut qu'il m'ait vu entrer ou qu'il ait reconnu là bas votre carosse.

LE MARQUIS.  
Comment morbleu, on n'est pas en sûreté chez ses amis ! oh paffanbleu, je le vai traiter d'un air...

SCE



SCENE XV.

LE MARQUIS, L'INTENDANT,  
LE TAILLEUR.

LE TAILLEUR.

Monsieur, comme vôtre Intendant me ren-  
voye toujours à vous, & vous me renvoyez  
tôujours à lui, pardonnez moi, si vous sçachant  
ensemble je viens vous importuner jusques  
dans cette maison.

LE MARQUIS.

Il n'y a point de mal à cela, mon bon hom-  
me, c'est de l'argent que vous me demandez  
aparemment.

LE TAILLEUR.

Oùy, Monsieur . . . .

LE MARQUIS.

Eh ventrebieu, Monsieur, que ne conten-  
tez-vous cet homme-là, faut-il que j'aye la tête  
rompue d'une bagatelle ?

LE TAILLEUR.

C'est une pitié d'avoir affaire à des Inten-  
dans, il n'est rien tel que de s'adresser aux  
Maîtres.

LE MARQUIS.

Je ne vous recommande autre chose tous les  
jours, Monsieur, que de contenter les petits  
ouvriers, cela est épouventable que vous fas-  
siez ainsi crier le monde.

L'INTENDANT.

Vous sçavez bien, Monsieur.

LE MARQUIS.

Palsangbleu je sçai, je sçai qu'il faut con-  
tenter ce pauvre Diable.

LE

LE TAILLEUR.

Voilà un honnête Gentilhomme.

L'INTENDANT.

Comment voulez-vous que je fasse je n'ai  
point d'argent.

LE MARQUIS.

Mais je ne vous dis pas de payer, je vous  
dis de contenter, contentez, vous dis-je, est-  
ce que je ne me fais pas entendre ?

LE TAILLEUR.

Me contenter sans me payer, ma foi je l'en  
dêfie.

LE MARQUIS.

Oùy, parbleu tant pis pour vous d'être trop  
difficile, mon bon homme.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, qu'on me paye du moins  
ce que je vous ai fourni depuis la Campagne de  
Luxembourg, car ces dernieres parties ne sont  
point arrêtées.

LE MARQUIS.

Oh il faut de la raison par tout, un memoire  
de huit années n'est pas encore meur, il faut  
commencer par payer le vieux.

L'INTENDANT.

Des créanciers ! avec ces animaux-là il faut  
tôujours avoir l'argent à la main.

LE TAILLEUR.

N'appellez-vous pas le vieux un Memoire de  
quatre-vingt-quatre ?

LE MARQUIS.

Non vraiment, cela est du plus moderne ;  
écoutez bon homme, il faut s'accommoder au  
tems, les dépenses sont grandes.

LE TAILLEUR.

Mais tout au moins qu'on me donne quelque  
chose, je prendrai tout ce qu'on voudra.

LE MARQUIS.

Ah voilà parler, vous devenez raisonnable ;  
ho bien, puis que vous prenez les choses du  
bon côté, d'honneur vous aurez de l'argent.

quand

quand je devrois vous payer moi-même sur mes menus plaisirs.

LE TAILLEUR.

Mais quand sera-ce, Monsieur, que je sçache le tems, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Ce sera... ce sera... oh paffanbleur ! voilà un maraut bien curieux, ce sera en livrant mon habit brodé & mon surtout de chaffe.

LE TAILLEUR.

Fort bien, pour avoir mon argent il faut que j'en fournisse quatre fois davantage.

L'INTENDANT.

Voilà Mr. Oronte.

LE MARQUIS.

Adieu mon ami, cela est fini, je serai votre affaire, adieu.

## SCENE XVI.

LE MARQUIS, ORONTE,  
L'INTENDANT.

ORONTE.

Quelle je ne vous détourne point, Monsieur, vous êtes ici comme chez vous, & vous pouvez...

LE MARQUIS.

C'est un pauvre Diable de tailleur que les credits ont ruiné, il me demande de l'emploi, je lui en ferai donner par un partisan de mes intimes qui est le filior de ma nourrice.

ORONTE.

Vous avez l'ame bien-faisante.

LE

LE MARQUIS.

Je suis l'appuy des opprimez, & la resourcé des miserables. He à propos, cela me fait resouvenir d'une chose, Mr. l'Intendant montez dans mon carosse & allez chez la grosse Contesse sçavoir des nouvelles de l'affaire que je lui ai recommandé.

L'INTENDANT.

N'y a t-il rien de particulier à lui dire.

LE MARQUIS.

Il ne faut que retenir ce qu'elle vous dira, & me venir rendre réponse.

## SCENE XVII.

LE MARQUIS, ORONTE.

LE MARQUIS.

HE bien, mon cher, avez-vous fait affaire avec ces trocqueurs que je vous ai envoyez.

ORONTE.

Ils m'ont amusé jusqu'à présent, & ils m'avoient fait oublier d'aller chez mon Procureur, mais je m'y en vais tout de ce pas.

LE MARQUIS.

Allés, allés, mon cher, c'est bien fait de songer à ses affaires.

ORONTE.

J'y vais songer.

LE MARQUIS *le rapellant.*

He Mr. Mr Oronte, je songe que mon Intendant pourroit prendre ce soin, je vai lui mander d'y aller.

ORONTE.

Non, non, Monsieur, j'y irai bien moi-même.

LE

LE MARQUIS *le rapellant encore.*  
 Mr. Mr. Oronte au moins je fais solliciter  
 votre procès par des femmes de conséquence,  
 les premiers mobiles de la robe s'en mêlent  
 mon cher, *A l'oreille.* & . . . . est-ce là ser-  
 vir ses amis ?

ORONTE.

Que je vous ai d'obligation de m'épargner  
 toutes ces peines.

LE MARQUIS *à l'oreille.*

S'il arrivoit par hazard . . . . . êtes-vous  
 content de moi ? on peut dormir en repos sur  
 ma parole.

ORONTE.

Oh Monsieur . . . .

LE MARQUIS.

Eh à propos, je ne songeois pas que d'Ho-  
 stel est là-dedans qui vous apporte cette urne  
 de porcelaine pour troquer.

ORONTE.

Ne sçauroit-il attendre un moment ?

LE MARQUIS.

Non vraiment, gardés-vous bien de laissés  
 échapper cette fortune.

ORONTE.

Mais mon affaire . . . .

LE MARQUIS.

Je vai y envoyer de ce pas, laissés-moi faire  
 laissés-moi faire.

*Fin du premier Acte.*

ACTE

## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

L'OLIVE, FANCHON.

L'OLIVE.

Où est donc Mr. Oronte ?

FANCHON.

On lui a écrit un billet pour son procès, il  
 alloit sortir pour y donner ordre, un maudit  
 curieux de porcelaines l'a entraîné dans son  
 cabinet, & il n'y a pas moyen d'avoir raison  
 de lui, mais où as-tu laissé Dorante ?

L'OLIVE.

Il est chez le Secretaire d'un vieux Conseil-  
 ler qui est son Oncle & rapporteur du procès de  
 Mr. Oronte.

FANCHON.

Dorante a-t-il été chez le Procureur ?

L'OLIVE.

Il a été par tout, & il faut qu'il soit diable-  
 ment amoureux de la petite fille, puis qu'il se  
 donne tant de mouvemens pour les intérêts du  
 bon homme.

FANCHON.

Mais tout de bon, toi qui le connois, le crois-  
 tu passionné de bonne foi ?

L'OLIVE.

Oüy, la peste m'étouffe, je ne lui ai jamais  
 vu le cœur touché que cette fois-ci, pourtant  
 ce n'est pas faute qu'il ne soit aimé.

FANCHON.

Oh pour cela je n'en doute point, un jolâ  
 hom-

homme comme lui ne sçauroit manquer de pratique.

L'OLIVE.

Il n'y sçauroit suffire, il me renvoye les billets doux tout cachetés, chaque soir j'en fais un extrait en forme de memoire instructif. Le lendemain à sa toilette je lui en fais le rapport & à chaque article il écrit de sa main neant ou bon, selon que le cœur lui en dit, là-dessus je dresse les expéditions.

FANCHON.

Tu fais là une jolie peinture de ton Maître, & il y a bien de l'honneur à s'interessier pour un petit homme aussi coquet & aussi inconstant.

L'OLIVE.

Adieu, songe à ce qu'il te recommande pour moi, je vai le retrouver en engrageant, car je me doute qu'il a encore quelque autre commission à me donner.

SCENE II.

LE MARQUIS, FANCHON,  
LE POÈTE.

LE MARQUIS.

OH palfanbleu je ne puis pas grimeliner davantage, je pers là forttement mon argent sans avoir le moindre plaisir, ah te voila Fanchon, est-ce que nous n'aurons pas bientôt nos gros joueurs ici, le Comte, le Chevalier, le Baron & le Senechal... & mais je trouble un tête-à-tête je pense, hé morbleu c'est Mr. Licandre.

LE

LE POÈTE.

Ah Monsieur!

LE MARQUIS.

Fanchon tu es trop égarllarde, tu n'auras pas mon Florentin.

FANCHON.

He allés, allés Monsieur, je suis comme il faut être pour la femme d'un Valet de chambre.

Elle fort.

LE POÈTE *woulant la retenir.*

Que je ne sois pas cause.

LE MARQUIS.

Vous en voulez fericusement à cette Fanchon là, Mr Licandre.

LE POÈTE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Les beaux esprits courent après les corps quelquefois.

LE POÈTE.

Je vous assure, Monsieur.

LE MARQUIS.

He allons, allons, ne vous en défendez point, la substance qui pense n'ôte rien à la substance étendue, ah! ah!

LE POÈTE.

On voit bien, Monsieur, que...

LE MARQUIS.

Je parle sublime? ouy quand je veux. He à propos de sublime, Mr. Licandre quand venrons-nous quelque chose de vous?

LE POÈTE.

Ma foi, Monsieur, je n'ai plus guère le cœur au métier, depuis que tout le monde se mêle de juger des ouvrages d'esprit, il y a trop à risquer.

L'un bouffi de son rang

Sans goût & sans délicatesse,

Croit qu'ainsi que la Noblesse,

La science est dans le sang.

Il croit qu'il fut sçavant même avant que de naître

Rai-

Raisonne par autorité  
 & décide en maitre du fort & de la reputation  
 d'un pauvre Auteur qui aura travaillé toute sa  
 vie à franchir les épines & les ronces dont le  
 Parnasse est environné.

LE MARQUIS.

Mais parbleu le petit Apollon devoit bien  
 faire défricher les avenues de ce Parnasse, car  
 avant qu'un Poëte ait traversé toutes ces ron-  
 ces & toutes ces épines, son manteau doit  
 être bien déchiré, ah! ah!

LE POETE.

Mr. le Marquis.

LE MARQUIS.

Sans rancune Mr. Licandre, car enfin je re-  
 verer les doctes & ma folie est les belles lettres,  
 je devore les conversations sçavantes.

LE POETE.

Puis que cela est ainsi, je vai vous reciter un  
 petit chef d'œuvre de Poësie que je mettrai dans  
 peu sous la presse.

LE MARQUIS.

Vous me ferez bien du plaisir.

LE POETE.

Hem le soleil n'eut jamais plus de clarté

Que cet astre . . .

LE MARQUIS.

Mr. Licandre vous autres, entre vous autres  
 lequel estimez-vous le plus de Virgile ou d'Ho-  
 mere. *Il chante.* Tetonera.

LE POETE.

Ce parallele est delicat, & pour vous dire  
 mon sentiment, Homere . . .

LE MARQUIS.

Homere, ouï, le bon homme Homere.

*Aliquando bonus dormitat Homerus.*

Hom hom, teton lou tou leron.

LE POETE.

*Dormitat* il est vrai, mais il a pourtant ses  
 avantages sur Virgile d'un autre côté.

LE MARQUIS.

Ah Virgile! vous parlez de Virgile, c'est  
 ma folie à moi que Virgile. *Arma virumque  
 cano . . .* ah! ah! nous sçavons les Poë-  
 tes, Mr. Licandre, hom hom, *Il chante.* Vous  
 partez Renaud, vous partez.

LE POETE.

Qui voulez-vous que nous examinions le  
 premier, Homere . . .

LE MARQUIS *faisant un signe de tête.*

Hom ta ra la . . .

LE POETE.

Où si vous aimez mieux que nous enyifagions  
 ces deux grands hommes trait pour trait.

LE MARQUIS.

Oùï, c'est fort bien dit trait pour trait,  
*Sic ille manus, sic ora ferebat.*

LE POETE.

Je commence par ordre.



## SCENE IV.

LE MARQUIS, LE COM-  
TE, LE POETE.

LE MARQUIS.

Où va Mr. le Comte, il y a huit jours que je  
 te cherche par tout pour une affaire de la  
 plus grande importance.

LE POETE.

La bonne cervelle! . . .

LE COMTE.

Il y a deux heures que je devois être ici, l'on  
 m'attend là-dedans, je suis un peu pressé.

LE MARQUIS.

Il n'y a encore que de la canaille, adieu Mr.

C

Licand.



LE NEGLIGENT,

Licandre, vous pouvez courir la Fanchon, on vous l'abandonne, nous en dirons une autre fois davantage.

LE POETE.

Ce n'est pas là le moins ridicule personnage de la maison.

SCENE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

Quelle est donc cette affaire d'importance? voyons.

LE MARQUIS.

Comment gouvernes-tu le Lanquenet?

LE COMTE.

Fort mal, adieu.

LE MARQUIS.

Oh parleu, mon cher, donne-toi donc patience, j'ai mille choses à te dire.

LE COMTE.

Finissons donc de grace, je n'aime point à faire attendre.

LE MARQUIS.

Etois-tu hier chez la Maréchalle?

LE COMTE.

Non, je n'y allai point, serviteur.

LE MARQUIS.

Encore, oh passableu! je te ferai cloître pour avoir conversation avec toi.

LE COMTE.

He bien, sçachons donc cette affaire.

LE MARQUIS.

Il y a mille ans que je ne t'ai embrassé.

LE COMTE.

Cela est de fort grande importance, adieu.

COMEDIE. 51

LE MARQUIS.

Il a des inquietudes dans les jambes, sçais-tu bien que malgré tes petites manieres, tu es le seul homme que j'aime à la Cour, ah! ah!

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE MARQUIS *embrassant le Chevalier.*

Serviteur au meilleur ami que j'aye au monde. LE CHEVALIER. Monsieur, je vous baise les mains, je suis votre valet.

LE MARQUIS.

Eh voila encore notre intime ce pauvre Baron, oh passableu! j'ai de plaisantes nouvelles à t'apprendre, ha! ha! ha! écoute, écoute.

LE CHEVALIER.

Connoissez-vous cet homme-là, Monsieur le Comte?

LE COMTE.

Ma foi, si je le connois, je ne le connois guère.

LE MARQUIS.

Ahi, ah, ah! que dis-tu de cela, oh parleu riez donc Mr. le Philosophe.

LE BARON.

Cela est fort plaisant, bon jour.

LE MARQUIS.

Mais le plus divertissant c'est que...

LE CHEVALIER.

Voila le pauvre Baron bien embarrassé.

LE COMTE.

Qu'il s'en tire, c'est son affaire, voyons là-dedans



## LE NEGLIGENT,

dedans comment va le Lansquenet.

LE CHEVALIER.

Allons, si le Senechal y est la partie sera bonne.

## SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

Ahi! ahi! quoi! tu es un animal risible, & tu ne ris pas de cela, vieux fou.

LE BARON.

Je ne ris guere que par reflexion.

LE MARQUIS.

Oh pafsanbleu! il y a pourtant là de quoi rire impromptu sur ma parole, ahi! ahi! ahi! he que vois-je? Mr. le Senechal, en verité, Monsieur, je suis vivement penetré de votre douleur.

LE BARON *s'en allant.*

Quel extravagant personnage!

## SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE SENECHAL.

LE SENECHAL.

DEpuis la perte que j'ai faite. . .

LE MARQUIS.

Monsieur votre pere étoit le meilleur ami que j'eusse au monde.

## COMEDIE. 53

LE SENECHAL.

Quoi qu'il fût toujours en Province, il avoit l'honneur d'être connu à la Cour.

LE MARQUIS.

Perdre un pere connu à la Cour, cela est affommant, quel âge avoit-il le bon homme?

LE SENECHAL.

Quatre-vingt-treize ans ou environ.

LE MARQUIS.

Quelle perte, Mr. le Senechal, si cet homme-là eut vécu, il seroit parvenu aux grandes charges.

LE SENECHAL.

Une mort imprevûe comme la sienne recule terriblement sa famille.

LE MARQUIS.

J'en suis inconsolable, je vous assure, mais j'entens la voix de la Comtesse. *Il s'en va.*

LE SENECHAL.

Je me souviendrai toute ma vie de ses dernieres paroles, & . . . mais où est-il donc?

## SCENE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,  
LE SENECHAL.

LE MARQUIS.

MADame, voila un pauvre orphelin que je vous présente, qui n'a que vingt-cinq mille écus de revenu.

LA COMTESSE.

Ah, Mr. le Senechal, vous avez perdu votre pere.

LE SENECHAL.

Madame, dans l'affliction horrible. . .



LE NEGLIGENT,  
LA COMTESSE.

Je prens part à votre affliction, Mr. le Senechal. *An Marquis.* Il est gros joüeur n'est-ce pas ?

LE SENECHAL.

Madame . . .

LE MARQUIS.

Mr. le Senechal, je veux entamer la succession.

LE SENECHAL.

Nous commencerons quand il vous plaira, j'ai sur moi la valeur de douze cens pistolles.

LA COMTESSE.

Vieilles nipes du défunt aparemment.

LE SENECHAL *riant.*

Ahi ! ahi ! j'en ai trouvé d'afiez bonnes, Madame.

LA COMTESSE.

En verité, je suis tout-à-fait sensible à la douleur qu'il a de la mort de son pere.

LE SENECHAL.

Madame . . .

LA COMTESSE.

Entrez là dedans, Monsieur, nous allons vous suivre.



SCENE X.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

HE bien, la bonne Comtesse, en quel état sont nos affaires ?

LA COMTESSE.

Voici huit cens Louïs que je t'apporte, mais il en faut encore deux cens pour faire la somme necessaire pour acheter les droits du procès.

LE MARQUIS.

Il faut les gagner au Senechal.

COMEDIE. 55  
LA COMTESSE.

C'est de l'argent comptant, pourvu que je tienne les cartes, car j'ai de l'ascendant sur lui.

LE MARQUIS.

Oh joüe donc pour moi, car je suis le plus malheureux coquin . . .

LA COMTESSE.

Quand nous aurons fait nôtre somme, nous irons ensemble chez leNotaire où nous trouverons la partie du bon homme Oronte, qui nous y attend, j'ai tout disposé.

LE MARQUIS.

Elle est toute adorable cette Comtesse.

LA COMTESSE.

Quand une fois cette affaire sera terminée, nous gagnerons le procès en vingt-quatre heures.

LE MARQUIS.

Qu'elle prend des soins cette grosse personne!

LA COMTESSE.

Le rapporteur a dit à une de mes femmes de chambre, que pourvu que . . . tu peux conter là-dessus.

LE MARQUIS.

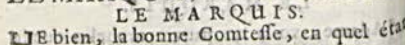
Dieu me damne, Comtesse, j'er'adore, & je t'épouserois, si je t'aimois moins !

LA COMTESSE.

Epouse la petite niece, mon pauvre Marquis, épouse la petite niece, si elle ne t'accommodera pas dans la suite nous la mettrons dans un Couvent. *Elle sort.*

LE MARQUIS.

Quelle vivacité d'esprit ! quel feu d'imagination !



SCENE XI.

LE MARQUIS, FANCHON.

LE MARQUIS.

Demeure, coquine, demeure, j'ai une confidence à te faire.

C 4 FANCHON

LE NEGLIGENT,  
FANCHON.

Me voilà prête à vous écouter.  
LE MARQUIS.  
Je suis dans le goût de te faire un présent, ma  
chère bonne, en feras-tu sâchée?  
FANCHON.

Pourvu que vous n'exigiez de moi autre chose  
que de recevoir, je suis toute à votre service.  
LE MARQUIS.

La sottise elle a l'esprit tourné, tourné comme  
une coquette de Cour. Ça je suis amoureux de  
la petite niece, il faut que tu m'en fasses aimer.  
FANCHON.

Moi, Monsieur!  
LE MARQUIS.

Je ne ferai pas ingrat à un si bon office. . .  
*Il fouille dans ses poches.*

FANCHON tend la main.  
Monsieur. . .

LE MARQUIS ne tirant rien.  
J'en mourrai quite sur ma parole.

FANCHON  
On meurt subitement quelquesfois.

LE MARQUIS.  
De peur d'accident, voilà dix pistoles.

FANCHON.  
Vous êtes fort aimable, mais je ne répond  
pas que vous soyez aimé.

LE MARQUIS.  
Il faut bien que tu m'en répondes, c'est ton  
affaire, je vais voir le jeu de la Comtesse, si  
nous ruinons le Senechal, va ta fortune est  
faite.

## SCENE XII.

FANCHON seule.

LE scelerat ! il faut que j'aime bien l'argent  
pour en recevoir de la main de cet homme-  
là. SCE-

## SCENE XIII.

DORANTE, FANCHON.

DORANTE.

OH, ma chère Fanchon, j'ai bien des nouvel-  
les à t'apprendre & qui te surprendront.  
FANCHON.

He quoi !  
DORANTE.

Aurois-tu pu t'imaginer que nôtre Marquis  
est le plus grand fourbe du monde.

FANCHON.  
Un Marquis fourbe ! c'est une chose bien  
difficile à imaginer.

DORANTE.  
C'est sur lui que M. Oronte se repose du soin  
de son procès, il le trahit, il est d'intelligence  
avec sa partie.

FANCHON.  
Je m'en suis toujours bien doutée.

DORANTE.  
Plus par hazard que par mes soins j'ai décou-  
vert quelques-unes de ses menées, & j'ai mis  
l'Olive aux trousses de son Intendant, qui apa-  
remment est en mouvement pour cette affaire,  
afin de tâcher de m'éclaircir mieux de certaines  
choses que je ne fais que soupçonner.

FANCHON.  
L'affaire est en assez bonnes mains, & vôtre  
l'Olive n'est pas un sot.

DORANTE.  
Où est Mr. Oronte ?

FANCHON.  
Ici près dans le cabinet d'un curieux, où il est  
allé se tranquilliser.

DORANTE.  
Je vai le chercher, il faut qu'il vienne absolu-  
ment avec moi chez mon oncle.



LE NEGLIGENT,

SCENE XIV.

ORONTE, DORANTE,  
FANCHON.

ORONTE.

Ah la belle urne ! la belle urne !  
FANCHON.

Le voici le plus à propos du monde.  
ORONTE.

La fine pâte de porcelaine !  
DORANTE.

Monsieur, je vous cherche avec empressement pour vous dire.

ORONTE.

Ah, Monsieur, je viens de voir la plus charmante porcelaine ! le plus bel émail !

DORANTE.

Il s'agit de bien autre chose.

ORONTE.

Le plus beau bleu !

DORANTE.

Monsieur.

ORONTE.

Une broderie.

FANCHON.

C'est une belle chose que de la braderie, mais

ORONTE.

Il faut se mettre à genoux devant cette urne.

DORANTE.

Monsieur, n'avez-vous rien appris de votre procès ?

ORONTE.

Rien du tout, je vais chercher dans mon cabinet quelque chose digne d'être troqué contre cette urne.

FANCHON.

Il vaudroit mieux que vous allassiez.

ORONTE.

Non, je n'irai nulle part que je n'aye fait ce

me assurément, n'ai-je rien . . . ?

DO-

COMEDIE. 59

DORANTE.

Vous avez pourtant des affaires plus pressantes, je viens d'apprendre qu'un de mes oncles est votre rapporteur, & qu'assûrement le Marquis vous fourbe.

ORONTE.

Oùy, je fais reflexion . . .

FANCHON.

Je vous en avois averti.

ORONTE.

J'entrevois justement.

DORANTE.

Penetrez-vous ?

ORONTE.

Oùy, oùy, oùy, j'em'en souviens . . .

DORANTE.

He bien, Monsieur ?

ORONTE.

Que j'ai quelque part, un fort beau buste antique de pareille qui fera bien mon affaire.

FANCHON.

Eh Monsieur !

DORANTE.

Quel entêtement ! quelle negligence ! il faut en avertir Belise, si je n'y puis pas mettre ordre moi-même.



SCENE XV.

ORONTE, FANCHON.

ORONTE.

Je vai chercher ce buste, je vous menerai, si vous voulez . . . où va-t-il donc, Fanchon ?

FANCHON.

Il va dire là-dedans à tout le monde que vous avez perdu l'esprit.

ORONTE.

Insolente.

FANCHON.

Oùy, Monsieur, quand vous devriez me ternir,

C 6

## LE NEGLIGENT,

je ne puis m'empêcher de vous le dire, il faut être absolument fou pour abandonner, comme vous faites, le soin de vos affaires les plus importantes.

Fanchon.

FANCHON.

Vous n'avez l'esprit rempli que de colifichets, de bagatelles, & vous vous laissez mener par le nez par le Marquis qui vous fourbe.

ORONTE.

Comment Diantre ?

FANCHON.

Ah la belle urne ! la belle urne !

ORONTE.

Explique-moi donc ?

FANCHON.

La belle pâte de porcelaine !

ORONTE.

Fanchon.

FANCHON.

Le beau bleu !

ORONTE.

Si tu ne parles.

FANCHON.

He mort de ma vie, voulez-vous écouter personne, Dorante vouloit vous instruire.

ORONTE.

Allons le chercher, il faut qu'il m'explique cette affaire.

Fin du second Acte.

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

BELISE, LE POETE, FANCHON.

BELISE.

Pendant que le gros jeu qui se joue occupe tout le monde, derobons-nous à la cuisine, & pro-

## COMEDIE. 61

profitons mutuellement des charmes de notre esprit, je vous prie, à quoi rêvez-vous ?

LE POETE.

Madame, j'acheve un impromptu de mystique qui sera de votre goût, je m'assure.

BELISE.

Oüy, oüy, c'est mon charme que les impromptus, Fanchon, Fanchon, ma chere Fanchon, viens écouter ce petit impromptu, je te prie.

LE POETE.

La la la la la.

BELISE.

Ah ! il en a tantôt fait un charmant où il y avoit sagesse, prudence, raison, on ne trouve rien de tout cela dans la jeunesse, c'est un abus épouvantable d'aimer de jeunes enfans de vingt ou vingt-cinq ans.

FANCHON

Fi, à cet âge-là une fille ne sçait pas encore ce qu'on lui demande.

LE POETE.

La la la.

La jeunesse &amp; le printems

N'ont que des fleurs passageres,

Laissons aux cœurs inconsistants,

Des douceurs si legeres :

Mais pour goûter à loisir

Le plus solide plaisir

Des fruits que l'amour nous donne,

Ce n'est qu'en automne

Qu'il les faut cueillir.

BELISE.

On n'y peut pas tenir, la charmante maxime ! la charmante maxime ! he bien Fanchon, après cela peut-on se soucier d'être jeune.

FANCHON.

Ma foi, Madame, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis dégoûtée, si, la jeunesse est une infidelle qui nous abandonne, mais la vieillesse est une amie constante qui ne nous quitte qu'avec la vie.

## LE NEGLIGENT,

BELISE *repete.*

Ce n'est qu'en automne,

Qu'il les faut cueillir.

comment entendez-vous cet automne-là, Mr.  
Licandre? LE POETE.

C'est l'automne de l'amour, Madame.

BELISE.

Ah bon cela; car pour l'âge je ne suis enco-  
re tout au plus qu'au commencement de mon  
Eté. FANCHON.

C'est un Eté bien sec que cet Eté-là.

LE POETE.

Dites au printems, Madame, dites au prin-  
tems.

Je soutiendrai toujours malgré le sot usage

Que pour les amants

Que l'esprit engage,

Le printems de l'âge

Est à cinquante ans.

FANCHON.

Les roses de ce printems-là ne sont pas mai-  
fanées. BELISE.

Le printems de l'âge

Est à cinquante ans!

il n'y a rien de plus vrai dans le fond, person-  
ne n'en veut convenir, il faut avouer qu'en  
France on a le goût bien depravé.

FANCHON.

Oùy, on aime les perdreaux avant le mois  
d'Août, & les filles avant cinquante ans.

BELISE.

C'est l'impatience ordinaire des François, il  
n'y a que les fruits précoces qui leur sont plai-  
sir. LE POETE.

Pour moi, Madame. . . .

BELISE.

Vous! vous êtes le premier François en qui  
j'aye trouvé du bon goût, de la délicatesse, &  
je vous assure que vous êtes aussi le seul, ah!

LE POETE.

Ce soupir, Madame,

## COMEDIE.

Qui vous est échapé,

M'a paru tout de flamme,

Me suis-je trompé?

BELISE.

Ah, Licandre, je ne sçai que vous répondre.

FANCHON.

La vieille folle.

BELISE.

Je ne puis vous exprimer ce que je sens, aide  
moi, Fanchon, je te prie.

FANCHON.

Vous êtes assez grande pour le dire toute seu-  
le. BELISE.

Ah, petit ingrat, que vous m'avez peu mena-  
gée, pourquoi ne montrer à la fois tant d'es-  
prit & tant de tendresse?

FANCHON.

Fort bien.

LE POETE.

He pourquoi me laisser voir tout votre mes-  
te, Madame? BELISE.

Voilà qui est fini.

FANCHON.

La belle conquête.

BELISE.

Depuis que je vous ai vû tout le monde m'est  
insupportable.

LE POETE.

Cependant tant que Dorante sera libre je ne  
serai point sans inquiétude.

BELISE.

Dorante, dites-vous, Dorante, que Dorante  
ne vous fasse point d'ombrage, je vous le sacri-  
fic.

LE POETE.

Je suis là-dessus d'une délicatesse qui passe  
l'imagination.

FANCHON.

Pour mieux le rassurer, marions Dorante avec  
votre petite niece.

LE POETE.

Je n'exige point des choses. . . .



LE NEGLIGENT,  
BELISE.

Vous n'exigez point cela, mais je vous l'accorde, qu'on y fasse consentir, mon frere, je ferai là-dessus ce qu'il faudra.

LE POETE.

Ah, Madame.

BELISE.

Tenez vous donc, quelqu'un vient, vous me faites rougir, petit badin.

LE POETE.

Je suis le plus heureux mortel!

BELISE.

Rentrons dans la salle, Mr. Licandre, rentrons dans la salle, ma raison a besoin d'une grosse compagnie pour ne se pas fourvoier davantage.

LE POETE.

On a bien de la peine à gagner soixante pistoles!

SCENE II.

FANCHON seule.

HE plût au Ciel qu'elles fussent déjà bien gagnées, & qu'il ne fust plus question que de les payer / mais voici Dorante.

SCENE III.

DORANTE, FANCHON.

DORANTE.

N'As-tu point vu l'Olive?

FANCHON.

Non.

DORANTE.

Le marant où se fera-t-il amusé, il devrait être ici il y a une heure: je l'ai mis sur les voyes de l'Intendant du Marquis pour tâcher de découvrir quelque chose, mais le voici.

SCE.

COMEDIE. 65

SCENE IV.

DORANTE, FANCHON, L'OLIVE.

DORANTE.

HE bien, l'Olive, as-tu quelque nouvelle à m'apprendre? L'OLIVE. J'ai fort exactement... enfin vous voyez comme je me sacrifie pour votre service.

DORANTE.

Je pense qu'il est ivre, Fanchon.

L'OLIVE.

Vous pensez fort juste.

DORANTE.

Comment coquin?

L'OLIVE.

Doncement, s'il vous plaît, vous serez content, ne faites point de bruit.

DORANTE.

Où s'est-il accommodé de la sorte?

L'OLIVE.

Je m'en vais vous le dire.

DORANTE.

Ote-toi de mes yeux, marant.

FANCHON.

He, Monsieur, écoutons-le, s'il a la force de parler.

L'OLIVE.

En vous quittant j'ai rencontré Mr. de la Flèche un de mes intimes, Gentilhomme suivant du Marquis qui lui portoit une lettre de la part de son Intendant.

DORANTE.

He bien?

L'OLIVE.

Patience.

FANCHON.

Oh finis donc.

L'OLIVE.

Tout à l'heure, il m'a d'abord mené chez Madame sa femme.

DO-

66 LE NEGLIGENT,  
DORANTE.

Et qu'ai-je affaire, morbleu . . . ?

L'OLIVE.

Ne me broüillez pas, j'ai tout cela par ordre dans ma tête, nous voila déjà chez Mad. de la Flèche.

FANCHON.  
Et fors en Bourreau, fors en.

L'OLIVE.

C'est une fort honnête & une fort vertueuse personne que Mad. la Flèche.

DORANTE.

Ecoute . . .

L'OLIVE.

Mais, Mr. la Flèche est un petit brutal qui n'en use pas bien avec elle, il lui a donné vingt coups de pieds dans le ventre à ma barbe & tout cela, Monsieur, pour une bagatelle & une petite erreur de calcul.

DORANTE.

Voila un coquin qui se moque de moi.

L'OLIVE.

Mad. de la Flèche dit qu'elle est grosse de quatre mois, il n'y en a que trois que Mr. de la Flèche est marié, il y a de l'erreur de calcul comme vous voyez, mais pour cela faut-il battre une femme quand on est marié une fois, on est marié.

DORANTE.

Ah je te casserai la tête assurément si tu ne . . .

FANCHON.

Eh, Monsieur, ne vous emportez pas, il faut en tirer ce qu'on pourra. Regarde-moi entrer deux yeux & écoute-moi bien, qu'as-tu fait de M. de la Flèche?

L'OLIVE.

Je l'ai laissé sous la table, il n'avoit plus aucun signe de vie, il a une apoplexie qui lui dure plus de vingt-quatre heures & j'en suis un peu menacé moi.

FANCHON.

Mais enfin ne t'a-t-il rien appris?

L'OLIVE.

Je lui ai donné la question ordinaire & extraordinaire, il a tout avoué.

COMEDIE.  
DORANTE.

67

Mais encore?

L'OLIVE.

Ne me broüillez pas, Monsieur, ne me broüillez pas, laissez-moi mettre à table, je vous contrai tout par l'ordre des bouteilles.

FANCHON.

Depêche-toi donc.

L'OLIVE.

A la premiere bouteille . . . il n'a rien dit.

DORANTE.

Fort bien.

L'OLIVE.

A la seconde bouteille . . . elle étoit de jauge celle-là, à la troisième . . . ne me broüillez pas.

DORANTE.

Eh finis traître, finis.

L'OLIVE.

Vous verrez, que vous me broüillerez, car je ne possède pas trop bien l'histoire, mais tant y a qu'enfin j'elui ai attrapé une lettre que Mr. l'Intendant écrivoit à M. le Marquis, êtes-vous content?

DORANTE.

Tuas une lettre?

L'OLIVE.

Oüy parlen j'en ai une, voyez ce qu'elle chante. *A Fanchon.* He bien que dis-tu de moi mon adorable?

FANCHON.

Qu'en faveur de la lettre, je te pardonne de t'être enyvré.

L'OLIVE.

Cà je m'en vai me coucher quand j'aurai bu un coup, s'entend.

FANCHON.

Fusses-tu bien endormi.

L'OLIVE.

Adieu ma charmante.

FANCHON.

Adieu yvrogne.

L'OLIVE.

A propos, si nous devenons jamais mari & femme point d'erreur de calcul, je te prie.

SCE

## SCENE V.

DORANTE, FANCHON.

DORANTE.

Fanchon tout va le mieux du monde, cette lettre m'apprend les projets du Marquis, & m'instruit de tout ce qu'il faut faire pour les rendre inutiles, adieu, compte que dans un moment nous ferons au dessus de toutes nos affaires.

FANCHON.

Voici le Marquis, cachez cette lettre.

## SCENE VI.

LE MARQUIS, DORANTE,

FANCHON.

LE MARQUIS.

Je suis discret, achevez, achevez votre petite negociation.

DORANTE.

Si j'avois quelque chose à lui dire, Monsieur, je ne craindrois pas que vous en fussiez le témoin, mais je n'ai rien à négocier.

LE MARQUIS.

Ah je le croi ! jeune & bien-fait comme vous êtes, l'on va droit au cœur de la belle, & l'on ne prend point les chemins détournés de la negociation.

DORANTE.

Qu'entendez-vous par là, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Ce que j'entens, ah ! ah !

FANCHON.

Où ceci nous menera-t-il ?

LE MARQUIS.

J'entens que vous ayez un de ces gros merites qui emportent tout de haute lute.

DORANTE.

Mon merite est mediocre, Monsieur, croyez-moi je sçai me connoître.

LE

LE MARQUIS.

Vous devriez donc songer, mon cher, que quand on trouve en son chemin un homme de ma qualité, il faut se détourner un peu, & qu'il y a de certaines personnes dans le monde qu'il est important de ménager.

DORANTE.

Je sçai tout ce qu'on peut sçavoir là-dessus.

LE MARQUIS.

Il est dangereux de me disputer le terrain, je vous en avertis.

DORANTE.

Je le veux croire.

FANCHON.

Ouais ! Dorante est bien pacifique.

LE MARQUIS.

Vous ne mordez point, Monsieur, vous ne mordez point, vous ne m'entendez pas, peut-être.

DORANTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous dites.

LE MARQUIS.

Je suis pourtant bien-aïse de vous l'expliquer mieux, & de vous dire que si je vous vois davantage mettre le piè dans ce logis.

DORANTE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

S'il vous arrive jamais de regarder seulement la porte.

FANCHON.

Quelle poule mouillée, he Mr, le Marquis, point de bruit.

LE MARQUIS.

Par la mort !

FANCHON.

He Monsieur !

LE MARQUIS.

Je vous apprendrai, mon petit Monsieur, de quel bois je me chauffe.

DORANTE.

Je vous promets, Monsieur, que vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de moi.

LE

LE NEGLIGENT,  
LE MARQUIS.

Prenez y garde &amp; soyez sage.

FANCHON.

Ah l'indigne petit homme que Dorante !

DORANTE.

Vous serez content, je vous assure ; mais je vous prie que j'aye l'honneur de vous dire un mot en particulier.

LE MARQUIS.

En particulier, volontiers, retire-toi, Fanchon, eh bien quel est ce beau secret, voyons ?

DORANTE.

Il faut cacher à cette fille ces sortes de petits démêlés, elle s'effrayeroit, seroit du bruit, &amp; l'on divulgueroit cette aventure.

LE MARQUIS.

Ah fort bien, fort bien, vous êtes prudent, mon petit Monsieur, j'en suis ravi, le Diable m'emporte.

DORANTE.

Il y a des tems &amp; des lieux pour tout, &amp; j'aurai l'occasion de vous faire voir peut-être que l'épée d'un simple Gentil-homme comme moi vaut quelquefois bien celle d'un Marquis comme vous.

LE MARQUIS.

Oh parbleu ! ce compliment me donne un extrême plaisir, cela me faisoit peine de vous voir molor, &amp; je suis ravi de vous trouver un brave homme.

DORANTE.

Vous êtes ravi de me trouver brave ?

LE MARQUIS.

Oüy, la peste m'étouffe.

DORANTE.

Et moi je serois bien fâché que vous ne le fussiez pas.

LE MARQUIS.

Ecoutez, je me connois un peu en vraye valeur &amp; pour peu que je tâte un homme, &amp; que je lui ferre le bouton, je voi bien-tôt ce qu'il a dans le ventre, allez, Monsieur, je suis content de vous.

DORANTE.

Et je ne le suis pas moi.

LE

## COMEDIE.

LE MARQUIS.

Croyez-moi, je suis votre serviteur &amp; votre ami, &amp; si jamais j'ai quelque affaire, je vous prendrai pour mon second.

DORANTE.

Si.....

LE MARQUIS.

Quand deux braves hommes sont sûrs l'un de l'autre ils en battoient bien quatre, ah/ah/ah!

DORANTE.

En verité vous êtes trop fanfaron pour un homme de qualité.

LE MARQUIS.

Vous prenez mal les choses, je suis votre ami.

FANCHON *les ayant econtez*.

Ho ! ho !

DORANTE.

Mr. le Marquis vous tomberez sous ma coupe.

LE MARQUIS.

Mr Mr. Dorante.

FANCHON.

Chacun à son tour.

DORANTE.

Avant qu'il soit peu vous sçavez que je vous connois à fond.

LE MARQUIS.

Serviteur, Monsieur, serviteur, ah ! ah ! voilà comme il faut traiter ces petits Messieurs-là.

FANCHON.

Oüy, serviteur, Monsieur, serviteur.

LE MARQUIS.

Avec deux mots on rabat leur caquet.

## SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LE MAR-  
QUIS, FANCHON.

ANGÉLIQUE.

Fanchon, je prens ce moment-ci, pour m'entretenir avec toi, ma Tante est avec le Poëte.

... ah Mr. le Marquis.

LE

LE NEGLIGENT,  
LE MARQUIS.

Approchez, approchez, la charmante, la toute aimable Fanchon, les grands airs l'éblouissent, là là remettez-vous, on l'humanisera.

FANCHON.

Si Mr. le Marquis est aussi redoutable aux Dames qu'aux Cavaliers, on peut dire que c'est un héros à deux mains, bien dangereux, tenez-vous bien en garde au moins.

ANGELIQUE.

Va va, Fanchon, je suis en sûreté, Mr. le Marquis m'épargnera, mon cœur n'est pas une conquête digne de lui.

LE MARQUIS.

Je veux être deshonoré, si je ne m'aplaudis davantage de l'avoir emporté d'assaut, ce petit cœur mutin, que d'avoir enfoncé seul vingt escadrons de Cavalerie.

ANGELIQUE.

Hom! l'un vous sera aussi facile que l'autre.

LE MARQUIS.

Sais-tu bien, Fanchon, que cet enfant-là avec sa simplicité pastorale & bourgeoise va traîner après son char vingt Marquises & autant de Duchesses que je lui sacrifie.

FANCHON.

Ces sacrifices-là ne vous coûtent guère, un Marquis fait toujours Litier de bonnes fortunes.

LE MARQUIS.

Oüy, Princesse, vous voyez à vos pieds le Gentilhomme de France le plus tendre, le plus brûlant, le plus chaud, le plus . . . . quand irons-nous dans mon équipage faire un tour de rempart, j'ai des chevaux, des chevaux, morbleu, qui éclabouffent le fantassin de cent pas.

FANCHON.

Combien les louez-vous par jour?

LE MARQUIS.

Ecoutez, la belle, pendant que je suis en humeur de faire une folie avec vous, hâtons la mesure, je suis sujet aux réflexions, & . . . . FAN

FANCHON.

Oh Diantre l'affaire presse / il ne faut point laisser morfondre l'amour d'une personne de qualité.

LE MARQUIS.

Fanchon a raison, il me faut prendre au pié levé en cas de mariage.

ANGELIQUE.

Je pense que vous parlez de mariage? ce mot dans votre bouche me fait fremir, Fanchon, je crois que je vai me trouver mal.

FANCHON.

La pauvre enfant! j'en connois que ce mot-là seul seroit revenir de l'agonie.

LE MARQUIS.

Elle se trouve mal? un peu de tabac, courage, courage! une fille revient de bien loin avec un homme comme moi.

ANGELIQUE.

Vous parlez d'une maniere qui me fait peine à entendre.

LE MARQUIS.

Nous autres gens de qualité nous avons pourtant le talent de parler aux Dames bon François.

FANCHON.

Oh ce François-là est bien corrompu.

LE MARQUIS.

Je voi qu'il faut que je me fasse entendre à elle à force de magnificence. J'ai déjà fait votre maison, j'ai arrêté un grand Maure, un petit Nain, trois Brodeuses, & quatre Valets de chambre, je supprime les Demoiselles, si, cela est bourgeois en Diable. He bien, Bouchonne, me suis-je rendu intelligible?

ANGELIQUE.

Ce n'est point tout cela qui fait venir l'amour.

LE MARQUIS.

Elle a ma foi le goût bon, elle s'attache à la personne, la rufée va droit au solide, au solide, morbleu / au solide.

D

FAN;

LE NEGLIGENT,  
FANCHON.

Oh ouï ! il y a terriblement du solide dans cet homme-là !

LE MARQUIS.

Allons, fan, fan, commencez à entrer en possession, donnez-moi vôtre main, donnez, vous dis-je. . . .

ANGELIQUE.

He ! . . . LE MARQUIS.

La pudeur, la pudeur, vous voulez donc que je la prenne moi-même.

ANGELIQUE.

Laissez moi.

LE MARQUIS.

Ouais ! elle donne dans le farouche parle-t-elle donne dans le farouche.

FANCHON.

Allons, allons, ne résistés pas à Mr. le Marquis, je viens de le voir aux prises, Diantre ! il est dangereux de lui disputer le terrain, je vous en avertis.

ANGELIQUE.

Je serois bien fâchée d'avoir quelque chose à démêler avec lui.

LE MARQUIS.

Je suis un dangereux compere ouï, eh . . .

FANCHON.

Quand Monsieur tâte quelqu'un, & qu'il lui ferre le bouron, il voit bientôt ce qu'il a dans le ventre.

LE MARQUIS.

J'aime à trouver auprès des Dames un peu de résistance, c'est du fruit nouveau pour moi.

ANGELIQUE.

Et moi je n'aime pas à trouver tant de familiarité dans les hommes, cela ne m'est pas ordinaire.

FANCHON.

Vous ne mordez pas, Mademoiselle, vous ne mordez pas. Hom si vous sçavez de quel bois il se chauffe. . . .

## SCENE VIII.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,  
FANCHON, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

AH, ah, ah ! Fanchon, mon pauvre Mr. le Marquis.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Je suis ruinée ! je suis morte ! j'ai perdu tout mon argent.

LE MARQUIS.

Juste Ciel !

FANCHON.

Oh ce n'est que cela, allons-nous-en.

## SCENE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Mon cher Marquis, ah ! ah ! ah !

LE MARQUIS.

Ma pauvre Comtesse, esse, esse, esse.

LE MARQUIS &amp; LA COMTESSE.

Ouf !

LA COMTESSE.

Ce Senechal, ce maudit heritier que nous devons desheriter, m'a gagné jusqu'au dernier sou, il faut qu'il m'ait filoutée, je m'en vai l'attendre au bout de la rue, je m'en vai l'étrangler,

gler, je m'en vai . . . . . je m'en vai me jeter  
dans la riviere.

LE MARQUIS.

Allez, je m'en vai vous suivre, ouf!

## SCENE X.

LE MARQUIS, LE SENECHAL.

LE SENECHAL *riant*.

VICTOIRE, victoire, Mr. le Marquis, prenez  
part à ma joye, je viens de ruiner la Com-  
tesse, il faut avouer, que j'ai joué d'un grand  
bonheur.

LE MARQUIS.

Et moi d'un grand malheur.

LE SENECHAL.

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Mr. le Senechal j'étois de moitié avec la  
Comtesse.

LE SENECHAL *riant*.

Vous de moitié ! en verité je suis vivement  
penetré de vôtre douleur.

LE MARQUIS.

Je suis ruiné ! je suis perdu ! je suis abimé !

LE SENECHAL.

J'en suis inconsolable.

LE MARQUIS.

Et si vous ne me prêtez présentement mille  
pistoles il faut que je m'aile pendre.

LE SENECHAL.

Je vous jure que j'en serois au desespoir.

LE MARQUIS.

He mon pauvre Mr. le Senechal, je vous  
prie . . . . .

*Le Senechal s'en va en capriolant sans l'écouter.*

SCE.

## SCENE XI.

LE MARQUIS *seul*.

AH Ciel ! il m'abandonne que ferai-je ! que  
dois-je devenir ! quelle est ma ressource ! où  
dois-je recourir ! ah je creve, j'étouffe, je  
meurs de dépit !

## SCENE XII.

ORONTE, LE MARQUIS.

ORONTE.

C'est une science admirable que la Chimie ;  
encore un petit degré de feu le grand œuvre  
étoit achevé.

LE MARQUIS.

Encore une joie nouvelle gagnée, nos mille  
pistoles étoient complètes.

ORONTE.

Mais tout s'en est allé en fumée.

LE MARQUIS.

Mais tout est allé au Diable. Ah ! que vous  
venez à propos, mon cher Mr. Oronte, pour  
me redonner la vie. Je viens de perdre mille  
pistoles ; je pers deux cens mille livres, si vous  
ne me prêtez mille pistoles, mille pistoles. Je  
ne vous en demande pas davantage, mon cher,  
mon tout, mon adorable Mr. Oronte, mille pi-  
stoles me redonneront la vie, le meilleur ami  
que j'aye au monde me laissera-t-il mourir pour  
mille pistoles ?

D 3

SCE.



SCENE XIII.

DORANTE, LE MARQUIS,  
ORONTE, LE POETE.

**DORANTE.**  
C'Estez, Mr. le Marquis, de vous embar-  
sser pour trouver cet argent, je sçai pourquoy  
vous en avez besoin, & je viens vous dire que  
l'affaire est faite.

**LE MARQUIS.**  
Comment, Monsieur, que voulez-vous dire?

**DORANTE.**  
Vous aviez commencé un marché, votre In-  
tendant vient de le conclure, & moi j'ai comté  
l'argent chez le Notaire.

**ORONTE.**  
Qu'est-ce que ceci ?

**LE POETE.**  
J'écoute & je n'y comprends rien.

**LE MARQUIS.**  
Mr. Dorante, Mr. Dorante, vous êtes bien  
informé de mes affaires, Mr. Dorante, mais  
enfin vous êtes galant homme.

**DORANTE.**  
Je me pique de l'être sur tout, & c'est par  
cette raison que j'ai fait faire la transaction au  
nom de Mr. Oronte.

**ORONTE.**  
Je suis aussi mêlé là-dedans moi!

**LE MARQUIS.**  
Oh parbleu! mon cher, vous m'avez préve-  
nu, je vous l'avoüe.

**ORONTE.**  
Messieurs . . .

**LE MARQUIS.**  
Pour terminer votre procès, j'achetois les  
droits de votre partie.

Voyez par ce biller de son Intendant ce qu'il  
en vouloit faire ?

**LE MARQUIS.**  
Comment onc un biller de mon Intendant,  
ah ! cela est fort plaissant passablement, on me jove  
donc ici, je pepte ?

**ORONTE après avoir lu.**  
Quoi Monsieur . . .

**LE MARQUIS.**  
On me fourbe, Mr. Oronte.

**ORONTE.**  
Vouloir m'emprunter de l'argent, pour vous  
aproprier mon bien.

**LE MARQUIS.**  
Vous avez l'esprit mal tourné, Mr. Oronte.

**ORONTE.**  
Allez, Monsieur, cela est indigne d'un hom-  
me de votre qualité.

**LE MARQUIS.**  
Oh pour le coup vous avez raison, cela est  
indigne, & des gens comme moi n'ont jamais  
d'honneur à se mêler des Bourgeois, serviteur,  
Messieurs, serviteur.

**LE POETE.**  
Quand vous voudrez, Mr. le Marquis, nous  
acheverons nôtre dissertation de Virgile &  
d'Homere.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, DORANTE, LE  
POETE.

**ORONTE.**  
Sans vous Dorante.

**DORANTE.**  
Ne parlons plus de cela, Monsieur, vos af-  
faires.

80 LE NEGL. COMED.

fares sont finies, donnez-vous tout entier aux  
occupations qui vous font plaisir.

ORONTE.

Quels remerciemens, quelle reconnoissance?..  
DORANTE.

Mon cher Monsieur, sans deguisement vous  
pouvez faire tout mon bonheur, je suis amou-  
reux de votre niece, elle m'aime.

ORONTE.

Je vous la donne, & vous assure le bien que  
vous m'avez conservé.

DORANTE *l'embrassant.*

Ah Monsieur!

LE POETE.

Notre Comedie ne sera pas mauvaise, nous  
avons eu assez de matiere, & vous me fournir-  
ez un denouement tout comme je l'aurois sou-  
haité.

ORONTE.

Vous m'avez bien de l'obligation au moins,  
car un mariage est encore des affaires, & je ne  
vous l'accorde qu'à condition que je n'enten-  
drai parler ni de Notaire, ni d'article, ni de con-  
tract, je ne veux point avoir la tête rompue de  
toutes ces bagatelles, je ne me mêlerai que du  
bal & des divertissemens de la nôce.

DORANTE.

Vous n'aurez la peine que de signer.

ORONTE.

Ne voila-t-il pas encore ! signer, signer, si-  
gner.

LE POETE.

Vous pouvez vous en dispenser, on mettra  
dans le Contrat, & ledit Sr. Oronte attendra  
sa qualité de Troqueur & de Negligent a de-  
claré ne sçavoir écrire, ni signer.

ORONTE.

Allons là-dedans faire part de cette avantu-  
re à ma sœur.

LE POETE.

Allons, je vous répons de son consentement.

F I N.

L A

SERENADE,  
COMEDIE.

P A R

MR. PALAPRAT.



A LA HAYE,

Chez ABRAHAM DE HONDT,  
Marchand Libraire sur la grand' Sale de  
la Cour, à la Fortune.

M. DC. XCVI.



ACTEURS.

Mr. GRIFFON. . . . . Pere de Valere.  
VALERE. . . . . Amant de Leonore.  
Me. ARGANTE. . . . . Mere de Leonore.  
LEONORE.  
Mr. MATHIEU.  
SCAPIN. . . . . Valet de Valere.  
MARINE. . . . . Servante de Me. Argante.  
CHAMPAGNE. . . . . Valet de Mr. Mathieu.  
MUSICIENS & DANSEURS.



LA  
SERENADE  
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Mr. MATHIEU, MARINE.

MARINE.

Je vous dis encor une foi que Madame n'est pas au logis, & qu'il faut que vous reveniez si vous voulez lui parler.

Mr. MATHIEU.

A la bonne heure, je reviendray. Cependant Marine dis lui que j'ai vendu un colier à la personne qui doit épouser Mademoiselle sa fille.

MARINE.

Je voudrois Monsieur Mathieu que vous

LA SER ENADE

fussiez étranglé par votre gorge, avec votre diantre de Colier. C'est donc vous qui vous êtes mêlé de cette affaire? Ne devriez-vous pas songer que les mariages legitimes ne sont point de votre competence. Un Courtier d'usure comme vous ne doit s'intriguer que d'affaires de contrebande, & laisser les honnêtes filles en repos.

MR. MATHIEU.

A dieu ne plaise ma pauvre Marine qu'on voye jamais aucun vrai mariage de ma façon. Je ne fais point faire de marché à vie, c'est un métier trop périlleux. Une fille est une marchandise qu'on ne sçauroit garantir, & l'on n'en a pas plutôt fait l'emplette qu'on voudroit en être deffait à moitié de perte.

MARINE.

Ouy, mais ceux qui font des mariages ne s'embarassent guere du succès, & quand ils ont recue leur pot de vin, & que le poisson est dans la Nasse sauve qui peut. Vous connoissez du moins l'homme qu'on lui destine, puisque vous lui avez vendu un Colier.

MR. MATHIEU.

Je vay le lui delivrer, & en recevoir de l'argent.

MARINE.

Ce n'est pas là ce que je vous demande, quel homme est-ce?

MR. MATHIEU.

C'est un fort honnête homme, fort riche, fort vieux & fort gouteux.

COMEDIE.

MARINE.

Que la Peste te creve.

MR. MATHIEU.

Sa figure n'est peut-être pas des plus ragoutantes : mais comme vous sçavez entre l'utile & l'agréable il n'y a pas à balancer.

MARINE.

Ouy pour des Ladres comme vous, qui ne connoissent d'autre bonheur que celui d'amasser du bien, & de faire travailler leur argent à gros, & très gros Interêt: mais pour une jeune personne comme Leonore, qui cherche à passer ses jours dans le plaisir, vous trouverez bon s'il vous plait, vous & Madame sa Mere qu'elle prefere l'agréable à l'utile, & que moi de mon côté je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi biscornu que celui-là.

MR. MATHIEU.

Helas ma pauvre enfant romps, casse, brise le mariage en mille pieces, je m'en soucis, comme de cela. Je t'y aiderai même en cas de besoin, pourvu que tu me fasses payer de mes peines un peu grassément.

MARINE.

Un peu grassément! Eh mort de ma vie n'êtes vous pas déjà assez gras? allez vous devriez mourir de honte d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

MR. MATHIEU.

Marine est toujours railleuse; mais je ne songe pas que mon homme m'attend. Il veut donner tantot une serenade à sa Mai-



LA SERENADE

Mais. Musiciens & fille de chambre ont  
volontiers commerce ensemble, ni a-t-il  
point quelqu'un de tes amis à qui tu veuluss  
faire gagner cet argent-là?

MARINE.

Qu'il aille au Diable avec sa serenade. Je  
vay songer à lui donner l'aubade moi.

MR. MATHIEU.

Ce mariage te met de mauvaise humeur.  
Je voudrais bien rester plus long-tems avec  
toi. Je ne m'y ennuye jamais.

MARINE.

Et moi je m'y ennuye toujours.

MR. MATHIEU.

Adieu.

MARINE Seule.

Je prie le Ciel qu'il te conduise, & que  
tu te puisses casser le cou. Il n'y auroit pas  
grand mal quand tous ces maquignons de  
mariages la seroient au fond de la Riviere  
avec une bonne pierre au cou. Que je plains  
le pauvre Valere. Il ne sçait pas son mal-  
heur. J'ai une lettre à lui rendre de la part  
de ma Maitresse. Voici son Valet à propos.

SCE-

COMEDIE 7

SCENE II.

SCAPIN, MARINE.

SCAPIN.

Bonjour ma Charmante.

MARINE.

Bonjour mon adorable.

SCAPIN.

Comment se porte ta Maitresse?

MARINE.

Mal.

SCAPIN.

Il y a toujours quelque chose à refaire  
aux filles.

MARINE.

Es ton Maître?

SCAPIN.

Il se porteroit assez bien s'il avoit un peu  
plus d'argent.

MARINE.

Je n'ay jamais connu un Gentilhomme  
plus gueux que celui-là.

SCAPIN.

Monsieur Grifon son Pere est bien riche,  
mais il est bien laidre.

MARINE.

Nous nous en apercevons,

SCAPIN,

Tel que tu me vois je sers mon Maître  
sans gages & incognito.

A 4

MARI-

8 LA SERENADE

MARINE.

Comment incognito ?

SCAPIN.

Ouy, Monfr. Grifon ne sçait pas que son  
fils a l'honneur d'être à moi, il ne me  
connoit pas même. Je loge en ville & je vis  
d'emprunt.

MARINE.

Tu fais souvent mauvaïse chere.

SCAPIN.

Assez. Cela n'empêche pas que je ne  
nourisse quelquefois mon maître quand il  
est mal avec son Pere.

MARINE.

Voila un beau ménage.

SCAPIN.

Hé ! dis - moi un peu.

MARINE.

Je n'ay rien à te dire. Tien, rens cette  
lettre là à ton Maître.

SCAPIN.

Comme tu fais Marine, regarde-moi un  
peu.

MARINE.

Hé bien qua me veux - tu ?

SCAPIN.

Vous plairoit il seulement ô beauté Leo,  
parde me dire le contenu de cette lettre.

MARINE.

Je n'ay pas le tems.

SCAPIN.

Tu me romps si souvent la tête de ton  
babil quand je te prie de ne dire mor.

9 COMEDIE. I

MARINE.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on sou-  
haite,

SCAPIN.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te  
taire Marine, c'est le moyen de te faire  
parler.

MARINE.

Je parlerai s'il me plaît.

SCAPIN.

Et tant qu'il te plaira.

MARINE.

Et me tirai si je veux.

SCAPIN.

Dis si tu peux mon enfant, cela est diffici-  
le.

MARINE.

Mais voyez. Cet animal qui veut m'empê-  
cher de parler.

SCAPIN.

Je n'ay garde.

MARINE.

Voila encore un plaisant vilage pour fer-  
mer la bouche à une femme.

SCAPIN.

Fort bien.

MARINE.

Ni toi, nion Pere, ni ta Mere, ni tou-  
te ta peste de generation ne me feroit pas ra-  
battre une sillabe.

SCAPIN.

Qu'elle est agréable.



10 LA SERENADE  
MARINE.

Quand on parle bien on ne parle jamais trop.

SCAPIN.

Tu ne devrois pas parler souvent.

MARINE.

Va, va, quand je seray morte, je me tairai assez.

SCAPIN.

Jamais tant que tu auras parlé.

MARINE.

Tu voudrois donc sçavoir le contenu de la Lettre?

SCAPIN.

Moy point du tout, je ne veux rien sçavoir.

MARINE ET SCAPIN parlent ensemble.

MARINE.

Oh tu sçauras pourtant malgré que tu en ayes que ma maîtresse se marie aujourd'hui avec un homme qu'elle n'a jamais vu; que sa mere a terminé l'affaire; qu'elle prie Valere... que la peste te creve; adieu.

SCAPIN.

Oh tu auras parbleu menti, & il ne sera pas dit que tu me feras entendre malgré moi. Je ne veux rien sçavoir; laisse moi en repos; garde tes nouvelles pour un autre. Le Diable puisse t'étrangler. Adieu.

11 COMEDIE II

SCENE III.

SCAPIN seul.

PAR ma foy c'est une charmante chose qu'une femme! quelle docilité d'esprit! quelle complaisance! voila une des plus raisonnables que je connoisse! Mais je m'amuse ici & je dois aller promptement porter cette lettre à mon maître, car il est diablement amoureux, qui dit amoureux dit impatient, & qui dit impatient suppose un homme qui a plus tôt donné un coup de pied au cul que le bon jour, mais le voila.

SCENE VI.

VALERE SCAPIN.

VALERE.

HE bien Scapin apprens-moy des nouvelles de Leonore. L'as-tu veüe, que ra dit Marine.



SCAPIN.

Marine, rien du tout c'est une fille dont on ne sçauroit tirer une parole.

VALERE.

Marine ne t'a rien dit, & elle parle tant.

SCAPIN.

C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien, mais tout ce que j'ai pu comprendre de la volubilité de son discours, c'est qu'il faut renouer à Leonore, & le pis que j'y trouve c'est que nous n'avons pas un sou pour nous en consoler.

VALERE.

Quoy, que dis-tu? parle explique toy renouer à Leonore?

SCAPIN.

Ouy Monsieur.

VALERE.

Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroidissement.

SCAPIN.

Non Monsieur.

VALERE.

Quoy tu n'as pu pénétrer. . . .

SCAPIN.

Oh Monfr. Marine est une fille impénétrable.

VALERE.

Que je suis malheureux!

SCAPIN.

Elle m'a seulement donné une petite lettre qui vous expliquera peut-être mieux la chose.

VA-

VALERE.

Eh donne donc, Maraut, donne donc. IL LIT.

Si vous m'aymez autant que je vous ay-  
me nous sommes les plus malheureuses per-  
sonnes du monde. Ma mere pretend me  
marier à un homme que je ne connois point;  
detournez le Malheur qui nous menace  
& soyez certain que je choisirai plutôt la  
mort que d'être jamais à d'autres qu'à vous  
Scapin.

SCAPIN.

Monsieur.

VALERE.

Que dis-tu de cette lettre-la?

SCAPIN.

Je dis monsieur que ce n'est pas la une let-  
tre de change.

VALERE.

Et je me laisseray enlever Leonore, non  
non Scapin à quelque prix que ce soit il faut  
empêcher. . . .

SCAPIN.

Monfr. Le ciel m'a donné des talens  
merveilleux pour faire des mariages, &  
je puis dire sans vanité qu'il n'y a guere  
de jour qu'il ne m'en passe quelqu'un par  
les mains. J'en ay même ebauché plus de  
mille en ma vie qui n'ont jamais été ache-  
vez. Mais j'ayme trop la propagation de  
l'espece pour avoir le courage d'en rompre  
aucun.

A 7

VA-

14 LA SERENADE

V A L E R E .

Que tu fais mal à propos le mauvais  
plaisant il faut SCAPIN.

Paix, voici votre Pere. Le vilain usur-  
rier qui nous vendit si cher l'année  
passée est avec lui.

V A L E R E .

Vient-il lui demander ce que je lui  
dois.

S C A P I N .

Il seroit mal adressé. Ecoutez.



S C E N E V .

MR. GRIFON , MR. MATHIEU,  
VALERE, SCAPIN.

MR. GRIFON.

Je vous donnay il y a huit jours un  
de milles Francs à faire valoir dont j'ay  
votre billet Monfr. Mathieu.

MR. MATHIEU.

Cela est vray Monfr. Grifon.

S C A P I N .

Le bon homme negocie avec les usuriers  
aussi bien que nous, mais ce n'est pas de la  
même maniere.

GRIFON.

Nous sommes convenus à trois mille  
huit cens Livres, ce sont encore deux cens  
Louis

COMEDIE. 15

Louis qu'il faut vous donner pour le colier  
Mr. Mathieu.

M A T H I E U .

Ouy Monsieur Grifon.

S C A P I N .

Cela nous accommoderoit bien.

V A L E R E .

Paix, tay toy.

GRIFON.

Passes tantôt chez moy, ou envoyez y  
quelqu'un de votre part avec un billet de  
votre main, cela suffira, c'est de l'argent  
comprant Monsieur Mathieu.

M A T H I E U .

Je n'en suis point en peire, & je vous  
laisse le colier Monsieur Grifon.

S C A P I N .

Un colier de trois mille huit cens livres  
le Friant morceau.



S C E N E VI .

MR. GRIFON, VALERE,

S C A P I N .

GRIFON.

AH vous voilà mon fils, que faites-vous  
là, y a t'il long tems que vous y  
êtes.



VALERE.

Je ne fais que d'arriver.

GRIFON.

Qui est cet homme là ?

VALERE.

C'est Mon Pere.

GRIFON.

Quoy c'est.

VALERE.

Un Musicien de l'opera.

GRIFON.

Mauvaise connoissance qu'un Musicien de l'opera, ils meinent les gens au cabaret & il faut toujours payer pour eux.

SCAPIN.

Dequoy diantre vous avisez-vous de me faire Musicien ? j'aymeroix mieux être toute autre chose.

VALERE.

Tay-toy.

GRIFON.

O ça mon fils j'ay une nouvelle à vous apprendre, la presence du Musicien ne gatera rien, & peut être pourra-t-il nous être utile.

SCAPIN.

Votre Imagination m'a fait Musicien par hazard, vous verrez qu'il faudra que je le devienne par necessité.

GRIFON.

Je vais me marier.

VALERE.

Vous matier ? vous mon Pere,

CRI-

GRIFON.

Moi-même en propre personne.

SCAPIN.

Je ne m'attendois pas à celui-là.

GRIFON.

Que dit Monsieur le Musicien ?

SCAPIN.

Je ne puis que vous louer Monstr. de former une entreprise si hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une première femme, vous hazardez d'en prendre une seconde, le peril ne vous rebute point, cela est fier, cela est grand, cela est heroïque, & pour ma part je n'ai garde de manquer d'applaudir à une resolution aussi genereuse que la vôtre.

GRIFON.

Voilà un joly Garçon.

VALERE.

Ce que j'en ai dit mon Pere n'est que pas l'interêt que je prens à votre santé.

GRIFON.

Ne t'en mets point en peine, ce sont mes affaires.

SCAPIN.

Ouy Monsieur, que Monstr. votre Pere vous donne seulement une belle Mere bien faite, belle, jeune, & laissez le faire, vous serez ravy qu'il se soit remarié sur ma parole.

GRIFON.

Oh! je suis seur qu'il en sera content. C'est une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrois de vous maintenant Mr. de

SCAPIN.

l'Opera, ce seroit que vous m'aidassiez à donner une petite serenade à ma Maîtresse.

SCAPIN.

Une serenade dites-vous. Vous ne pouvez mieus vous adresser qu'à moi. Musique Italienne, Françoisise, je suis un homme à deux mains.

GRIFON.

Tout de bon ?

SCAPIN.

Demandez à Mr. vôtre fils. Je suis le premier homme du Monde pour les serenades, il m'en doit encore deux ou trois.

VALERE.

Ouy mon Pere.

SCAPIN.

Ce n'est pas pour me vanter, mais en cas de Chanteurs, Simphonistes, Violistes, Theorbistes, Clavecinistes, Operas, Operateurs, Operatrices, macedonistes, Carlinistes, Margotistes si difficiles qu'elles soient, j'ay tout cela dans ma Manche.

GRIFON.

Je voudrois une serenade à bon marché.

SCAPIN.

Je ménagerai vôtre bourse, ne vous mettez pas en peine. Il ne vous faudra que trente six violons, vingt hautbois, douze basses, six trompettes, vingt quatre tambours, cinq orgues, & un flageolet,

GRIFON.

Eh fy donc voila pour donner une serenade à tout un Royaume.

SCA-

SCAPIN.

Pour les voix nous prendrons seulement douze basses, huit concordants, six basses-tailles, autant de quintes, quatre haut-& contres, huit faussers, & douze dessus, moitié entiers & moitié hongres.

GRIFON.

Vous nommez-là dequoi faire un Regiment de Musique.

SCAPIN.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instrumens. Laissez nous taire. Je veux qu'il y ait dans cette Musique là un espèce de petit charivari qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons Monsieur vôtre fils & moi donner maintenant les ordres pour . . .

GRIFON.

Attendez, on doit m'amener ma Maîtresse. Je suis bien aise que vous la voyez, & que vous m'en disiez vôtre sentiment l'un & l'autre.

SCAPIN.

Prenez la belle & jeune au moins, sur tout d'humeur complaisante. Tous vos amis vous conseilleront la même chose.

VALERE.

Allons-nous en, je me meurs d'inquietude.

SCE-

## SCENE VII.

MR. GRIFON, VALERE,  
SCAPIN, MAD. ARGANTE,  
LEONORE.

GRIFON.

NE vous avois-je pas bien dit qu'on devoit l'amener. Voilà la Mere & la Fille de chambre.

VALERE.

Que vois-je Scapin, c'est Leonore.

SCAPIN.

Autre Incident.

M. ARGANTE.

Allons ma Fille approchez & saluez le maître que je vous ay destiné.

LEONORE.

Quoy Madame voila la personne. . .

M. ARGANTE.

Qu'avez-vous donc Mademoiselle, est-ce que Monfr. ne vous plaît pas ?

LEONORE.

Je ne dis pas cela Madame, & je n'auray jamais d'autres volontez que les vôtres.

VALERE.

Scapin elle obeit à sa mere, je suis perdu !

MARINE.

Il y a de l'erreur de calcul.

MAD. ARGANTE.

Je suis ravi ma Fille de vous voir des sentimens raisonnables, & j'ay toujours bien jugé que vous ne voudriez pas me desobeir.

LEONORE.

Vous desobeir, non, j'aimerois mieux mourir que de faire quelque chose qui vous déplut.

GRIFON.

Voilà une fille bien née, n'est-il pas vray ?

SCAPIN.

Il y a ici du qui pro quo sur ma parole.

LEONORE.

Tout ce que j'ay à me reprocher Madame c'est que mon obeissance ait si peu de merite en cette occasion, & les choses sont dans un état à me permettre d'avouer sans honte que votre choix & mon inclination ont un parfait rapport ensemble.

GRIFON.

Comme elle m'ayme deja cela n'est pas croyable.

LEONORE.

Mais j'ay lieu de me plaindre, est-ce à moy de parler comme je fais quand vous êtes si peu sensible, valez-vous, bontez que ma mere a pour nous.



LA SERENADE

Me. ARGANTE.

Comment douc Valere, à qui en avez-vous.

MR. GRIFON.

Quest-ce que cela signifie.

SCAPIN.

Nous aprochons du deubument.

Me. ARGANTE.

Que voulez-vous dire avec votre Valere.

LEONORE.

Ne m'avez-vous pas dit Madame que vous aviez conclu mon Mariage ?

Me. ARGANTE.

Qu'à de commun Valere avec votre mariage, c'est à Mr. Grifon que voila que je vous marie.

GRIFON.

Ouy Mignonne, c'est moy qui auray l'honneur que de....

LEONORE.

Vous Monsieur ?

Me. ARGANTE.

Je voudrois bien pour voir que vous ne le trouvaiez pas bon.

GRIFON.

Monsieur mon fils, par quelle aventure est-il mention de vous dans tout eëcy.

VALERE.

Par une aventure fort naturelle mon Pere.

MR.

GRIFON

COMEDIE.

GRIFON.

Comment une aventure fort naturelle ?

MARINE.

Ouy Monsieur, Mademoiselle est fille, Mr. est garçon, elle est aymable, il est Joly homme, ils ont fait connoissance, ils s'ayment, ils sont dans le goût de s'épouser, y a-t-il rien là que de fort naturel.

SCAPIN.

Il n'est point question de la Nature, c'est la raison & l'Interet qui font aujourd'hui les mariages. Monsieur est le Pere, Madame est la mere, la raison est de leur côté, la nature est une sottise, & vous aussi.

Me. ARGANTE.

Il a raison.

LEONORE.

Quoy ? à l'age que j'ay ma mere, vous voudriez me faire épouser un homme comme Monsieur, vous n'y songez pas.

VALERE.

Quoy à l'age que vous avez mon Pere vous voudriez vous marier à une fille comme Mademoiselle, je croy que vous rêvez.

LEONORE.

En verité ma mere vous êtes trop raisonnable pour exiger de moy une chose aussi éloignée de bon sens.

VA.

VALERE.

Sérieusement parlant Mon Pere vous n'êtes point d'age encore à radoter.

Me. ARGANTE.

Ouais, & où sommes-nous donc, allons petite ridicule, qu'on donne tout à l'heure la main à Monsieur.

VALERE.

Non pas Madame s'il vous plaît.

GRIFON.

Qu'est-ce à dire?

VALERE.

Avec votre permission mon Pere cela ne sera pas, je vous assure.

GRIFON.

Cela ne sera pas? que dites-vous à cela Mr. le Musicien.

SCAPIN.

Vous aviez là un grand Garçon bien mal morigné Monfr.

GRIFON.

Pendart.

VALERE.

Que diroit-on dans le monde si en ma présence je vous laissois faire une action aussi extravagante que celle là?

GRIFON.

Quoy donc extravagante, comment donc à ton pere malheureux?

MARINE.

A votre pere.

SCAPIN.

Vôtre propre Pere.

VALERE.

Quand il seroit mon Pere cent fois plus qu'il ne l'est encor, je ne souffrirai point que l'amour lui fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point là.

GRIFON.

Mais quelle comedie j'ouïs-nous donc ici? je vous demande pardon pour mon fils, Madame.

Mad. ARGANTE.

Cela n'est rien, j'ay bien des Excuses à vous faire pour ma fille Monsieur.

MARINE.

Voilà des enfans bien obstinez; mais aussi pourquoy vous exposer à vous marier sans sçavoir si Monfr. votre fils le voudra bien.

GRIFON.

S'il le voudra bien?

SCAPIN.

Monsieur; avec trois ou quatre cens pistoles ne pourrions-nous point le mettre à la raison.

GRIFON.

Je l'y mettray bien sans cela.

MAD. ARGANTE.

Et moy je vous repons de cette petite Impertinente là, Elle vous épousera ou je la mettray dans un lieu d'ou elle ne sortira de long-temps.

LEONORE.

J'y demeureray plû-tôt toute ma vie que de poufer un homme que je n'ayme point.

B

G



LA SERENADE  
GRIFON.

Elle s'en va Madame.

Mad. ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je sçauray la  
reduire, elle sera v<sup>o</sup>tre femme aujourd'hui  
ou vous mourrez de mort subite.

GRIFON.

De mort subite, voila à quoy vous m'ex-  
posez Mr. le coquin. Laisse-moy faire, je  
veux l'épouser à ta barbe, je m'en vais de-  
pendre tout mon bien pour m'en faire ay-  
mer, je lui donneray des presens, des bi-  
joux, des maisons, des contracts, des ca-  
deaux, des festins, des serenades. Des ser-  
nades Mr. le Musicien; & je lui ferai des en-  
fans pour te faire enrager.

SCAPIN.

Oh pour celui là on vous en desfie.

## SCENE VIII.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.

**N**on Scapin il n'y a point d'extremité  
je ne me porte pour empêcher ce ma-  
riage là.

SCAPIN.

Doucement Monsieur. nous abaïsserons les  
fumées d'amour. Il ne la tient pas encore, j'ai  
pris le soin d'une serenade, il vient de négocier

## COMEDIE. 27

cier un certain colier, laissez-moi faire;  
mais le diable est que nous n'avons point  
d'argent.

VALERE.

Ah mon pauvre Scapin cherche, imagi-  
ne, invente des moyens pour en ttouver,  
engage tout, vend tout, done tout.

SCAPIN

He que diable engager, que vendre? pour  
tout meuble & immeuble vous n'avez que  
v<sup>o</sup>tre habit & le mien, encor le Tailleur n'est-  
il pas payé.

VALERE.

Quoy? tu ne peux trouver...

SCAPIN.

Depuis que je travaille pour vous les ressorts  
de mon esprit emprunteur sont diablement  
usés...

Laissez-moy un peu rêver tout seul. J'ai  
ma serenade en tête, si je pouvois avoir  
seulement dequoy payer les Musiciens dont  
je me veux servir.

VALERE.

A quoy bon...

SCAPIN.

J'ai besoin de me recueillir vous dis-je,  
laissez moi en repos, & allez fortifier Leo-  
nore dans le dessein de ne point épouser v<sup>o</sup>-  
tre Pere.

VALERE.

Il faut vouloir tout ce qu'il veut; j'ai be-  
soin de lui.

## SCENE IX

SCAPIN.

C'En'est pas une petite affaire pour un valet d'honneur d'avoir à soutenir les interets d'un Maistre qui n'a point d'argent. On s'acquine à servir ces gredins là, je ne sçai pourquoi: ils ne payent point de gages, ils querellent, ils rossent quelquefois, on a plus d'esprit qu'eux, on les fait vivre, il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies dont ils ne font tout au plus que de moitié, & avec tout cela nous sommes les valets & ils sont les maîtres. Cela n'est pas juste; pretens à l'avenir travailler pour mon compte; ceci finy je veux devenir maître à mon tour, mais que vois-je?

## SCENE X.

CHAMPAGNE, SCAPIN

CHAMPAGNE.

Hec'est toy mon pauvre Scapin.

SCAPIN.

Le beau Champagne en ce pays cy?

CHAMPAGNE.

Il y a six mois que je suis revenu, mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoi donc?

CHAMPAGNE.

Par une espeece de scrupule, une lettre de cachet du Chastelet m'avoit defendu de paroître à la ville, elle me prescrivoit un temps pour voyager, mes voyages sont finis, je reparois sur nouveaux frais.

SCAPIN.

Et que fais-tu à present? Je t'ai vu autrefois le plus adroit grison, & sois dit entre nous, le plus hardi coquin qu'il y eut en France.

CHAMPAGNE.

J'ai quitté tout cela mon ami. La justice aujourd'hui a l'esprit si mal tourné qu'il n'y a plus rien à faire dans le commerce; elle prend toujours les choses du mauvais côté, j'ai reponcé aux vanitez du monde & je me suis jetté dans la reforme.

SCAPIN.

Toi dans la reforme.

CHAMPAGNE.

Ouy mon enfant. Il faut faire une fin. Je me suis retiré, je prete sur gages.

SCAPIN.

La Retraite est meritoire.

CHAMPAGNE.

Ma foi il n'y a plus que ce merier là pour faire quelque chose, il n'y a rien de tel, quand on a de l'argent d'en ayder des particuliers dans leurs necessitez pressantes.

SCAPIN.

Voila un motif fort charitable.

B 3

CHAM;



LA SERENADE  
CHAMPAGNE

Je me suis associé d'un fort honnête homme, qui est je pense lui, associé d'un autre fort honnête homme chez qui il m'envoie prendre deux mille huit cens livres.

SCAPIN.

Deux mille huit cens livres, serions-nous assez heureux . . . cela seroit admirable, tu es associé avec Monsieur Mathieu.

CHAMPAGNE.

Avec Monfr. Mathieu; mais je suis un peu subalterne à la vérité, nous demeurons ensemble, il me loge fort haut, me traite modèlement, m'habille chaudement pour l'été, fraîchement pour l'hiver, me nourrit sobrement, ne me donne point de gages, mais ce que je prens c'est pour moy.

SCAPIN.

Voilà une bonne condition. Et dis moi es-tu toujours aussi vyrogne qu'avant ta lettre de cachet.

CHAMPAGNE.

Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

SCAPIN.

Tu vas donc recevoir deux mille huit cens livres?

CHAMPAGNE.

Deux mille huit cens livres.

SCAPIN.

Chez Mr. Grifon.

CHAMPAGNE.

C'est le nom de nôtre associé; qui te la dit

SCA-

SCAPIN.

Pour le surplus d'un colier que Monfr. Mathieu lui a vendu?

CHAMPAGNE.

Je l'ai ouy dire ainsi.

SCAPIN.

Et tu as un billet de Monfr. Mathieu pour marque que tu ne viens pas à faux?

CHAMPAGNE.

Cela est comme tu le dis; voila le billet, & d'où dianvre çais-tu tout cela?

SCAPIN.

Je suis l'associé du fils de Mr. Grifon moy.

CHAMPAGNE.

Quoi tu te mêles aussi . . .

SCAPIN.

Nous ne sommes associéz que pour emprunter nous autres, le connois-tu Monsieur Grifon.

CHAMPAGNE.

Non.

SCAPIN

Te connoit-il?

CHAMPAGNE.

Je ne crois pas.

SCAPIN.

Tant mieux. Monfr. Grifon n'est pas au logis, & en attendant qu'il vienne nous pour vous aller renouveler connoissance au tabac.

CHAMPAGNE.

De tout mon cœur, je ne refuse point des parties d'honneur.

B 4

SCA-



32 LA SERENADE  
SCAPIN.

Morbleu j'enrage voila un homme à qui j'ai affaire, mais ce ne sera que pour un moment. Va-t'en m'attendre ici près aux Barreaux verts, & faire tirer bouteille. Voila un fripon que je friponnerai sur ma parole; si je puis seulement attraper le billet.

SCENE XI.

MR. GRIFON, MARINE  
SCAPIN.

MARINE.

Je vous dis Monsieur que vous aurez plus de peine que vous ne pensez à reduire cet esprit là.

SCAPIN.

Ah Monsieur je vous cherchois pour vous dire que dans peu votre serenade sera en état?

GRIFON.

Bon: voila ma maison, & voila celle de ma maitresse.

SCAPIN.

Tant mieux, cela est fort commode pour mon dessein.

GRIFON.

Tu dis donc Marine que tu viens de la part de Leonore?

COMEDIE. 33  
MARINE.

Ouy Monsieur pour vous faire des excuses de ce qui s'est passé à votre entrevue.

GRIFON.

Elle revient à elle, j'en suis bien aise.

MARINE.

Elle est au desespoir de n'avoir pu se contraindre devant Mad. sa Mere; mais elle dit qu'elle vous hait trop pour se faire la moindre violence,

GRIFON.

Voila un fort sot compliment; je n'ai que faire de ces excuses là.

MARINE.

Elle sçait trop bien vivre pour manquer à la civilité. Elle m'a aussi chargé de vous prier de ne point presser Mad. sa mere sur votre mariage, & de lui donner du temps pour s'accoutumer à une figure aussi extraordinaire que la vôtre.

GRIFON.

Vous êtes une impertinente ma mie, & je ne sçai...

MARINE.

Je vous demande pardon Monsieur, je vous respecte trop pour vous rien dire de mon chef qui vous deplaïse. Ce sont les sentimens de ma maitresse que je vous explique le plus clairement & le plus succinctement qu'il m'est possible.

GRIFON.

Je ne veux point sçavoir les sentimens tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

34 LA SERENADE  
MARINE.

Il ne tiendra pas à moy, qu'elle ne change ;  
& quelque aversion qu'elle ait pour vous elle  
ne laissera pas de vous épouser si elle m'en  
veut croire. Vous n'avez que votre âge,  
votre air & votre visage contre vous, dans le  
fond je gagerois que vous avez les meilleures  
manieres du monde.

GRIFON.

Voila une insolente qui à mon nez me  
vient chanter pouille.

MARINE.

C'est votre Physionomie lugubre qui l'a  
d'abord effarouchée, elle en reviendra peut-  
être & vous aimera à la fureur, que sçait-on ?  
vous ne seriez pas le premier magoë qui au-  
roit fait courir les ruës à une jolie femme.

GRIFON.

Malgré tout ce qu'elle me dit je ne veux  
point me facher, elle peut merendre servi-  
ce. Tu me parois d'agreable humeur.

MARINE.

Je suis assez franche comme vous voyez.

GRIFON.

C'est ce qui me semble, je veux être de tes  
amis, & si le mariage se fait ne te mets pas  
en peine ; dis-moi un peu en confidence  
quelle sorte de caractère est-ce que Leonore,  
& que faudroit-il que je fisse pour lui plaire.

MARINE.

Vous n'avez qu'à mourir Monsieur, c'est  
le plus grand plaisir que vous lui puissiez  
faire

COMEDIE.

35

GRIFON.

Ce n'est pas là ce que je te demande, de  
quelle humeur est-elle ?

MARINE.

Ah de l'humeur du monde la plus douce.  
Je ne lui connois qu'un petit deffaut.

GRIFON.

Quel est-il ?

MARINE.

C'est Monsieur que quand elle s'est mis  
quelque chose en tête & qu'on s'avise de la  
contredire elle crie, elle peste, elle jure,  
elle bat, elle mord, elle égratigne, elle estro-  
pie même en cas de besoin ; mais dans le fond  
c'est une bonne enfant.

GRIFON.

Voila une humeur bien douce vraiment,  
& avec cela n'a-t-elle point quelque passion  
dominante ?

MARINE.

Non Monsieur rien ne la domine, elle a  
du goût pour toutes les belles manieres,  
elle vend pour jouer tous ce qu'elle a, elle  
met ses nipes en gages pour aller à l'opera &  
à la Comedie, elle court le bal sept fois la  
semaine seulement, elle fesse son vin de  
Champagne à merveille, & sur la fin du repas  
elle devient fort tendre.

GRIFON.

Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer ?

MARINE.

Ouy Monsieur sur la fin d'un repas, &  
je vais lui faire entendre que pour un mari  
vous valez cent fois mieux qu'un autre.

GRIFON.

Cela est vrai au moins.

MARINE.

Affurement dans ce siecle cy quand un mary laisse faire à sa femme tout ce qu'elle veut, c'est un homme adorable, on ne peut pas lui demander autre chose.

GRIFON.

Ah mon enfant, tu peux t'assurer de ma part que si jamais elle est ma femme, je ne la contraindray jamais en la moindre bagatelle.

MARINE.

Commencez donc par ne point trop presser les affaires; je vay lui proposer vos conventions, & comme il n'y a rien dans ces articles là qui repugne à la coutume, je ne doute point qu'elle ne les accepte.

GRIFON.

Cette fille là à quelque chose de bon dans ses manieres. Ah ah voila une plaisante figure d'homme.



## SCENE XII

Mr. GRIFON, SCAPIN. *Devisé une emplâtre sur l'oeil & une Lunette à la main.*

SCAPIN.

NE pourriez-vous point Monsieur me faire le plaisir & l'honneur de m'enlever le logis de Monsieur Grifon.

GRIFON.

Que lui voulez vous ? à Monsieur Grifon.

SCAPIN.

Avoir l'avantage de lui rendre un petit billet que Monfr. Mathi. u m'a fait l'honneur de me donner, afin que ledit Sr. Grifon me fasse la grace de me compter deux mille huit cens livres restant à payer pour un colier que ledit Sr. Grifon a achetée dedit Sr. Mathieu.

GRIFON.

C'est moy qui suis Monfr. Grifon, & où est le billet ?

SCAPIN.

Le voila Monfr. je ne viens qu'à bonnes enseignes : vous aurez s'il vous plait la bonté de m'expedier.

GRIFON.

Ouy voila l'écriture de Mr. Mathieu, mais je ne vous connois pas pour être à lui.

SCAPIN.

C'est une gloire que je ne merite pas Monsieur, je suis seulement son compere, je me nomme Mr. Isaac Rousselet maitre marchand fripier ordinaire privilegié suivant la Cour. Si l'on peut vous y rendre quelque Service vous n'avez qu'à disposer de votre petit serviteur.

GRIFON.

Je vous suis obligé.

SCAPIN.

J'ai des amis en ce pais là, mon frere est apprentif partisan chez le commis du secretaire de l'intendant d'un homme d'affaire, & mon oncle est le sousportier del'hôtel des fermes.

GRIFON.

Ces amis là sont quelquefois plus utiles que d'autres.

SCAPIN.

Il est vrai Monsieur, j'ai autrefois par lent moyen tiré mon Parain des galeres, & je savay l'année passée une amande honorable à Mr. Mathieu, c'est ce qui fait qu'il a beaucoup de confiance en moi.

## LA SERENADE,

Mr. GRIFON.

Voilà un garçon bien ingenu, c'est dommage  
qu'il lui manque un œil.

SCAPIN.

J'abuse de votre loisir Monfr. mais ce n'est pas  
ma faute, avec deux mille huit cens livres, vous  
serez débarassé de mes importunitiez, & je  
prendrai congé de vous quand il vous plaira.

GRIFON.

Quel original! je vai vous apporter de l'argent  
vous n'avez qu'à attendre.



## SCENE XIII.

SCAPIN, VALERE, LEONORE, MARINE.

SCAPIN.

Par ma foi voilà qui ne va pas mal; mais  
voici mon Maître avec sa Maîtresse, il ne  
me reconnoît pas.

LEONORE.

Contez Valere, que rien ne me peut faire  
changer.

VALERE.

Ah charmante Leonore, que vous devez me  
paroître adorable avec de pareils sentimens.

SCAPIN.

Monfr. je vous donne le bonjour: y a-t-il  
long-tems que vous êtes en certe Ville? Vos af-  
faires vont-elles bien? comment gouvernez-  
vous la joye?

VALERE.

Que me veut cet yvrogne là? qui êtes-vous  
mon ami?

SCAPIN.

Je suis un honnête garçon qui connois vos  
de-

## COMEDIE.

besoins, & qui viens vous offrir deux cens pi-  
stoles, que me va donner Mr. votre Pere.

VALERE.

C'est toy Scapin, qui t'auroit reconnu.

SCAPIN.

Vous voyez Monfr. ce qu'on fait pour vous,

MARINE.

Par ma foi voilà un mechant borgne.

VALERE.

Et tu as trouvé le moyen de tirer deux cens pi-  
stoles de mon Pere?

SCAPIN.

Il va me les livrer. J'ay encore un colier à es-  
camoter, mais j'aurois besoin tout à l'heure de  
quelques gens de main.

VALERE.

Tout à l'heure, & oh veux-tu que je les cher-  
che à present?

MARINE.

Monfr. je suis à votre service. Pour la main  
je l'ay aussi bonne que la langue.

SCAPIN.

Toy? mais ferois-tu fille à travailler de nuit?

MARINE.

Pourquoi non? C'est dans ce tems-là que je  
trionphe. J'ay deux ou trois filles de mes amis  
qui ne m'abandonneront pas dans le besoin.

SCAPIN.

Bon, bon, il ne me faut pas de plus vaillans  
champions pour mon dessein; mais j'entens  
Monfr. Grifon, allez m'attendre au prochain  
de tour. Je vous dirai dans un moment ce qu'il  
faudra faire.



## SCENE XIV.

MR. GRIFON, SCAPIN.

GRIFON.

Il y a deux cens Louis neufs dans cette bourse  
voyons, si je ne me suis point trompé.

SCA-

## LA SERENADE

SCAPIN.

Vous êtes trop exact, & vous sçavez trop bien compter.

GRIFON.

Il n'importe Monfr. pour plus grande seurété.

SCABIN.

Je ne regarderai point après vous Monfr. le Compere Mathieu ne l'a deffendu.

GRIFON.

Vous êtes le Maître, Serviteur.

SCAPIN

Voilà dequoi payer la serenade.



## SCENE XV.

Mr. GRIFON *sent.*

**M**onsieur Mathieu ne laisse point moïst l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent; Baste, je lui devois, me voilà quitte. Je ne sçai ce que cela signifie, mais je n'ai point bonne opinion de mon mariage, moi qui n'ai jamais rien aimé, je m'ayise de devenir amoureux à mon age. O! amour, amour. La nuit devient obscure, & le Musicien devroit être ici.



## SCENE XVI.

MR. GRIFON, CHAMPAGNE *yvre.*

CHAMPAGNE.

**L**era, Lera, Lera.

GRIFON.

J'entens quelqu'un qui chante, seroit-ce lui

CHAM

## COMEDIE.

CHAMPAGNE.

Palasambleu je suis bien nourri. Ce Mr. Scapin fait bien les choses ouy.

GRIFON.

Qui va là ? est-ce vous Mr. le Musicien.

CHAMPAGNE.

Ouy à peu près, c'est un yvrogne.

GRIFON.

Passez vòtre chemin mon ami.

CHAMPAGNE.

Que je passe mon chemin ?

GRIFON.

Ouy.

CHAMPAGNE.

Ouy qui le pourroit.

GRIFON.

Quel maraut est-ce ici ?

CHAMPAGNE.

Maraut, voilà quelqu'un qui me connoit. Je suis plus pelant que de coutume, & je ne sçai si mes Jambes pourroient porter au legis tout le vin que j'ai bù.

GRIFON.

Ne seroit-ce point quelque Emiffaire de mon coquin de nîs, qui viendroit ici pour troubler la fête, je veux m'en éclaircir.

CHAMPAGNE.

Hola, l'ami qui parlez tout seul, suis-je loin de chez moy par paranthése.

GRIFON.

Où loges-tu ?

CHAMPAGNE.

Et parbleu, si le sçavois je ne le demanderois pas.

GRIFON.

Que cherches-tu donc dans ce quartier ?

CHAMPAGNE.

Il ne m'en souvient pas, j'y suis souvent venu pour quelque chose. Ah... Mr. Grifon le connoissez-vous.

GRIFON.

Je ne me trompois pas, c'est un fripon.

CHAM.

CHAMPAGNE.

Justement un fripon, un vilain, un fesse Mathieu.

GRIFON.

A qui penfes-tu parler ? c'est moi qui suis Monfr. Grifon.

CHAMPAGNE.

Le Diable emporte si je l'aurois deviné; or done pour revenir à nos moutons Monfr. Mathieu cet autre vilain, ce ladre.

GRIFON.

Ce pendent là me fera perdre patience.

CHAMPAGNE.

Patience, ouy c'est bien dit, allons doucement, ce Mr Mathieu done, comme de vilain à vilain il n'y a que la main, il est arrivé que par la concomitance d'un colier, enfin je ne me souviens pas bien de tout cela.

GRIFON.

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite? combien te donne-t'on pour jouer le personnage que tu fais?

CHAMPAGNE.

Comme Mr. Mathieu est un vilain je ne gagne pas grand chose; mais je suis sobré.

GRIFON.

Il y paroît.

CHAMPAGNE.

Venons à l'explication; vous estes Mr. Grifon, je suis Champagne, donnez-moi de l'argent au plus vite, j'ai hâte.

GRIFON.

Que jete donne de l'argent?

CHAMPAGNE.

Ouy parlez de l'argent, je ne pers point le jugement, j'ai beau boire. Il me faut huit cens deux millé & quelques livres, j'ai le billet de Mr. Mathieu vous allez voir, car je n'y voygoute.

GRIFON.

Voilà justement l'enclouéure. Tu viens un peu

peu trop tard pour m'attraper mon pauvre ami, si tu as le billet de Mr. Mathieu je t'en donnerai.

VO CHAMPAGNE. A32  
Cela est fort judicieux & fort raisonnables; j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point le diable de billet.

GRIFON.

Cherche bien.

CHAMPAGNE.

Je ne trouve rien la peste m'etoufe. Je l'a-vois pourtant autant que d'aller au Cabaret.

GRIFON.

Trouve-le donc,

CHAMPAGNE.

Oh vous en demandez trop; quand on a bu on ne peut pas retrouver la Maison, vous voulez que je retrouve un billet? il n'y a pas de raison à cela.

GRIFON.

Tu en as beaucoup toi.

CHAMPAGNE.

Ecoutez. ne nous brouillons point. T'étois de sang froid quand je l'ai perdu, je le retrouverai quand je serai de sang froid, cela est infaillible, juisqu'au revoir.

GRIFON.

Il n'est pas si yvre qu'il paroît.

## SCENE XVII.

GRIFON seul.

Monsieur mon fils choisir mal ses gens, il est plus malaisé de m'attraper qu'on ne s'imagine; quelque nuit qu'il fasse je connois les fourbes d'une lieue.

## SCENE XVIII.

SCAPIN, M<sup>r</sup>. GRIFON

SCAPIN.

**A**llons Monsieur de la joye, vive l'amour & la Musique, je vous ameine ici tout un opera.

GRIFON.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux.

SCAPIN.

Pour nous éclairer Monsieur; ma Musique est une Musique de consequence, il faut voir clair à ce qu'on fait. Allons Messieurs de la symphonie.

## SERENADE.

M<sup>r</sup>. GRIFON, SCAPIN, PLUSIEURS SIMPHONISTES, DANSEURS ET MUSICIENS.

UN VENITIEN chante.

*Hor che pin bella**Splendor te stelle.**Il sono sbandite amanti**Con buoni con canti.**La crudi suezgitate.**Fate fate.**Che veda i rigori.**E mior dolore*

LA VENITIENNE.

*Forte chil luogo piangere**Potra frangere**Mia crudel'a**El andi merces**La tua se ritrover*

LE VENIT EN.

*Amanì**Certanti**Sobrite le pene**Portate latene**Sperate merce**Tra doglie martiri**Fra pianti e sospiri**Si prova la fe**Amanì certanti**Sperate merce.*

LA VENITIENNE.

*Spero, spero, chun di Lazzar.**Dara pace al dolor.**Il mio fidel ardor**Pol ben far**Triomfar**Quisto misero curr.*

SCAPIN.

Peut-être que l'Italian ne vous plaît pas; il faut vous servir à la Francoise.

Il chante.

*Amis tenez vous tout pressés**La beste est dans nos filets.**Lors qu'un vieux fou s'échape**D'être amoureux sur ses vieux ans**Il faut qu'il mette la nape,**Et qu'on boive à ses depens.*

LE CHOEUR.

*Il faut qu'il mette la nape, &c.*

AIR.

*Vive la Jeunesse,**Vive le Printemps,**C'est le temps**De la tendresse.**Fuyez d'ici sambre vieillisse,**Car en amour les vieillards ne sont bons**Qu'à payer les violons.*

UNE MUSICIENNE.

*Un jour un vieux hibou**Se mit dans la cervelle**D'épouser une hirondelle.**Femme & Belle.**Dont l'amour l'avoit rendu fou,*

*Il pria les oiseaux de chanter à la Fête ;  
Toute s'ensuit en voyant une si laide bête ;  
Il n'y resta que le coucou.  
Cou cou, cou cou.*

GRIFON.

Monfr. le Musicien voilà de vilaines paroles.

SCAPIN.

Pardonnez-moi Monfr. ce sont des paroles nouvelles, qui furent faites à la Noce de Venus & de Vulcain. Mais allons au fait.

*Les violons jouent un air sur lequel quelques gens de la Serenade dansent, & en dansant ils mettent le pistolet sous le nez de Mr. Grifon & de Scapin.*

GRIFON.

Misericorde, des Pistolets Mr. le Musicien.

SCAPIN.

Paix, paix, ne faisons point de bruit, nous ne sommes pas les plus forts.

GRIFON.

Ils prennent mon chapeau, Mr. le Musicien.

SCAPIN.

Et paix, paix. Ils prennent le mien, & je ne dis mot.

GRIFON.

Ils me deshabillent Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

He! comme vous criez faut-il faire tant de bruit pour un méchant Juste au corps.

GRIFON.

Ils fouillent dans mes poches Mr. le Musicien, & prennent ma bourse.

SCAPIN.

Ils fouillent aussi dans les miennes; mais il n'y a rien; ils feront bien attrapez.

GRIFON.

Ils me prennent un Colier de quatre cens pistoles, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Bon, bon, ils ne tuent personne.

GRIFON.

Ah! la maudite Serenade.

## SCENE DERNIERE.

VALERE, SCAPIN, Mr. GRIFON  
LEONORE, MARINE,  
DANCEURS.

VALERE.

Ah mon Pere comme vous voilà, & d'où venez-vous?

SCAPIN.

Nous venons de donner une serenade.

GRIFON.

Ah! Valere je suis mort, on vient de me voler un colier de quatre cens pistoles.

VALERE.

Ne vous allarmez point mon Pere je vous amène vos voleurs.

*Leonor & Marine jettent leurs manteaux.*

GRIFON.

Misericorde,

LEONORE, MARINE.

Ma foy ouy Mr. c'est nous qui avons fait le Coup.

SCAPIN.

Ah coquine tu iras aux galeres.

VALERE.

Si vous voulez consentir que j'épouse Leonore je vous montrerai votre colier.

GRIFON.

Mon colier, ah je te promets que si je le retrouve je consens à tout.

VALERE.

Je n'irai pas loin.

GRIFON voulant prendre la colier.

Ah mon cher colier.

## LA SERENADE

VA LERE.

Oh tout beau s'il vous plaît mon Pere, je vous ai dit que je vous le ferois voir, mais je ne vous ay pas dit que je vous le rendrois; quand unz fille se marie elle a besoin d'un colier; en voila un tout trouvé. Je vous prie Ma demoiselle de l'accepter pour l'amour de moi.

GRIFON.

Comment donc?

SCAPIN.

Vous voulez bien Monfr. que je vous fasse aussi mes petites excuses, & que je vous dise que le borgne à qui vous avez tantost donné deux cens Louis, c'étoit moi, que je ne suis qu'une façon de Musicien.

GRIFON.

Double pendari. Ah je suis assassiné; quelle maudite journée, non je ne veux jamais entendre parler ni de fils, ni de mairresse, ni d'amour, ni de mariage, & je vous donne tous à tous les Diables.

MARINE.

Tant mieux, voila peut-être la premiere chose qu'il ait donné de sa vie.

SCAPIN chante.

*J'offre ici mon savoir faire  
A tous ceux qui n'ont point d'argent,  
Je croi que le nombre en est grand.  
Et je n'aurai pas peu d'affaire.  
Malgré toute ma ressource  
Gardez-vous d'un sexe enbanteur.  
Non content de prendre le cœur  
Il en veut encor à la bourse.*

FIN



L E

## BOURGEOIS

D E

F A L A I S E.

C O M E D I E.

MR. PALAPRAT.



A L A H A Y E,

Chez ABRAHAM DE HONDT,  
Marchand Libraire à la grand' Sale  
de la Cour, à la Fortune.

M. DC. XCVII.



ACTEURS.

LEONORE.

VALERE, Amant de Leonore.

LISETTE.

MERLIN.

GERONTE, Pere de Leonore.

Mr. DE SOTANCOUR, Bourgeois  
de Falaise.

FIJAC, Gascon.

MATHIEU CROCHET, Coufide  
de Mr. de Sotancour.

GRASSET, Rotisseur.

Mr. DE LA MONTAGNE, Mar  
chand de Vin.

GILLETTE.

Troupe de Masques.



LE  
BOURGEOIS

DE

FALAISE.

COMEDIE.

SCENE PEMIERE.

MERLIN *feul.*



E voici dans Charone, & voi-  
là le logis

Où l'Amour nous conduit ;  
gardons d'être surpris ,

Il fait ma foi bien chaud, j'ai  
bien eu de la peine,

Je suis venu sans boire, ouf je suis hors d'ha-  
leine,

A 2

Jc

4 LE BOURG. DE FALAISE,

Je risque dans ce lieu bien plus qu'au Cabaret,

Monsieur Geronte à l'air d'un petit indiscret  
S'il me voit, ce Vieillard me conduira peut-être

Fort incivilement, d'ailleurs aussi mon Maître

Est un autre brutal qui n'entend point raison,  
Et veut être introduit ce soir dans la maison.  
Entre ces deux écueils je le donne au plus sage

A pouvoir se sauver ici de quelque orage.  
Qu'on est fou; pour un autre, aller risquer  
Ses dos,

Ah qu'un grand Philosophe a dit bien à propos

Qu'un bon valet étoit une piece bien rare;  
On dit que pour la nocce ici tout se prepare,  
Je veux en tapinois faire la guerre à l'œil,  
Déjà la nuit commence à s'habiller de deuil;  
Lisette dans ces lieux m'a promis de se rendre,

Pour sçavoir quel parti mon Maître pourra  
Prendre:

Mais j'entrevois quelqu'un?

COMEDIE.

5

SCENE II.

*Mr. Grasset Rotisseur tenant un plat de ros.  
Mr. de la Montagne un panier de bouteilles.*

MERLIN, Mr. GRASSET, Mr.  
LA MONTAGNE.

Mr. GRASSET.

Monsieur voila le ros.  
Mr. LA MONTAGNE.

Monsieur voila le vin.

MERLIN.

Vous venez à propos.  
Ils me prennent sans doute ici pour l'economme,

Profitons de l'erreur, faisons le Majordome.  
Mr. GRASSET.

Voila douze poulets à la paste nouris,  
Autant de pigeons gras dont les culs sont farcis,

Poules de caux, pluviers, une demi douzaine

De rasles de genest, six lapins de garene,  
Deux jeunes marcaffins, avec quatre faisants,

Le tout est couronné de soixante ortolans,  
Et des perdrix morbleu, d'un fumet admirable,

A 3

Sen-

SCENE

6 LE BOURG. DE FALAISE.

Sentez plû-tôt. Quel baume!

MERLIN.

Où; je me donne au Diable,  
Ce gibier est charmant, & je le garantis  
Bourgeois, & né natif en plaine S. Denis.

Mr. GRASSET.

Monsieur.

MERLIN.

Oh je connois vos tours, qu'il vous  
souviene

Qu'un jour étant chez vous, par malheur la  
garene

S'ouvrit, & qu'aussi-tôt on vit tous vos gar  
çons

S'armer habilement de broches, de bâtons,  
Et qu'ils eurent grand' peine, avec cet air  
brave

A faire rembuscher au fond de vôtre cave,  
Et dans vôtre grenier tous les lapins hyards,  
Qu'on voyoit dans la rue abondamment épar  
sés

Mr. GRASSET.

Je ne merite pas, Monsieur, un tel reproche.

MERLIN *prend deux perdrix qu'il  
met dans sa poche*

Donnez-moi deux perdrix, allez coucher  
en broche,

Et souvenez-vous bien, vous & vos galopins  
De mieux à l'avenir enfermer vos lapins:  
Entrez; pour vous, Monsieur, qui portez  
la vandange,

Vous ne valez pas mieux, on ne perd rien  
au change;

C'est là tout mon vin?

7 COMEDIE.

Mr. LA MONTAGNE.

Tout. On n'est pas un fripon,  
Il faut être en ce monde ou marchand ou lar  
ron.

MERLIN *tirant une bouteille.*

On est bien tous les deux. Voyons sans vous  
déplaire

Cette bouteille ci me paroît bien legere,  
Vous êtes un fripon, un scelerat.

Mr. LA MONTAGNE.

Monsieur

Vous me rendez confus.

MERLIN.

Un Arabe, un voleur.

Mr. LA MONTAGNE.

Vous avez des bontez!

MERLIN.

Sans parler de la colle,

Ni des ingrediens dont vôtre art nous desole,  
Je vous y tiens, voilà Monsieur le Gargotier  
Des bouteilles qui sont faites d'un triple  
ozier,

Ah Monsieur le pandart.

*Il défait une bouteille couverte de trois  
ou quatre oziers, en sorte qu'il n'en a  
demeure qu'un fort petit.*

Mr. LA MONTAGNE.

Mais ce n'est pas ma faute,

Le Marchand.

MERLIN.

Ce peut-il volerie aussi haute.  
De l'or & des grandeurs je n'en demande pas

A 4

Juste



3 LE BOURG. DE FALAISE.

Juste Ciel! seulement fais qu'avant mon  
trépas

Je puisse de mes yeux voir trois de ces Cot-  
saires,

Ornant superbement trois bois patibulaires,  
Pour prix de leurs larcins en public élevez,

Dâncer la Sarabande à deux pieds des pavez:  
Voilà les vœux ardents que fait pour vôtre

avance

Le plus sincere ami que vous ayez en France:  
Adieu... laissez-m'en deux comme un  
échantillon,

Pour montrer qu'a bon droit vous passez  
pour fripon.

*Il les met dans ses poches, & en prend  
une troisieme.*

Mr. LA MONTAGNE.

Vous m'avez pris mon vin?

Mr. GRASSET.

Qui me payera ma viande.

MERLIN.

Je l'ai fait à dessein; Hipocrate commande,  
Et dit en quelque endroit que pour se bien  
porter,

Il se faut quelquefois dérober un souper.

Si toute cette troupe, & celui qui l'envoie,  
Etoit au fond de l'eau, que j'en aurois de  
joye:

Voilà la nopce en branle.

*Il boit.*



SCE.

COMEDIE.

SCENE III.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

AH Merlin te voilà  
La bouteille à la main; que diantre fais-tu là.

MERLIN *boit.*

En t'attendant, tu vois que je me defennuye.

LISETTE.

Tout est perdu Merlin, Leonore se marie;  
Monsieur de Sottencourt pour nous faire en-  
rager,

De Falaise à Paris vient par le Messager;  
Il arrive aujourd'hui pour lui faire grand  
fête,

Hors ma maitresse & moi, tout le monde  
s'apprete.

MERLIN *boit.*

Que j'en ai de chagrin:

LISETTE.

Pour faire un plein regal  
Ce soir avant la nopce, on donne ici le bal.

MERLIN *vidant sa bouteille.*

On donne ici le bal! l'affaire est donc finie.

LISETTE.

Autant vaut mon enfant.

MERLIN.

Morbleu j'entre en furie,

A 5

En

To LE BOURG. DE FALAISE.

En fongeant qu'un morceau si tendre & si friand,

Doit tomber sous la main d'un maudit bas Normand,

Et de Falaise encor. Dis-moi Monsieur Geronte,

Le pere de Leonor, ne meurt-il point de honte.

LISETTE.

Ce Normand a dit-il plus de cent mille écus, Et pour faire un mari, c'est autant de vertus.

MERLIN. Et que dit la Maitresse!

LISETTE.

Elle se desespere, S'arrache les cheveux;

MERLIN.

Autant en fait Valere A table aux Antonnoirs dans un grand embarras,

Le pauvre Diable attend sa vie ou son trépas.

LISETTE.

Il peut donc maintenant, puisque l'affaire est faite,

Mourir quand il voudra.

MERLIN.

Quoi, ma pauvre Lisette, Laisserons-nous crever un pauvre agonisant.

LISETTE.

N'as-tu point de remede à ce mal si pressant, Quelque elixir heureux, quelque once d'emetrique.

MERLIN.

Mais toi ne peux-tu rien tirer de ta boutique,

J'ai

COMEDIE. 11

J'ai fait le Diable à quatre:

LISETTE.

Et j'ai fait le dragon,

Moi: j'attends même encor un mien parent Gascon

A qui j'ai fait le bec, & qui ce soir s'engage A venir traverser ce maudit mariage.

MERLIN.

Et quel est ce Gascon que tu mets dans l'emploi.

LISETTE.

C'est un fourbe, un fripon à peu près comme toi.

MERLIN.

Comme moi des fripons Fijac seul me ressemble.

LISETTE.

C'est lui:

MERLIN.

Je le verrai nous agirons ensemble, Si Valere pouvoit seulement se montrer.

LISETTE.

Don cela ne se peut; comment pouvoir entrer?

Tout le monde au logis vous connoît l'un & l'autre.

MERLIN.

Ne sçais-tu pas encor quelle adresse est la nôtre,

On m'a dit que ce soir, on doit dancier, chanter.

LISETTE.

On me l'a dit ainsi.

MER-

12 LE BOURG DE FALAISE.

MERLIN.

J'en sçaurai profiter ,

Aide nous seulement.

LISETTE.

Je suis prête à tout faire.

MERLIN.

Et moi je te promets que si dans cette affaire,  
Mon Maître plus heureux épouse *in cognito*,  
Je pourrai t'épouser de même *ex abrupto*.

LISETTE.

Depuis que mon mari par grace singuliere,  
D'un surtout de sapin que l'on appelle biere,  
Dont on sort rarement, a voulu se munir,  
J'ai fait vœu d'être veuve, & je le veux tenir.

MERLIN.

Ouyda, l'état de veuve est une douce chose,  
On a plusieurs Amans, sans que personne  
en glose.

Et l'on fait justement du soir jusqu'au matin,  
Comme ces fins gourmets qui vout goûter le  
vin

Sans acheter d'aucun, à chaque piece on  
taste,

On laisse celui ci de peur qu'il ne se gaste :  
On ne veut pas del'un, parce qu'il est trop  
vert ;

Celui-ci trop paillet, cet autre trop couvert.  
Dieu tel vin / la couleur est malade & bizarre,  
Cet autre dans le chaud peut tourner à la  
bare ;

L'un est trop plat au gout, l'autre trop pe-  
tillant,

Et ce dernier enfin a trop peu de montant.  
Ainsi sans rien choisir de tout on fait épreu-  
ve,

Et

COMEDIE. 13

Et voilà justement comme fait une veuve.

LISETTE.

Une veuve a raison, j'aime mieux prix pour  
prix.

Deux Amans comme il faut, que cinquante  
maris,

Un époux est un vin, difficile à revendre,  
On peut en essayer, mais il n'en faut point  
prendre.

MERLIN.

Si tu voulois de moi faire un petit essay,  
J'ai du montant de reste, & le vin assez gai,  
Mais je m'arrête trop, & je laisse mon ma-  
tre

Se distiller en pleurs, & s'enivrer peut-être :  
Je te quitte & je vais arrêter ses transports,  
Si Lisette est pour nous, nous sommes assez  
forts.

SCENE IV.

LISETTE seule

JE veux à les servir m'employer toute en-  
tiere,  
Ce Monsieur bas Normand me choque la  
visiere.





## SCENE V.

GILETTE, LISETTE.

GILETTE.  
**D**E la joye! ah Lisette! à la fin dans la  
 Cour  
 Arrive avec fracas Monsieur de Sotancour!  
 Monsieur de Sotancour.

LISETTE.  
 Au diantre la begueule,  
 Avec son Sotancour: Voyez comme elle  
 gueule.

GILETTE.  
 Je l'ai vû de mes yeux descendre de cheval,  
 Il amene un cousin, un grand original,  
 Qu'on avoit mis en croupe ainsi qu'une val-  
 se.  
 Mais les voici tous deux.

LISETTE.  
 L'affaire est dans sa crise



## SCENE VI.

Mr. DE SOTANCOUR, MA-  
 THIEU CROCHET *engage-  
 ses, un Valet qui porte une lan-  
 terne & un sac.*

SOTANCOUR.  
**T**rop heureuse maison! & vous mûrs  
 trop épais

Qui cachez à mes yeux le plus beau des ob-  
 jets,

Qui dans vos noirs détours recelez Leonore,  
 Faites de vôtre pis, cachez la mieûx encore;  
 Mais bien-tôt malgré vous je verrai ses ap-  
 pas

Cap à cap, sans reserve, & du haut jusqu'en  
 bas,

Je verrai son nés... son... Mais j'aperçois Li-  
 sette,

Maitresse subalterne, adorable Soubrette,  
 Tu me vois en ces lieux en propre original,  
 Pour ferrer le doux noeud du lien conjugal.

LISETTE.  
 Le bourreau t'en fassé un qui te serre la gor-  
 ge,

Maudit Provincial.  
 SOTANCOUR.

De plaisirs je regorge,  
 En songeant... ah cousin qu'elle a le nez joli.  
 Le

16 LE BOURG. DE FALAISE.

Le minois égrillard, le cuir fin & poli,  
Sur son blanc estomac deux globes se soutien-

nent,  
Qui pourtant à l'envi sans cesse vont & vien-

Et qui font que d'amour je suis presque en-

ragé ;  
Pour le reste cousin quel heureux préjugé,  
L'eau m'en vient à la bouche.

MATHIEU CROCHET *en Normand.*

Est-elle brune ou blonde.

SOTANCOUR.

Oh non, elle est bai clair, ses cheveux font

en onde  
Et fort négligemment, flotent à gros bottil-

lons  
Sur sa gorge d'albatre, & vont jusqu'aux

talons :  
Son teint est... tricolor ; elle est ma foi char-

mante  
La belle de me voir est bien impatiente :  
Comment se porte-t-elle :

LISETTE.

Assez mal ; elle dit

Qu'elle ne fait la nuit que tourner dans son

lit.

SOTANCOUR.

Dans peu nous calmerons le tourment qu'el-

le endure,  
Et nous l'empêcherons de tourner je te jure.

LISETTE

Sans cesse elle soupire.

SOTANCOUR.

Et bien cousin tu voi,

At-

COMEDIE. 17

Ai-je tort quand je dis qu'elle est folle de  
moi.

LISETTE.

Tout est feinte, Monsieur, souvent dans  
une fille,

Ne vous y fiez pas, l'une paroît gentille,  
Pour sçavoir se servir d'une beauté d'em-

prun,  
Mettre un visage blanc sur un visage brun ;

L'autre de faux cheveux compose sa coëfure ;  
Cette autre de ses dents bâtit l'architecture,

Celle-ci doit ta faille à son patin trompeur :  
Et l'autre ses tetons à l'art de son Tailleur :

Des charmes apparents on est souvent la du-

pe,  
Et rien n'est si trompeur qu'un animal porte-

jupe.

SOTANCOUR.

Leonore auroit-elle aucun de ses defaux.

LISETTE.

Je ne dis pas cela, mais le monde est si faux,  
Une fille toujours a quelque fer qui loche.

MATHIEU CROCHET.

Oh cousin n'allez pas acheter chat en poche.  
Pour sçavoir si la belle est droite ou de tra-

vers,

Faites-la visiter avant par des experts.

SOTANCOUR.

Bon, bon, va s'il faloit que cette marchan-

dise

Fut sujette à visite avant que d'être prise,  
Malgré tant d'acheteurs, je te jure cousin

Qu'elle demeureroit long-tems au Maga-

zin,

Mais je la voi paroître.

SCÈ-

## SCENE VII.

Mr. GERONTE, LEONORE,  
SOTANCOUR, MATIEU  
CROCHET, LISETTE.

Mr. GERONTE.

AH! serviteur mon gendre,  
Soyez le bien venu, vous vous faites attendre,

Vôtre retardement alloit m'inquieter,  
Et ma fille étoit prête à s'impacienter.

SOTANCOUR.

J'en suis persuadé, mais vous aussi Madame,

D'impatiens transports vous bourez mon  
ame;

Mon cœur tout panthelant comme un cerf  
aux abois,

Paravance à vos pieds vient apporter son  
bois?

Vos beaux yeux désormais sont le Nord ou  
le Pole,

Où de tous mes desirs tournera la bouffole:  
Vos apas, vos attraités... qui vous font tant  
d'honneur,

Vous ne répondez rien doux objet de mon  
cœur.

Mr.

Mr. GERONTE.

La joye & le plaisir...

SOTANCOUR.

Je vous entends beau-pere:

Le plaisir de me voir la gonfle de maniere,

Qu'elle ne peut parler.

Mr. GERONTE.

Justement?

SOTANCOUR.

Dans ce jour

Nous ne ferons plus qu'un vous & moi Sotancour.

LISETTE.

Ah la belle union!

SOTANCOUR.

Moi beau, bien fait, vous gentillé;

Nous allons mettre au monde une belle famille.

Beau pere on dit bien vrai, quant à moi j'y  
souscris,

On a beau faire, il faut prendre femme à  
Paris,

L'on y taille en plein drap, nos femmes de  
Province

Ont l'abord repoussant, la mine plate &  
mince,

L'esprit sec & bouché, le regard de hibou,

L'entretien discourtois, & l'accueil loup-garou;

Mais le sexe à Paris a la mine jolie.

L'air attractif, sur tout la croupe rebondie;

Mais il est diablement sujet à caution.

MATHIEU CROCHET.

On dit qu'à forligner il a propension.

SO-

20 LE BOURG. DE FALAISE.  
SOTANCOUR.

Je veux croire pourtant, malgré la destinée,  
Que je pourai toujours aller tête levée:  
Que malgré votre nez, & cet air égrillard,  
Mon front entre vos mains ne court point de  
hazard:

Voudriez vous, Mignonne, à la fleur de  
mon âge,  
Mettre inhumainement mon honneur au  
pillage,  
Me réserveriez-vous pour un tel accident:  
Hem, vous ne dites mot.

LISETTE.

Qui ne dit mot consent.

SOTANCOUR.

Beau-pere jusq'ici, s'il faut que je le dise,  
La future n'a point encore di de sottise,  
Peut-être qu'elle en pense, en tout cas j'ar  
vertis  
Qu'elle a l'entretien maigre & le discours  
concis.

Mr. GERONTE.

Tant mieux pour une femme.

SOTANCOUR.

Où quand par retenue

Elle caquete peu, mais si c'est une grue,  
Dans la famille au moins on ne voit point  
de fots,

Lui par exemple il a plus d'esprit qu'il n'est  
gros.

MATHIEU CROCHET.

Le cousin me connoit, oh je ne suis pas cruche,

Tel que vous me voyez.

21  
COMEDIE.  
SOTANCOUR.

Lui... c'est la coqueluche  
Des filles de Falaise: Il étudie en Droit,  
Et sçait tout son Cujas sur le bout de son  
doigt.

MATHIEU CROCHET.

Oh quand on a du Code aquis quelque tein-  
ture,  
Près des femmes de reste on sçait la procé-  
dure:  
Nous autres du bareau nous sommes des  
gaillards.

LISETTE.

Vous êtes Avocat.

MATHIEU CROCHET.

Et de plus Maître es Arts.

SOTANCOUR.

Très alteré, beau père au moins ne vous dé-  
plaîse,

On a soif volontiers quand on vient de Falai-  
se:

Allons tâter du vin.

Mr. GERONTE.

Allons, c'est fort bien dit.

SOTANCOUR.

Je me sens là dedans un terrible appetit.

MATHIEU CROCHET.

Depuis trois jours je jeûne afin d'être capa-  
ble

De pouvoir dignement faire figure à table.

LISETTE.

Monsieur est prevoyant.

SOTANCOUR.

Vraiment c'est fort bien fait;

Allons

22. LE BOURG. DE FALAISE.  
Allons suivez-moi donc cousin Mathieu  
Crochet.

Bien tôt nous revicndrons, ô beauté mon  
idole,  
Voiir si vous n'avez point retrouvé la parole.

SCENE VIII.

LEONORE, LISETTE  
*regardant partir Mathieu Crochet.*

LISETTE.  
Voilà ce qui s'appelle un garçon fait au  
tour.

LEONOR.  
Lisette; Que dis-tu de Monsieur Sotancour.

LISETTE.  
Et de Matieu Crochet, qu'en dites-vous  
Madame.

LEONOR..  
De Monsieur Sotancour, je deviendrois la  
femme.  
A ne t'en point mentir je suis au desespoir.

LISETTE.  
Oh qu'il ne vous rient pas encor en son pou-  
voir:  
Valere n'est pas homme à quitter la partie,  
Il faut qu'il vous épouse, ou j'y perdrai la  
vie.

SCÈ

COMEDIE. 23

SCENE IX.

MERLIN en Maître de Musique,  
avec des porteurs d'Instruments, dans  
l'un desquels est Valere: Il entre en  
chantant.

A I R.

*Pour atraper un Rossignol*

*Re mi fa sol,*

*Je disois un jour à Nanete,*

*Il faut aller au bois; mais chut!*

*Mi fa sol ut.*

*Je me trouvai dans sa cachette,*

*Le Rossignol y vint aussi,*

*Mi re ut si.*

*Et si-tôt qu'il fut sur la branche,*

*Prêt à chanter de son bon gré,*

*Sol fa mi re.*

*Elle le prit de sa main blanche,*

*Et puis dans sa cage le mit,*

*La sol fa mi.*

LISETTE.

Que cherchez-vous, Monsieur, avec cet  
équipage.

MERLIN.

Vous voyez un Breton prêt à vous rendre  
hommage,

De-

24 LE BOURG. DE FALAISE,

Depuis plus de vingt ans je rode l'Univers,  
Où je fais admirer l'effet de mes Concerts.

LISETTE.

Tant mieux pour vous, Monsieur, j'en ai  
l'âme ravie,

Mais nous ne sommes point en goût de sim-  
phonie :

Laissez nous, s'il vous plaît, avec tous nos  
ennuis.

MERLIN.

Quand vous me connoîtrez... vous sçavez  
qui je suis.

LISETTE.

Je le croi bien.

MERLIN.

Je suis un Musicien rare,  
Charmé de mon sçavoir, gueux & yvrogne  
& bizare.

LISETTE.

Pour la profession voila de grands talens.

MERLIN.

Voudriez vous m'entendre.

LEONOR.

Oh je n'ai pas le temps  
De chagrins trop cuisans j'ai l'ame penetrée.

MERLIN.

Tant mieux, je vous voudrois encor de ses-  
perée.

LISETTE.

Elle n'en n'est pas loin.

MERLIN.

C'est comme je la veux,  
Pour donner à mon Art un exereice heu-  
reux.

LEO.

COMEDIE.

25

LEGNORE.

Pour des Bretons, Monsieur, gardez vòtre  
science.

MERLIN.

J'ai tout ce qu'il vous faut autant qu'homme  
de France,

Tout Breton que je suis, je sçai vòtre be-  
soin.

LISETTE.

Ne le renvoyons pas, puisqu'il vient de si  
loin.

MERLIN.

Dans un concert d'hymen, lorsque quel-  
qu'un discorde,

Je sçais juste baisser, ou hausser une corde,  
Nul ne sçait de l'amour mieux le diapazon.

Ny mettre comme moi deux cœurs à l'unif-  
son,

LISETTE.

Oh vous aurez grand peine avec vòtre indu-  
strie

A faire ici chanter deux Amants en partie.

MERLIN.

J'ai dans cet étui-là, Madame, un instru-  
ment,

Qui calmeroit bien-tôt vos maux assuré-  
ment :

Il est doux : amoureux, insinuant & tendre,  
Et qui va droit au cœur.

LISETTE.

Ne peut on point l'entendre.

LEONORE.

Ah ! laisse-moi, Lisette, en proye à mon  
malheur.

B

L I-

26 LE BOURG. DE FALAISE,  
LISETTE.

Madame un air ou deux calmé bien la dou-  
leur.

MERLIN.

Ecoutez-le de grace un seul moment sans  
peine,

Et s'il ne vous plaît pas soudain je le rangai-  
ne

MERLIN ouvre l'étui dans  
lequel est Valere.

Cet instrument, Madame, est-il de votre  
gout.

LEONORE.

Que vois-je! c'est Valere?

LISETTE.

Et Merlin.

MERLIN.

Point du tout,

Je suis un bas-Breton.

VALERE.

Non belle Leonore,

Jen'ai pû résister au feu qui me devore,  
Et puisqu'on rompt les nœuds qui vous  
avoient liez,

Je viens dans ce moment expirer à vos  
piez.

LEONORE.

A quoi m'exposez-vous.

VALERE.

Pardonnez à mon zèle

LEONORE.

Mon pere va venir.

LISETTE.

Je ferai sentinelle  
LEO-

27 COMEDIE.

LEONORE.

Mais que pretendez-vous.

VALERE.

Vous prouver mon amour,

Pour détourner l'hymen qu'on veut faire en  
ce jour;

Souffrez que cet amour soit en droit de tout  
faire.

LISETTE.

Gare tout est perdu, j'aperçois votre pere  
MERLIN.

Rentrez vite.

LISETTE.

Non, non, ce n'est pas encor lui.

MERLIN.

Mogrébleu de la Masque, allons r'ouvrir l'é-  
tui,

C'est Lisette, Monsieur, qui cause ce va-  
earme;

Fais mieux le guet au moins, une seconde  
alarme

Démonteroit morbleu l'instrument pour  
toujours,

VALERE sortant de l'étui  
Ah! Madame, aujourd'hui seconde nos  
amours,

Evitez d'un rival l'odieuse poursuite,  
Ce soir pendant le Bal livrez-vous à la fuite.

LEONORE.

Mais comment!

VALERE.

De Merlin vous sçavez pleinement.  
LISETTE.

Vite, vite, rentrez Monsieur de l'Instru-  
ment:

28 LE BOURG. DE FALAISE,  
Ah! Merlin pour le coup, c'est Geronte en  
personne.

VALIERE rentre dans l'évêq.

Ah! Madame.

MERLIN.

Et rentrez.

LEONORE en s'en allant.

A toi je m'abandonne.

SCENE X.

Mr. GERONTE, SOTANCOUR,  
LISETTE MERLIN.

MERLIN en calere  
OUI vous êtes un sot en becare, en be-  
mol, ut, a, c, sol, ut, g, re, sol,  
De la sorte insulter la Musique Bretone.

SOTANCOUR.

Lifette quelle est donc cette mine boufome.

LISETTE.

C'est un Musicien bas Breton.

SOTANCOUR.

Bas Breton !  
Cet homme doit chanter sur un diable de  
ton ;

Jamais de son pays il n'est venu d'Orphée,  
Je croi dès-à-present sa musique enragée ;  
Pour des doubles bidets, passé.

MER-

COMEDIE.

29

MERLIN.

Fat, animal,

Vil Carabin d'orchestre, atome musical.

Par la mort . . .

SOTANCOUR l'arrestant.

Doucement :

MERLIN.

Tenez moi, je vous prie :

Sij'échape une fois, je veux avoir sa vie ;  
Laissez . . . Il lui donne un coup sur les doigts.

SOTANCOUR.

Sije te tiens, je veux être empalé.

MERLIN revenant.

Comment me soutenir, que mon air est  
pillé,

Un air délicieux que j'estime, que j'aime,  
Et que j'ai pris plaisir à composer moi-mê-  
me Dans Kinpercorantin.

Mr. GERONTE.

Il a tort.

LISETTE.

Entre nous

Cela ne se dit point ;

SOTANCOUR.

La, la, consolez-vous,

Ce n'est pas un grand mal, on ne voit point  
en France

Punir de ces larcins la fréquente licence :  
Mais que vois je, est ce à vous ce petit in-  
strument.

MERLIN.

Pour vous servir Monsieur.

SOTANCOUR.

J'en joue élégamment

B 3

Je





30 LE BOURG. DE FALAISE,

Je vais vous regaler d'un petit air.

MERLIN *l'arrestant.*

De grace

Je ne puis m'arrester.... Il faut

SOTANCOUR.

Sur cette basse

Je veux que l'on m'entende un moment  
preluder.

MERLIN.

Vous seriez trop long temps Monsieur à l'ac-  
corder,

Et de plus mon Valet à la clef dans sa po-  
che.

SOTANCOUR.

Tous ces gens là sont faits de croche & d'a-  
microche :

Je vous dis que je veux :

LISETTE.

Vous en jouërez fort mal,  
L'Instrument est Breton.

MERLIN.

Et tant soit peu brutal

Vous l'entendrez tantôt, je me ferai com-  
notre,

Et vous verrez pour lors quel homme je puis  
être.

SOTANCOUR.

Quoi vous voulez, Monsieur, donner com-  
cert ceans.

MERLIN.

Je cherche à me produire aux yeux d'habiles  
gens.

SOTANCOUR.

Vous venez tout à point, ce soir je me mar-  
rie;

COMEDIE.

De la nopce & du bal souffrez que je vous  
prie

Volontiers, Merlin, j'y pretens figurer  
comme il faut.

LISETTE.

Faites toujours porter vôtre Instrument la  
haut.

SOTANCOUR.

Allons, venez Monsieur, je m'en vous  
conduire,

Moi-même dans le bal je veux vous intro-  
duire.

MERLIN *en reportant son étui.*

Et je m'introduirai de moi-même au soupé;  
Ma foi nous & l'étui l'avons bien échapé.



SCENE XI.

SOTANCOUR, LISETTE.

SOTANCOUR.

HE' bien que dirons nous, où donc est  
la maîtresse,

Je vois qu'à me trouver la belle peu s'em-  
presse,

Si nous ne nous cherchons jamais plus vo-  
lontiers,

Je ne lui promets pas grand nombre d'heri-  
tiers.

LISETTE.

Bon, je sçais des maris qui pour éviter noi-  
se,



N'ont jamais approché leurs femmes d'une  
toise,  
Et qui ne laissent pas d'avoir en leur maison  
Un grand nombre d'enfans qui portent tous  
leur nom.

SOTANCOUR.

Je sçai que Leonore aime un certain Valere,  
Un fat, un freluquet, qui n'a l'heur de lui  
plaire  
Que par son air pincé, mais c'est un petit  
fou,  
Sans esprit, sans merite, & qui n'a pas un  
sou:

On m'a dit seulement que sa langue babille.

LISETTE.

Et que faut il de plus pour toucher une fille

SOTANCOUR.

Oui... di à Leonore en termes clairs & nets,  
Que je ne veux pas être époux *ad honores*;  
Vois-tu je ne suis pas de ces gens debonai-  
res,

Qui font valoir leur femme en des mains  
étrangeres;

Et mettant à profit un salutaire affront,  
Levent à petit bruit un impost sur leur front.



SCÈ.

SCENE XII.

LE BARON D'AUBIGNAC,  
LISETTE, SOTANCOUR

LE BARON *Gascon*

AH! Monsieur, je vous cherche; eh  
permettez de grace,  
Que sans plus differer ici je vous embrasse.

SOTANCOUR.

Pour la premiere fois l'acueil est fraternel.

LE BARON.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous  
nommez un tel.

SOTANCOUR.

Oui, je me nomme un tel, mais j'ai ne  
vous déplaîse

Encor un autre nom.

LE BARON.

Je viens vous montrer l'aîse  
Que j'ai d'avoir appris que vous vous ma-  
riez.

SOTANCOUR.

Je ne merite pas, Monsieur, tant d'ami-  
ties.

LE BARON.

Nul ne prend plus que moi de part à cette  
affaire.

SOTANCOUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît, peut-elle tant  
vous plaire.

B ; LE

34 LE BOURG. DE FALAISE.  
LE BARON.

Pourquoi ! cette demande est bonne ! maintenant

Que vous allez rouler dessus l'argent comptant ,

Vous ne ferez , je croi , loyal comme vous êtes ,

Nulle difficulté de bien payer vos dettes.

SOTANCOUR.

Graces au Ciel , Monsieur , je ne dois nul argent ,

Et vai le front levé , sans crainte du Sergent.

LE BARON.

Cinq cent Louis pour vous , c'est une bagatelle :

Allons payez les moi.

SOTANCOUR.

La demande est nouvelle ,  
Sotancour est mon nom , me connoissez-vous bien ?

LE BARON.

Sotancour... justement , c'est pour vous que je vien.

SOTANCOUR.

Je vous dois quelque chose ?

LE BARON.

Hé donc le tour est drolle ,  
C'est cet argent , Monsieur , que sur votre parole

Je vous ai très gagné l'autre hyver à trois dez.

SOTANCOUR.

A moi , Monsieur.

35 COMEDIE.

LE BARON.

A vous ?

SOTANCOUR.

Et parbleu vous révez ,  
Pour connoître vos gens mettez mieux vos lunettes.

LE BARON.

Comment chetif mortel vous déniez vos dettes ,

Vous ne connoissez plus le Baron d'Aubignac ,

Gentilhomme Gascon , plus noble que personne ,

D'une race ancienne autant que la Garonnes

SOTANCOUR.

Quand elle le seroit encor plus que le Nil ,

Votre propos , Monsieur , n'est ni beau ni civil ,

Je ne vous connois point , ni ne veux vous connoître.

LE BARON.

Il ne me connoît pas le scelerat , le traître ,

Ne vous souvient-il plus de cet Hyver dernier ,

Quand nôtre Regiment fut chez vous en

Un jour de Carnaval chez cette Couteliere ,

Qui m'adoroit , hé donc ! vous memorez l'affaire.

SOTANCOUR.

Pas plus qu'auparavant , je ne sçai ce que c'est.

LE BARON

mettant la main sur son épée.  
Ah ! je vous en ferai souvenir s'il vous plaît ;

Car cadedis , je veux que le Diable me scie.

36 LE BOURG. DE FALAISE.

LISETTE *l'arrestant.*

Ah tout beau, dans ce lieu point de bruit,  
je vous prie,  
Monsieur est honnête homme, & qui vous  
payra bien.

SOTANCOUR.

Moi payer: hé pourquoi, si je ne lui dois rien.  
LE BARON.

Vous ne me devez rien.

LISETTE

A venir sans sujet demander une somme.

SOTANCOUR.

Un Gascon. Un Gascon a grand besoin d'ar-  
gent,

Et pourvu qu'il en trouve, il n'importe  
comment:

Jamais de son País ne vint lettre de change,  
Et quoi qu'il mange peu, si faut-il bien qu'il  
mange.

LISETTE.

Donnez-lui seulement deux ou trois cent  
écus.

SOTANCOUR.

J'aurois mieux cent fois vous voir tous  
deux pendus.

LE BARON *Pépée à la main.*

C'est trop contre un faquin retenir ma co-  
lere.

LISETTE.

Hé de grace Monsieur!

LE BARON.

Non, non, laissez-moi faire  
Que je le perce à jour.

SOTAN-

COMEDIE. 37

SOTANCOUR *crie.*

ETIENNE *l'aide,* je suis mort.

SCENE XIII.

GERONTE, *Les susdits deux Valets.*

GERONTE.

Pour quel sujet, Messieurs, criez vous  
donc si fort.

LA BARON.

Un atome Bourgeois qui perd sur sa parole,  
Et ne veut pas payer; mais ce qui me console,  
Je veux devenir nul, ou j'en aurai raison.

GERONTE.

Que veut dire cela.

SOTANCOUR.

Monsieur, c'est un fripon;

Un Gascon affamé qui cherche à vous sur-  
prendre.

LE BARON *le voulant percer.*

Retirez-vous Monsieur.

GERONTE.

Ah tout beau, c'est mon gendre.

LE BARON.

Cet homme est votre gendre.

GERONTE.

Il le sera dans peu.

LE BARON *le prenant.*

Tant mieux, vous me payerez ce qu'il me  
doit du jeu,

B 7

Je

38 LE BOURG DE FALAISE.

Je fais arrêr sur vous, sur la fille & la dote.  
GERONTE.

Quoi vous avez perdu.

SOTANCOUR.

Je vous dis qu'il radote.

Je ne sçais...

LE BARON.

Nuit & jour il hante les brelans,  
Il doit encor au jeu plus de vint mille francs.

GERONTE.

Plus de vingt mille francs.

LE BARON.

Oui Monsieur.

SOTANCOUR.

Je vous jure,  
Toi de vrai bas Normand, que c'est une im-  
posture

Que je ne comprens rien à ce maudit jargon,  
Et ne sçais pour tout jeu que l'oye & le totan.

LE BARON.

Vous me gâtez ici bien du tems en paroles;  
Monsieur je veux toucher mes quatre cens  
pistoles,

Ou cadedis je veux le saigner à l'instanr.

GERONTE.

Si mon gendre vous doit.

LE BARON.

S'il me doit.

GERONTE.

Il pretent

Que vous foyez payé; mais sans plus de co-  
lere,

Permettez qu'à demain nous remettrons  
l'affaire:

Je

39 COMEDIE.

Je marie aujourd'hui ma fille, & retiendrai  
Sur sa dot ce argent que je vous donnerai.

LE BARON.

C'est parler comme il faut, quand on est  
raisonnable,

Tout Gascon que je suis, je suis doux &  
traitable:

Adieu jusqu'à demain, mais souvenez-vous-  
en,

Que j'ai vôt're parole, & grand besoin d'ar-  
gent:

SCENE XIV.

GERONTE, LISETTE, SO-  
TANCOUR.

GERONTE.

Vous êtes donc joueur.

SOTANCOUR.

Que l'on me pilorie,  
Sij'ai hanté ni vû ce Gascon de ma vie.

GERONTE.

Mais pourquoi viendrait-il.

SOTANCOUR.

C'est un fourbe, & sans vous

Jallois vous le bourer comme il faut.

LISETTE.

Entre nous: Il  
vous avez d'un joueur aquis la renommée,  
Et le feu, comme on dit, ne va point sans  
fumée.

SO.

40 LE BOURG. DE FALAISE.  
SOTANCOUR.

Oh quittons ce propos, & ne songeons  
qu'au bal ;  
J'apperois le cousin, il n'est ma foi point

SCENE XV.

MATHIEU CROCHET *en habit de*

*Cupidon,*  
GERONTE, LISETTE, LEONORE  
*couverte d'une grande manche de*  
*tafetás, un masque à la main. Une*  
*troupe de masques de toutes manieres.*

MATHIEU CROCHET.

**M**E voila, mon cousin, dans mon habit  
de masque.

SOTANCOUR.

L'équipage est galand, & l'attirail fantasque,  
Ma pretendue aussi n'est pas mal sur ma foi,  
Mon cœur en la voyant me dit je ne sçai  
quoi !

LEONORE.

Oh qu'il ne vous dit pas tout ce que le mien  
pense.

LISETTE.

Le cousin est masqué mieux que personne en  
France.

Il est tout à manger, les femmes dans le bal  
Le prendront pour l'amour en propre origi-

nal.

COMEDIE. 41

MATHIEU CROCHET.

N'est-il pas vrai.

SOTANCOUR.

Parbleu plus d'une curieuse,  
De l'aîné des amours va tomber amoureuse,  
Et voudra de plus près connoître le cousin.

MATHIEU CROCHET.

Qu'on si frote... on verra,

LISETTE.

Ho le petit lutin

Qu'il va blesser de cœurs.

SCENE XVI.

MERLIN, SOTANCOUR, MA-  
THIEU CROCHET.

MERLIN.

**M**onsieur je viens vous dire

Que mon concert est prêt.

SOTANCOUR.

C'a ne songeons qu'à rire, I

Cousin il faut ici remuer le gigot.

MATHIEU CROCHET.

Laissez-moi faire, allez je ne suis pas un sot,  
Je vais plus qu'on ne veut quand on m'a mis  
en danse.

Allons ferme, Monsieur, il est tems qu'on  
commence ;

Et est à nous de danfer & d'entamer le bal,

Dans

42 LE BOURG. DE FALAISE.

Dans le mouvement qu'on fait pour commencer le bal; Fijac couvert d'une pareil le mante que Leonore prend la place, & Sotancour danse avec lui.

Qu'en dites-vous beau-pere, hé cela va-t-il mal.



SCENE XVII,

GILLETTE, GERONTE,  
SOTANCOUR, MER-  
LIN, LE BARON.

GILLETTE.

O secours, ô secours, vôtre fille on l'emporte, Des Careme-prenans lui font passer la porte.

GERONTE.

Que dis-tu là.

GILLETTE.

Je dis que quatre homme la has La font aller, Monsieur, plus viste que le pas

GERONTE.

Quoi! ma fille.

GILLETTE.

Oui Monsieur.

SOTANCOUR.

La plaisante nouvelle: Tu rêves! tien voila que je danse avec elle.

MERLIN.

43 COMEDIE.

MERLIN.

Monsieur laissez-la dire, elle a perdu l'esprit.

GILLETTE.

Non, vous dis-je.

SOTANCOUR.

On te dit que dessous cet habit,

C'est Leonore.

GILLETTE.

Et non, je n'ai pas la berluë,

Je viens de la quitter à l'instant dans la ruë.

SOTANCOUR.

Au Diable la peçore avec ces visions,

Il faut te détromper de tes opinions.

Tien, voila Leonore.

Il oste le masque, & on reconnoit le Baron Fijac,

LE BARON.

Serviteur.

SOTANCOUR.

C'est le Diable.

LE BARON.

Prêt à vous emporter, mais pourtant fort traitable;

Vous me devez, cherchons quelque acomode-  
ment.

J'ai vôtre Leonore pour mon nantissement,  
Et je la fais conduire au Château de la Garde,  
De l'argent, je le rens, point d'argent, je le garde.

GERONTE.

On m'enleve, ma fille, ô secours, ô voleur.

SCE-

## SCENE XVIII.

VALERE, GERONTE, SO-  
TANCOUR, MATHIEU  
CROCHET, MERLIN,  
LEONORE.

Monsieur pour Leonore n'ayez aucune  
peur,  
Loin qu'on veuille lui faire aucune violence,  
Contre un himen injuste on a pris sa dessein-  
ce.

GERONTE.  
Ah! Valere, c'est vous. TO  
SOTANCOUR.

Quoi! Valere... comment?  
Que veut dire ceci.

VALERE.  
Que très-civilement  
Je viens ici vous dire, en parlant à vous-mê-  
me,  
Que Leonore pour vous sent une haine ex-  
trême,  
Qu'elle mourroit plutôt que...

SOTANCOUR.  
Leonore me haït.

VALERE.  
Si vous ne m'en croyez, croyez en ce billet.

SOTANCOUR lit.

Pour éviter l'himen dont mon amour murmure,  
Et pour ne jamais voir votre sorte figure,  
J'irois au bout du monde, & plus loin même en-  
core;  
On ne peut vous hayr plus que fait Leonore.

SOTANCOUR.  
En termes clairs & nets cette lettre s'expli-  
que,  
Et le tour n'en n'est point trop amphibolo-  
gique:

Oh bien la belle peut revenir sur ses pas,  
Elle auroit beau courir je ne la suivrois pas:  
Je vous cede les droits que j'ai sur l'accordée,  
Et ne me charge point de fille hazardée.

GERONTE.  
Oh, ma fille est à vous.

SOTANCOUR.  
Non parbleu; par bonheur.  
Je lui baise les mains, & la rends de bon cœur.

GERONTE.  
Vous me faites plaisir, Monsieur, de me la  
rendre.

SOTANCOUR.  
Oh vous ne manquerez sur ma foi pas de  
gendre;  
Et vos petits enfans de pere. Allons Mathieu  
retournons à Falaise.

MATHIEU CROCHET.  
Adieu Messieurs, adieu.  
MERLIN.

LEONORE.  
Place à Mathieu Crochet.  
A vos genoux mon pere?



GERONTE.

Oublions le passé, ma fille en cette affaire,  
Je n'ai point prétendu forcer tes volontez.  
LEONORE.  
Que ne vous dois-je point pour de telles bon-  
tez.

GERONTE.

Pour vous dont je connois le bien & la fami-  
le.

Valere, je veux bien que vous ayez, ma fille.

VALERE.

Monsieur.

GERONTE.

Nous vous devons assez en cet instant  
De nous avoir défait de ce couple Normant.

MERLIN.

L'honête homme morbleu, vive Monsieur

Geronte.

Ma foi sans moi la belle en avoit pour son  
compte.

Puisque tout est d'accord maintenant entre  
vous,

Rions, chantons, dansons, & divertissons-  
nous.

Tous les Masques qui sont sur le Theatre sont  
espèce de Bal, après qu'on a dansé un passe-pied.  
Fijac chante l'air Gascon suivant.

MATHIEU CROCHET.

AIR.

Cadedis, vive la Garone.

En valeur on n'y craint per sone.

Les saquans y sont des heros,

Je vous le dis en quatre mots,  
En amour comme au jeu je vrille,  
Et comme un dé j'escamote une fille.

On reprend la danse, après laquelle Mer-  
lin chante un passe pied Breton.

MERLIN.

Un jour de Printemps,

Tout le long d'un verger,

Colin va chantant,

Pour ses maux soulager.

Ma Bergere laisse-moi, la la la la la, rela rela,

Ma Bergere laisse-moi.

Prendre un tendre baiser.

Les Masques se prennent par la main & dan-  
sent en chantant,

Ma Bergere laisse-moi, la la la la la, &c.

MERLIN.

La belle à l'instant.

Répond à son Berger,

Tu veux en chantant

Un baiser dérober.

Une Bergere.

Non Colin ne le prend pas,

La la la la, rela rela.

Non Colin ne le prend pas,

Je vais te le donner.

43 LE BOURG DE FALAISE.

Le Chœur.

Non Colin ne le prens pas,

La la la la, rela rela.

Non Colin ne le prens pas,

Je vais te le domer.

Tous les Masques ayant formé une danse en rond se retirent; & Merlin chante au Parterre le couplet suivant.

*Si mon air Breton*

*A sçh vous divertir,*

*Messieurs d'un haut ton*

*Daignez nous applaudir;*

*Mais s'il ne vous plaisoit pas,*

*La la la.*

*Mais s'il ne vous plaisoit pas,*

*Dites-le nous tout bas.*

F I N.

L E S

M O E U R S

D U T E M S,

C O M E D I E.

P A R

MR. PALAPRAT.



A L A H A Y E,

Chez ABRAHAM DE HONDT,  
Marchand Libraire à la grand' Salle  
de la Cour, à la Fortune.

M. DC. XCVI.



ACTEURS.

DAMIS PARTISAN, Pere de Dorante & de Mariane.  
ARAMINTE, Sœur de Damis.  
DORANTE, Fils de Damis.  
MARIANE, Fille de Damis.  
LE CHEVALIER, Amoureux de Mariane.  
ANGELIQUE, Sœur du Chevalier.  
LISETTE, Fille de Chambre de Mariane.  
MERLIN, Valet de Dorante.  
M. AMBROISE, Cocher de Damis.  
Mr. PETIT PONT, Marchand de Galon.  
Mr. DES BOURDONNOIS, Marchand d'Etoffes.  
Mr. DE LA TOCAVE, Traiteur.  
Mr. GRUMELIN, Bourgeois.  
Mad. DES MARTINS.  
Mr. GRIFFARD, Usurier.  
JASMIN, Laquais d'Araminte.  
LA FLEUR, Laquais de Damis.  
Quatre Archers.

*La Scène est chez Mr. Damis.*

M. D. C. XCVI.



LES  
MOEURS  
DU TEMS,  
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MERLIN seul dans un fauteuil.

**A**

H! Ah! que tout ceci commence à m'emuyer, & que je voudrais bien que Mr. mon Maître voulut faire une fin bonne ou mauvaise, il ne m'importe pourvu qu'il finisse.



A 2

S C E

## SCENE II.

MERLIN, LISETTE.

LISETTE.  
Bon jour Merlin.

MERLIN.  
Bon jour Lisette.

LISETTE.  
Tu as l'air bien endormi mon garçon.

MERLIN.  
Et tu l'as bien éveillé toi à ce qu'il me fem-  
ble, que diantre viens-tu faire ici de si bon  
matin ?

LISETTE.  
Je viens te voir, je n'ai rien à faire.

MERLIN.  
Vous êtes familiere Mignonne, & si je n'avois  
la reputation d'être un garçon fort sage, la  
medifance trouveroit à mordre sur vos visites.

LISETTE.  
Bon, bon, la medifance, est-ce qu'on la  
craint dans le tems où nous sommes. Les fem-  
mes se font mifes au dessus de cela, c'est les  
loier que de leur donner des aventures, &  
telles qu'on croit deshonorées par la medif-  
fance deviennent des illustres à force de faire  
mal parler d'Elles.

MERLIN.  
Voilà une belle morale.

LISETTE.  
C'est la morale à la mode mon Enfant.

MERLIN.  
Et vous êtes une fille à la mode, vous, ap-  
paremment, & puisque vous êtes au dessus de  
la medifance je veux bien avoir la complaisance

DU TEMS, COMEDIE. 5  
de m'y mettre aussi. Que veux-tu de moi ? Par-  
le, je ne suis pas cruel.

LISETTE.  
Et moi je ne suis pas d'humeur à m'humaniser.  
Laissons-là la bagatelle je te prie.

MERLIN.  
Avec ces manieres-là tu ne deviendra jamais  
aussi illustre que tu pourrois l'être.

LISETTE.  
Que fait ton Maître ? A-t-il passé la nuit au  
jeu comme de Coûtume.

MERLIN.  
Au jeu ? Non. Il l'a passée à Table, & il  
dort sur son lit tout habillé.

LISETTE.  
Il en sera plutôt levé, cela est fort com-  
mode.

MERLIN.  
Depuis de Mr. son Pere a fait un si grand va-  
carme, il s'est bien corrigé de la passion du  
jeu ; il s'est fait vyrogne par complaisance pour  
la famille.

LISETTE.  
Voilà un heureux changement.

MERLIN.  
C'est moi qui lui ai fait prendre ce parti là,  
parce qu'il me convient beaucoup mieux que  
l'autre ; je le gouverne un peu comme tu sçais,  
c'est un garçon fort docile vraiment, & s'il  
avoit un peu plus d'argent, je m'accommode-  
rois assez de lui ; mais il me prend quelquefois  
des impatiences de porter le deuil de Mr. son  
Pere.

LISETTE.  
Tes impatiences ne serviront de rien, Mr.  
Damis est un homme qui a la Physionomie de  
celui qui est en terre route la posterité ; il ne refuse  
rien à ses plaisirs, & depuis la mort de Mad.  
sa femme il se dedommege à merveilles de tous  
ces chagrins qu'elle lui a donnez pendant sa  
vie.

LES MOEURS

MERLIN.  
Il n'est avaré que pour ses Enfans, com-  
ment la jeune Mariane ta Maitresse s'accom-  
mode telle de ses manieres ?

LISETTE.  
Fort mal, & Mr. Damis a autant de dareté  
pour sa fille que pour Mr. son fils.

MERLIN.  
Cela me surprend, car au bout du compte el-  
le n'est pas si debanchée que mon Maitre peut-  
être.

LISETTE.  
Il y a grande difference, & une fille...

MERLIN.  
Oh mon Enfant les garçons & filles, les fil-  
les & les garçons c'est la même pâr, les in-  
clinations sont pareilles, il n'y a que la ma-  
niere de les mettre en oeuvre qui est differente.  
Ta Maitresse n'est-elle pas amoureuse du Che-  
valier par exemple, & si Mr. Damis ne veut  
pas donner son consentement pour le mariage,  
ne trouverez-vous pas le moyen de vous en  
passer.

LISETTE.  
Cela se pourra fort bien, pourquoy non,  
quand un Pere a l'entêtement de ne pas marier  
sa fille, & qu'elle est assez grande pour se mar-  
rier toute seule, ce n'est pas un grand incon-  
venient que quelque formalité negligée.

MERLIN.  
On en faisoit scrupule autre fois, mais on a  
réformé cet abus là.

LISETTE.  
Et la sœur du Chevalier, l'aimable Angeli-  
que, n'épousera-t'elle pas aussi ton Maitre  
sans que la famille en soit avertie ? Les filles ne  
disent pas tout ee qu'elles font ordinairement.

MERLIN.  
Il y en a qui en font trop, pour tout dire,  
mon Enfant.

DU TEMS, COMEDIE.

LISETTE.  
Le mistere est une belle chose.  
MERLIN.  
Ou il n'y a rien de plus agreable qu'un ma-  
riage misterieux. C'est une espece de bonne  
fortune.

LISETTE.  
Cela a son goût & son merite.  
MERLIN.  
N'est-il pas vrai ? Si tu veux je t'épouserai  
comme cela par maniere de bonne fortune.

LISETTE.  
Cela ne presse pas encore, sitôt que Doran-  
te sera éveillé qu'il vienne a l'appartement de sa  
sœur, entrens-tu ?

MERLIN.  
Non pas s'il te plaît, qu'elle vienne au nô-  
tre, nous ne fortions pas si librement qu'elle,  
& tu as pû voir dans nôtre antichambre quel-  
ques honnêtes Bourgeois dont nous voudrions  
bien éviter la conversation.

LISETTE.  
Quoi ces Messieurs qui sont là dehors.  
MERLIN.  
C'est une espece de petite Cour que mon  
Maitre a eu l'esprit de se faire, ils viennent  
presque tous les matins a nôtre lever.

LISETTE.  
Cruels courtisans que ces Messieurs là, en  
voici quelqu'un qui a les entrées.

MERLIN.  
Il y a des insolens qui les usurent justement.  
C'est M. Petit Pont le Marchand de d'Orures le  
plus importun de tons les courtisans de nôtre  
sonnoissance.

LISETTE.  
Adieu, que ton Maitre ne sorte pas sans  
qu'on lui parle.





LES MOEURS



SCENE III.

MERLIN, Mr. PETIT PONT.

Mr. PETIT PONT.

J'entre indiscretement, & j'interromps peut-être votre conversation Mr. Merlin.

MERLIN.

Il n'y a point de peut-être à cela Mr. Petit Pont, vous entrez indifferemment cela est vrai & vous nous interrompez, cela est très sûr, y a t'il quelque chose pour votre service.

Mr. PETIT PONT.

Est-ce qu'il n'est pas encore jour ici.

MERLIN.

Non, Monsieur, il n'est jour chez nous qu'à la nuit, & la nuit n'est pas le tems de venir demander de l'argent.

Mr. PETIT PONT.

Mr. Dorante à ce que je vois, change l'air de la nature.

MERLIN.

Il n'est pas le seul, & c'est vous qui forcez presque tous les jeunes gens à vivre dans ce désordre.

Mr. PETIT PONT.

Moi?

MERLIN.

Vous & les autres, que Diable vous êtes un tas de persecuteurs qui ne pouvez laisser en repos les gens qui vous doivent; vous les quittez toute la journée, on prend votre tems, on dort pendant que vous veillez, & on se livre à son plaisir ou à ses affaires quand vous êtes tous bien endormis.

DU TEMS, COMEDIE.

Mr. PETIT PONT.

Votre Maître en use fort mal avec moy Mr. Merlin.

MERLIN.

Il en use mal avec vous? Pouvez-vous dire cela? Ce seroit à lui de se plaindre, & c'est lui qui est la partie souffrante de tout ceci.

Mr. PETIT PONT.

Comment donc la partie souffrante?

MERLIN.

Sans doute. Il vous doit & il n'a point d'argent. Vous êtes en droit de demander, il n'est pas en état de payer; vous jouissez de votre bien vous tout à votre aise, vous avez la satisfaction de songer qu'il vous est dû, & il a le chagrin de vous devoir, quel desespoir pour un jeune homme! Ah sans contredit tout l'avantage est de votre côté, Mr. Petit Pont.

Mr. PETIT PONT.

Ouais, mais voici un plaisant raisonnement ne lui ai-je pas donné mon argent comptant.

MERLIN.

A cause du bon marché qu'il vous a fait. Il s'avoit l'année passée de lever quelques habits pour son hiver, un déuil de Cour vient à la traverse, il se trouve cent aulnes de drap & tant de velours dont il ne sçait que faire, ce lui revient à plus de mil écus, il vous donne tout pour neuf cent livres, vous êtes bien lezè là dedans n'est-il pas vrai?

Mr. PETIT PONT.

Et toutes les d'ourures, les points d'Espagne, les galons, les franges, les postiches que je lui ai fournis à crédit?

MERLIN.

Il vous les doit, il faut qu'il vous les paye.

Mr. PETIT PONT.

Et quand me les payera-t'il?

MERLIN.

C'est ce que je ne sçai pas.

10 LES MOEURS

Mr. PETIT PONT.

Et n'a-t-il point de honte de me faire attendre, moi qui l'ai payé sur le champ.

MERLIN.

Non vraiment, vous nous avez payé sur le champ parce qu'on vous a fait très-bon marché, & vous nous avez depuis vendu très-cher, nous vous devons long-tems & très long-tems même, cela est dans les regles, & vous n'avez pas le mot à dire.

Mr. PETIT PONT.

Oùï, c'est ainsi que le prend votre Maître, oh je lui ferai voir.

MERLIN.

Paix ! paix ! paix voicy quelqu'un de vos confreres ; ne donnez point de mauvais exemple.

SCENE IV.

MERLIN, Mr. PETIT PONT,  
Mr. des BOURDONNOIS.

Mr. des BOURDONNOIS.

Monsieur ; je suis votre serviteur, je ne suis pas entré jusqu'ici si l'on ne m'avait dit que Mr. y étoit déjà ?

MERLIN.

Voilà ce que fait le mauvais exemple ; hé bien qu'est-ce qui vous amene ici Mr. des Bourdonnois, de quoi est-il question ?

Mr. des BOURDONNOIS.

Ne le savez-vous pas ? Est-ce qu'on ne parle pas encore à Mr. votre Maître ?

MERLIN.

On ne lui parlera d'un mois Monsieur.

DU TEMS, COMEDIE. II

Mr. des BOURDONNOIS.

Comment d'un mois ?

MERLIN.

Il en a pour autant. Les Medecins d'aujourd'hui ont défendu de voir personne, un maudite Rhumatisme qui lui est tombé sur des Oreilles la rendu sourd jusqu'à ce tems-là.

Mr. PETIT PONT.

Quel conte est-ce que vous nous faites ?

MERLIN.

Ce n'est point un conte, c'est un Rhumatisme.

Mr. des BOURDONNOIS.

Un Rhumatisme sur les Oreilles, ne seroit-ce point plutôt sur la bourse.

MERLIN.

Oùï, il y a complication de maladie, cela est dangereux au moins, & des visites des Creanciers sont fort contraires à ces maux-là.

Mr. PETIT PONT.

Cela est étrange que nous rendions ainsi malade les gens qui nous doivent.

MERLIN.

Oh le mauvais air est parmi vous autres assurément, & une grande marque de cela c'est que tout le monde vous hait comme la peste.

Mr. PETIT PONT.

Parce que nous demandons de l'argent.

MERLIN.

Né morbleu pourquoi en demandant les marchands seroient adorables sans ce défaut-là.

Mr. des BOURDONNOIS.

Lorsque l'on a besoin de nous, on ne déguerpit point nos boutiques ; demandons nous ce qui nous est dû, nous sommes des gens qu'on voudroit voir pendre.

MERLIN.

C'est un usage reçu, vous ne reformerez pas le siecle.

Mr. PETIT PONT.

Mais on parle aux personnes du moins.



12 LES MOEURS

MERLIN.

Ne me parlez-vous pas ? je suis le substitué de mon maître, il m'a donné ordre de vous écouter tant qu'il vous plaira.

Mr. des BOURDONNOIS.

Et de l'argent qui nous en donnera.

MERLIN.

M'a commission ne va point jusque-là, si c'est ee qui vous amene, je ne vous conseillie pas d'attendre.

Mr. PETIT PONT.

J'attendray jusqu'à demain.

Mr. des BOURDONNOIS.

Je ne sortiray point que je ne sçache à quoy m'en tenir.

MERLIN.

Ouy ? ah nous allons voir Messieurs. Vous teriez chez vous beaucoup mieux qu'icy, à moins que nous n'ayez quelque affaire ensemble que vous vouliez regler avant que de sortir.

Mr. PETIT PONT.

Non non, nous n'avons point d'affaire ensemble.

Mr. des BOURDONNOIS.

Et nous n'en avons jamais eü.

MERLIN.

Oh je veux vous en faire avoir moy pour vous deslennuyer, puisque vous êtes resollus d'attendre. Il faut bien vous amuser & vous faire passer le tems à quelque chose.

Mr. des BOURDONNOIS.

On ne m'amuse pas si aisément, j'ay livré de belle & bonne marchandise & je pretends.

MERLIN.

Ouy des étoffes bien conditionnées, & voilà Mr. Petit Pont avec qui nous les avons negociées qui en a été fort content, demandez luy plutôt.

Mr. PETIT PONT.

Comment ?

DU TEMS, COMEDIE. 13

Mr. des BOURDONNOIS.

Quoy c'est vous qui avez acheté mon velours & mon drap Monsieur ?

Mr. PETIT PONT.

Qu'est-ce à dire je ne vous connois pas ; & que j'ay acheté est à moy, ne l'ay-je pas bien payé ?

MERLIN.

Oh pour cela ouy, neuf cent livre argent comptant.

Mr. des BOURDONNOIS.

Comment neuf cent livres, il y en avoit pour trois mil deux cent.

MERLIN.

Nous ne sommes pas des fripons, nous autres ; & nous ne gagnons pas trop dans le commerce, comme vous voyez.

Mr. des BOURDONNOIS.

Et vous facilitez ainsi à la jeunesse les moyens de se ruiner Monsieur ? N'avez-vous point de honte, de profiter du dereglement d'un enfant de famille, & de le plonger dans le desordre ?

Mr. PETIT PONT.

Monsie. Mr. mêlez-vous s'il vous plait ce vos affaires, & ne vous embrassez point de celles des autres.

MERLIN.

Mr. des Bourdonnois parle fort juste, & quand on a de certains reproches à se faire, il ne faut point tant faire l'entendu.

Mr. des BOURDONNOIS.

Je suis marchand moy, & je ne suis point un usurier, afin que vous le sachiez.

MERLIN.

Mr. est marchand aussi, l'un n'empêche pas l'autre.

Mr. des BOURDONNOIS.

Il est marchand ?

MERLIN.

Ouy vrayment, c'est luy qui nous a fourni





14 LES OMEURS

toutes ces dorures dont vous ne nous avez  
donné que cent cinquante pistoles.

Mr. PETIT PONT.

Cent cinquante pistoles, il y en avoit pour  
deux mille écus; allez Mr. cela est infame d'a-  
buser ainsi des pressans besoins d'un jeune  
homme?

MERLIN.

Et de l'aider à ruiner d'honnêtes marchands  
comme Mr. Petit Pont, qui avancent leur bien  
dans la bonne foy.

Mr. des BOURDONNOIS.

Morbleu j'ay donné de la marchandise tout  
ce qu'elle valoit, & c'est un malhonnête hom-  
me de vendre si cher un once d'oripeau sur deux  
livres de foye.

MERLIN.

Ce qu'il dit là est d'assez bon sens au moins.

Mr. PETIT PONT.

C'est un affronteur luy de faire payer si cher  
de vieille panne cassée & du drap brûlé, vous  
de plaisantes guenilles, je les ay trop achetez de  
la moitié.

MERLIN.

Il insulte vos marchandises, cela ne se souffre  
point.

Mr. des BOURDONNOIS.

C'est bien à luy de raisonner.

Mr. PETIT PONT.

Assurement c'est à moy, je n'ay encore mar-  
qué que deux fois en ma vie, & vous avez qua-  
tre fois fait banqueroute.

Mr. des BOURDONNOIS.

Vous entendez ce qu'il me dit Monsieur.

MERLIN.

Ouy Monsieur, il a tort assurément.

Mr. PETIT PONT.

Il m'a appelé malhonnête homme.

MERLIN.

Cela est vray, je l'ay entendu.

DU TEMS, COMEDIE. 15

Mr. des BOURDONNOIS.

Il me fera réparation sur ma parole, & je re-  
vendiqueray mes gresles.

MERLIN.

Revendiquez, revendiquez, ce sera fort bien  
fait.

Mr. PETIT PONT.

J'en auray raison à quelque prix que ce soit,  
je me feray rendre mes dorures.

SCENE V.

MERLIN, seul.

ET comme chacun aura ses marchandises,  
nous n'aurons rien à payer nous autres. Si  
non pouvoit se faire aussi heureusement de  
nos ses Creanciers, je ne voudrois point faire  
d'autre commerce.

SCENE VI.

DORANTE, MERLIN.

HE Merlin.

MERLIN.

Voilà Monsieur mon maître qui s'éveille, ces  
Messieurs ne pouvoient sortir plus à propos.

DORANTE.

Merlin.

MERLIN.

Monsieur.

DORANTE.

Pourquoy ne repons-tu pas quand je t'appelle?

MERLIN.

Je m'amusois à faire de petites reflexions sur vôtre bonheur.

DORANTE.

Où ! L'on n'a jamais été dans l'embarras où je me trouve; je suis un fort heureux mortel assurément.

MERLIN.

On ne peut gueres l'être davantage: comment morbleu, vous dormez tranquillement pendant que vos Creanciers fe chantent pouille à vôtre porte? & vous ne vous éveillez que quand ils n'y font plus, il faut être bien predestiné.

DORANTE.

Quel bruit ay-je entendu? c'étoit donc...

MERLIN.

C'étoit deux de vos correspondans, le marchand de galon & le marchand d'étoffes que j'ay mis aux prises. J'espere qu'ils vont avoir ensemble quelque petit démêlé qui vous donnera du relâche.

DORANTE.

Sçavent-ils...

MERLIN.

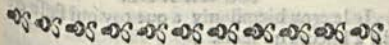
Ouy je leur ay dit naturellement les choses.

DORANTE.

Mais il ne falloit pas...

MERLIN.

Il falloit s'en défaire, & j'y ay réussi; ah, ah! voici Mr. de la Tocane, il a les entrées libres & luy-là.



## SCENE VII.

DORANTE, MERLIN, Mr. de la TOCANE,

DORANTE.

Bon jour Monfr. l'empoisonneur, qui t'amené icy? Tu as percé quelque vin que tu veux que je mette en reputation, n'est-ce pas? le Chellier a-t-il soupé cette nuit chez toy? C'est le Major de son Regiment qui a payé je gage, à quelle heure à-ton porté coucher le gros Chanoine.

Mr. de la TOCANE.

Ma foy Monsieur, il y a plus de deux jours qu'il n'est entré chez moy personne de confiance; nous ne faisons rien, il n'y a point d'argent, le Cabaret est mort, il ne se souicat plus que par les femmes.

MERLIN.

La ressource est bonne, par les femmes,

LA TOCANE.

Ouy sans quelques petits soupers que l'on porte quelque fois en ville, il faudroit fermer à boutique.

MERLIN.

Mr. de la Tocane est le premier homme du monde pour les soupers en ville.

DORANTE.

On a besoin d'honnêtes gens, de gens de confiance pour ces parties là.

LA TOCANE.

Ce n'est pas pour me vanter Mr. Mais vous sçavez que je suis plus employé qu'un autre, par tout ce qu'il y a de personne de qualité.

## 18 LES MOEURS

DORANTE.

Je le croy bien il n'y a que toy qui fasses croire à l'heure qu'il est.

LA TOCANE.

J'en ay trop fait, & s'il m'étoit moins dû, je ne viendrois pas vous importuner pour...

DORANTE.

M'importuner toy ? tu ne m'importunes point je t'assure, Mais pour le credit je ne te conseille pas d'en faire à personne.

LA TOCANE.

Il faut que je sois bien pressé Monfr. puis-je que je viens...

DORANTE.

Je ne veux pas que tu m'en fasses à moy même.

LA TOCANE

Je ne suis pas en état Mr. de...

DORANTE.

Je t'en dois déjà assez, Premièrement.

LA TOCANE.

Oh Monsieur.

DORANTE.

Je connois ton cœur & tes manieres.

LA TOCANE.

Je vous assure Monsieur.

DORANTE.

Non je ne le veux point absolument, je te le défends même, je sçay comme tu en uses, tu n'as rien à toy, mais il ne faut pas toujours être si facile.

MERLIN.

Voilà un garçon de bon conseil Mr. de la Tocane.

LA TOCANE.

Si vous voulez bien Monsieur...

DORANTE.

Combien ! est-il dû par ce petit homme là...

LA TOCANE.

Qui Monsieur ?

## DU TEMS, COMEDIE. 19

DORANTE.

Ce petit homme à grande perruque, cet apprenti Magistrat, qui a fait son cours de croix chez toy & qui donne ses audiences dans l'amphitheatre de l'Opera.

LA TOCANE.

Je ne sçay pas qui vous voulez dire.

MERLIN.

Il y en a tant comme cela Mr. qu'on ne peut pas deviner qui c'est.

DORANTE.

Et as-tu reçu de l'argent de ce grand inutile, qui a l'air si déterminé, & qui attend que la paix soit faite pour se mettre dans les moufquetaires.

LA TOCANE.

Oh pour luy Mr. j'ay de bonnes assurances, il soupe quelque fois chez la femme d'un Suisse qui a arrêté ses parties.

DORANTE.

Cela est heureux des parties arrêtées.

MERLIN.

Et par la femme d'un Suisse Monsieur c'est de l'argent comptant.

LA TOCANE.

Les vôtres le sont depuis long-tems & vous n'aviez promis.

DORANTE.

Il est vray je t'ay promis de l'argent, il faut t'en donner. Merlin.

MERLIN.

Monsieur.

DORANTE.

Quand est-ce qu'on t'a dit que j'en devois recevoir.

MERLIN.

Je n'ay pas ouy parler de cela Monfr.

DORANTE.

Le coquin ? quoy le billet de change qui doit s'échoir à la fin du mois.

MER-

MÉRLIN.

Ah ouy Mr. à la fin du mois.

DORANTE.

Ne t'avois-je pas dit d'aller chez le banquier qui le doit payer ?

MÉRLIN.

J'y a été aussi Monsieur.

DORANTE.

Hé bien n'est-a-t'il pas promis de l'acquitter à l'échéance.

MÉRLIN.

Hé mais Monsieur. . .

DORANTE.

Quoy mais ?

MÉRLIN.

Cela ira bien encore à quinze jours de plus je pense.

DORANTE.

Hé bien quinze jours, soit, ce n'est pas une affaire, &amp; tu attendras bien encore ce temps-là.

LA TOCANE.

Mais Mr. est-ce de l'argent sûr ? vous promettez toujours à tout le monde, &amp; vous ne payez jamais personne.

DORANTE.

Il y a de certains gens que j'aime à faire attendre je te l'avoué, des tailleurs par exemple, des Perruquiers, des brodeurs.

MÉRLIN.

Des marchands de galon, des marchands d'étoffe, mille gredins comme cela qui ne fournissent que des choses inutiles à la vie.

DORANTE.

Merlin à raison, mais toy qui me fais faire la meilleure chère du monde &amp; bois le meilleur vin de Champagne. . .

MÉRLIN.

Et qui ne le vend que 36. sols la bouteille parce qu'il y en a beaucoup cette année,

DORANTE.

J'ay trop d'interêt à te ménager.

MÉRLIN.

Monsieur se mettroit luy-même en gage, si le biller de change n'étoit pas payé.

LA TOCANE.

Je compteray donc là-dessus Mr. Mais je vous prie de ne pas m'oublier, vous l'en ferez souvenir Mr. Merlin s'il vous plaît.

MÉRLIN.

Ne vous mettez pas en peine Mr. de la Tocane, si vous n'êtes pas payé, personne ne le fera je vous en réponds.

## SCENE VIII.

DORANTE, MÉRLIN.

MÉRLIN.

Voilà ce qu'on peut appeller une bonne pâte d'homme. Vous n'êtes pas fort scrupuleux naturellement, mais je gage que vous ferez conscience de ne pas payer Mr. de la Tocane.

DORANTE.

F'y c'est un fripon qui vend les choses trois fois plus qu'elles ne valent. . .

MÉRLIN.

Je le trouvois honnête homme, parce qu'il fait faire bonne chère, &amp; qu'il donne de bon vin de Champagne.

DORANTE.

Un marchand de vin honnête homme dans ce siècle-cy, eux qui ne l'ont jamais été.



## SCENE. I X.

DORANTE, MERLIN, Mr. de  
GRUMELIN.

GRUMELIN.

EN verité Monsieur, je ne sçay pas comment  
vous l'entendez, mais il ne tient qu'à moy  
de vous faire de cruelles affaires.

DORANTE.

Bon jour Mr. Grumelin,

MERLIN.

Voyci un Bourgeois qui prend le haut ton,  
je ne sçay pas comment cela finira.

Mr. GRUMELIN.

N'étoit-ce pas assez Mr. de me devoir deux  
années de Loyers, de ma Maison de Campa-  
gne. . .

DORANTE.

Mon épée Merlin, mon chapeau que je por-  
te, vous vaudrez bien que je vous quitte la place  
Mr. Grumelin.

Mr. GRUMELIN.

Je viens pour vous parler Monsieur.

DORANTE.

Pour me parler à la bonne heure, mais je  
n'aime pas qu'on me querelle, & vous prenez  
si mal les choses.

Mr. GRUMELIN.

Je prends mal les choses, on ne s'est jamais  
avisé de faire ce que vous faites.

MERLIN.

Il a plus d'imagination qu'un autre, au  
moins, ce jeune homme-là.

Mr. GRUMELIN.

Si je n'avois des obligations essentielles à  
Mr. votre pere. . .

DORANTE.

Mais à qui en avez vous donc Mr. Grume-  
lin, j'occupe votre Maison de Campagne; je  
vous dois quelques termes, est-ce là ce qui vous  
amène?

Mr. GRUMELIN.

Non Monsieur, c'est mon bois que vous avez  
fait couper.

DORANTE.

Ah votre bois, fort bien, Merlin, Mr. Gr-  
melin vient pour son bois qu'on a fait couper.

MERLIN.

Mr. Grumelin prend bien de la peine.

DORANTE.

Savez-vous bien vous autres Bourgeois que  
vous n'avez pas le sens communs tout tant que  
vous êtes.

Mr. GRUMELIN.

Monsieur.

DORANTE.

Vous êtes des esprits bornez, sans goût &  
delicatesse.

Mr. GRUMELIN.

Monsieur.

MERLIN.

Il vous dit vos petites veritez, mais ce font  
les manieres.

Mr. GRUMELIN.

Ah fort bien, fort bien, c'est par goût &  
par delicatesse que vous m'avez abattu pour  
mille écus de bois, n'est-ce pas? oh si vous  
n'en faites par raison. . .

DORANTE.

On vous a fait tort assurément, & vous avez  
grand sujet de vous plaindre.

MERLIN.

Je vous l'avois bien dit Monsieur, que vous  
avez affaire à un petit ingrat qui ne vous  
sçau-

24 LES MOEURS

scarois aucun gré des ameliorations que vous feriez à son heritage.

Mr. GRUMELIN.

Comment des ameliorations? Un bois qui faisoit tout l'ornement de ma maison.

DORANTE.

Fy Monsieur, ne parlez pas comme vous faites.

MERLIN.

Ce bois la étoit affreux Mr. Grumelin, on n'y voyoit goûte.

Mr. GRUMELIN.

Qu'est-ce à dire affreux?

DORANTE.

Non Monsieur, il étoit admirable, il étoit foit les gens dans la maison, cela avoit son merite au moins, car il ne faut point d'air à la Campagne, il ne faut point de vûe, vous avez raison.

MERLIN.

Il se moque de vous Mr. Grumelin.

Mr. GRUMELIN.

Je le vois bien mais...

DORANTE.

Je ne comprends pas comment les gens sont faits pour moi. On prend tous les soins imaginables pour embellir la maison de Monsieur, on en fait un bijou pour la vûe en étant seulement un mechant bois.

Mr. GRUMELIN.

En l'ététant? Les arbres sont coupez par le pied.

DORANTE.

Coupez par le pied? Cela n'est pas de mon ordonnance.

MERLIN.

Non Monsieur, c'est de la mienne.

DORANTE.

Qu'est-ce à dire cela de la tienne?

MERLIN.

Où Monsieur, vous vouliez qu'on les

DU TEMS, COMEDIE. 25

rât pour avoir de la vûe au premiers étage, & j'ai fait tout abattre moi pour avoir de la vûe dans la cuisive.

Mr. CRUMELIN.

Vous voyez bien Monsieur.

DORANTE.

Quoi de la cuisive.

MERLIN.

De la cave, Monsieur, de la cave, c'est une vûe charmante.

DORANTE.

Oh plaignez - vous Mr. Grumelin une vûe charmante dans la cuisive, dans la cave.

Mr. GRUMELIN.

Cela étoit bien necessaire, mais ce bois a été vendu, & l'argent...

DORANTE.

Oh pour l'argent je l'ai touché, il faudra bien vous en tenir compte, à la fin du bail on verra tout cela.

Mr. GRUMELIN.

A la fin du bail?

DORANTE.

Mon cher, Mr. Grumelin, laissez moi faire, je veux accommoder votre maison à ma fantaisie ce sera le plus joli morceau qu'il y ait aux environs de Paris, il y a de quoi faire des choses...

Mr. GRUMELIN.

Hé n'y faites plus rien de nouveau de grace, ce qui est fait, est fait, il en faut passer par là, mais je vous conjure de faire souvenir Monsieur votre Pere de la commission qu'il m'a promise pour mon genre.

DORANTE.

Ah! pour cela c'est une affaire faite, je suis votre Scrviteur Mr. Grumelin.

Mr. GRUMELIN.

Je vous baise bien les mains, Monsieur, ne m'oubliez pas, faites quelque chose pour moi,



je vous prie, & ne faites plus rien à ma maison, s'il vous plaît.

## SCENE X.

DORANTE, MERLIN.

MERLIN.

JE ne croyois pas que cette aventure se passeroit si doucement, & vous ne pouvez pas disconvenir que celui-là ne soit un fort honnête homme.

DORANTE.

Lui? C'est un marant qui a fait les affaires de mon Père, & qui nous a volé dix mil écus, je trouve moyen de lui faire rendre gorge.

MERLIN.

En embellissant sa maison. Si nous connoissons toujours de même ce sera quelque chose de beau dans la suite.

DORANTE.

Il n'y avoit que ce bois-là qui valoit quelque chose.

MERLIN.

Il y a encore les portes, les fenêtres & les gouttières, cela fera bon pour une dernière ressource, on fait argent de tout dans le besoin.

DORANTE.

Ah! Mon pauvre Merlin, je n'en eus pas mais tant à faire, je n'ay pas une pistole, je suis persécuté de tous côtés, & ce qui m'inquiète le plus, c'est cette malheureuse Lettre de change de quatre cens Louis.

MERLIN.

Cela est inquietant, vous avez raison.

DORANTE.

Elle est échue, le coquin à qui je l'ai faite poursuit vivement.

MERLIN.

Voilà un grand marant de vouloir être payé.

DORANTE.

Si je ne trouve aujourd'hui cette somme je suis perdu.

MERLIN.

Les portes & les gouttières de Mr. Grumelin ne valent pas cela.

DORANTE.

Il est bien question de plaifanter.

MERLIN.

Je ne plaifante point, voici votre Tante, la bonne Dame à quelque parr un vieux mago si elle vouloit...

## SCENE XI.

DORANTE, MERLIN, ARAMINTE.

DORANTE.

HE bon jour, mon adorable Tante, j'allois monter chez vous, & je suis confus que vous preniez la peine de descendre chez moi.

ARAMINTE.

J'y descends, j'y descends pour vous chanter la ballade de mon Neveu.

MERLIN.

Il y a quelque chose de nouveau apparemment.

DORANTE.

Qu'avez-vous donc ma bonne Tante?

ARAMINTE.

J'ai que vous êtes un garnement qui donnez la mort à votre Pere.

DORANTE.

Qu'ai-je donc fait qui vous oblige...

ARAMINTE.

C'est tous les jours quelque piece nouvelle, & il n'y a rien que vous n'inventiez vous & ce frison-là pour faire engrager toute la maison.

MERLIN.

Moi Madame? J'ai les intentions bonnes, ne confondez point les innocens.

DORANTE.

Mais ma Tante...

ARAMINTE.

Voler votre Pere malheureux!

DORANTE.

Moi ma Tante!

ARAMINTE.

Où vous.

MERLIN.

Cela n'est pas encore, mais cela pourra être.

DORANTE.

Je ne sçai ce que vous me voulez dire.

ARAMINTE.

Quoi? Ces trois quarteaux de Vin d'Espagne & ce ballor de truffes, ah! ah.

MERLIN.

Je vous avois bien dit qu'on le sçauroit.

ARAMINTE.

Avec cette douzaine de Jambons qu'on en voyoit à votre Pere, & que vous avez été prendre à la barriere St. Antoine.

MERLIN.

Je lui avois conseillé de les laisser enlever Madame, prendre des Jambons à une barriere, c'est une espece de vol de grand chemin. voilà une mechante affaire Monsieur.

ARAMINTE.

N'est-t'il pas vrai.

DORANTE.

Et c'est l'a ma Tante ce qui donnera la mort à mon Pere?

ARAMINTE.

Assurement.

MERLIN.

Il faut que le bon homme soit bien gourmand d'être si fâché de si peu de chose.

ARAMINTE.

Comment de si peu de chose, des provisions qu'on fait pour la maison.

MERLIN.

Il n'y a rien eu de perdu, nous les avons mises à profit, Madame.

ARAMINTE.

Quest-ce à dire à profit.

MERLIN.

Où Madame, les provisions de Vin se font pour boire, celles de Jambons pour manger; on a suivi la destination. Mr. Damis, n'a pas lieu de se plaindre.

ARAMINTE.

Tai toi coquin, c'est toi qui gâtes cet enfant-là.

MERLIN.

Moi Madame, vous êtes bien heureuse que je l'ai empêché de prendre une caisse de faucifions de saucifions à l'ail qui venoit pour vous par la même voiture.

ARAMINTE.

Tu en fais trop mon pauvre Neveu, tu en fais trop, je ne te parle plus des Jambons.

MERLIN.

En faveur des saucifions à l'ail.

ARAMINTE.

Voilà qui est fini, mais ton Pere est serieusement en colere contre toi.

DORANTE.

Il empoisonne les actions de ma vie les plus innocentes.



ARAMINTE.

Il n'a pas tort, tu ne vaux rien.

DORANTE.

C'est vous ma Tante qui m'attirez son indignation.

ARAMINTE.

Moi mon enfant ?

DORANTE.

Vous même, le Chevalier vient souvent ici, il est de mes amis, mon Pere s' imagine que vous êtes amoureuse de lui, &amp; il croit que c'est moi, qui vous ai mise dans ce goût-là.

ARAMINTE.

C'est un bon impertinent que votre Pere, avec ses imaginations.

MERLIN.

Fort bien.

ARAMINTE.

C'est un fort honnête garçon que le Chevalier.

DORANTE.

Il a une estime pour vous qui n'est pas concevable ma Tante.

MERLIN.

Il ne s'en tient pas à l'estime Monsieur, &amp; s'il osoit...

ARAMINTE.

Qu'il ose, qu'il ose, je ferai bien voir à Monsieur mon frere, que je ne depens de personne.

MERLIN.

Vous êtes majeure une fois.

ARAMINTE.

Qu'il ne me fasse pas parler, je sçai de ses Nouvelles.

MERLIN.

Vous sçavez de belles choses.

DORANTE.

Quoi ma Tante, mon Pere...

ARAMINTE.

Il n'a qu'à se venir plaindre de votre conduite, je le redresserai bien sur la sienne.

DORANTE.

Il est d'une étrange humeur, je vous l'avoue.

ARAMINTE.

Je suis dans une colere épouvantable. Rendez-vous, joiez, depensez, faites tout ce que vous voudrez &amp; votre sœur aussi, je serai pour vous contre votre Pere, &amp; nous le redressons sur ma parole.

## SCENE XII.

DORANTE, MERLIN.

MERLIN.

Vous ne trouvez pas que cette tante là est une bonne personne ?

DORANTE.

Je m'étois toujours bien douté qu'elle avoit du goût pour le Chevalier.

MERLIN.

Elle en veut aux jeunes gens, c'est là son foible.

DORANTE.

Et elle en est toujours la dupe.

MERLIN.

Les mauvais succées ne la reburent point.

DORANTE.

Si le Chevalier étoit d'humeur d'en profiter.

MERLIN.

S'il en profite ce ne fera que pour lui; ne comptez point sur cet argent-là; chacun est pour soi dans ce tems-ci, je connois mon homme.

Allons le chercher il fera chez sa sœur.

MERLIN.

La vôtre a quelque chose à vous dire.

DORANTE.

Nous sçaurons ce que c'est , passons d'abord chez Angelique, & songeons avant toutes choses à trouver les quatre cens Louis pour payer la Lettre de change.

MERLIN.

Ce n'est pas une petite entreprise dans ce temps-ci.

*Fin du premier Acte.*



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE.

Votre frere est sorti vous dis-je.

MARIANE.

Né lui as-tu pas dit que j'avois à lui parler ?

LISETTE.

J'e l'avois dit à Merlin.

MARIANE.

Il aura oublié de l'en avertir.

LISETTE.

Merlin l'aura dit, & votre frere ne s'en fera pas souvenu un moment après. Ce jeune homme-là a terriblement d'affaires dans la tête.

MARIANE.

Celles dont j'ai à l'entretenir l'interessent tant que moi.

LISETTE.

Il devine à peu près ce que vous lui voulez, & votre plus grand chagrin à l'un & à l'autre, c'est que votre Pere ne vous donne point d'argent, & qu'il ne veut pas vous marier.

MARIANE.

Cela pourroit être.

LISETTE.

Et selon mon petit genie voici comme il calcul.

34 LES MOEURS

cule. Si je marie mes enfans il faudra leur rendre compte du bien de leur mere, me-defaire d'une partie du mien, que m'en reviendra-t'il ? Ils auront tout le plaisir de l'affaire, & moi j'en aurai tout le chagrin, c'est à peu près comme il raisonne, & voilà comme aujourd'hui raisonnent presque tous les Peres.

MARIANE.

Mais ne peut-on pas trouver des moyens pour lui faire entendre. . .

LISETTE.

Pour lui faire entendre oui, pour le persuader non. Et, soit dit sans vous offenser, le connois les allures de votre famille, elle ne demord pas volontiers de ses sentimens.

MARIANE.

Nous sommes des personnes bien extraordinaires, à ton compte.

LISETTE.

Pas mal. Votre Tante est née folle & coquette, celle la pourra changer, il n'y a que soixante ans que cela lui dure : votre frere a commencé d'être libertain chez fa nourrice, il ne changera point. Vous aimez les plaisirs, le monde, le jeu, la bonne chere & la liberté. . .

MARIANE.

J'aime ce que tout le monde aime, & mon goût est fort à la mode.

LISETTE.

Et comme cette mode là ne changera pas si tôt aparemment, vos peccies inclinations vont durer long-tems ; & ne vous souvient-il pas que Madame votre mere qui avoit grondé toute sa vie, rendir en grondant le dernier soupir ? Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle grondé encore quelque part où elle soit.

MARIANE.

Voilà des reflexions bien necessaires au sujet dont il est question.

LISETTE.

C'est pour vous faire entendre que puis que

DU TEMS, COMEDIE. 35

Monfieur votre Pere n'a pû vous corriger tout tant que vous êtes, vous ne viendrez pas à bout de le corriger lui. Cela ne seroit pas juste.

MARIANE.

Qui te parle de le corriger ? Je n'entreprends point d'affaires si difficiles, mais je me flatte. . .

LISETTE.

Oh flattez-vous tant qu'il vous plaira, c'est fort bien fait. Bâtissez des Châteaux en Espagne, je vous aiderai si vous voulez, je suis un architecte admirable pour ces sortes de bâtimens-là.

MARIANE.

Je te parois folle Lisette, & peut-être n'est-il pas dans la bien senece qu'une fille de mon âge témoigne tant d'impatience d'être mariée.

LISETTE.

Au contraire il n'y a rien de mieux, & en cas de mariages, les honnêtes filles ont toujours plus d'impatience que les autres.

MARIANE.

Moi qui aime tant la liberté j'ai vécu jusqu'à present dans une si grande contrainte, on renfermée dans un convent, ou avec une mere de mauvaise humeur, ou après d'une tante capricieuse. . .

LISETTE.

Voilà des caracteres ennuyeux, vous avez raison, un mary jaloux & bizarre vous divertira d'avantage peut-être : il faut du changement dans la vie.

MARIANE.

Le Chevalier n'est point bizarre je t'assure.

LISETTE.

Il n'est encore que votre Amant.

MARIANE.

Il ne sera point jaloux.



L I S E T T E.

Qui vous en repondra ?

M A R I A N E.

Je ne lui donnerai point sujet de l'être.

L I S E T T E.

S'il l'est sans sujet ?

M A R I A N E.

Je serai malheureuse.

L I S E T T E.

Pourquoi vous exposer à le devenir ?

M A R I A N E.

Ah que tu es ennuieufe avec ta morale, &amp; que je te hais aujourd'hui.

L I S E T T E.

Hé, là, là ne vois fachez point; je suis bonne Princesse, &amp; je ne m'oppose à vos sentimens que pour les animer d'avantage, &amp; pour vous faire prendre une bonne resolution.

M A R I A N E.

Ce n'est pas la resolution qui me manque mais...

L I S E T T E.

Le Chevalier est un jeune fou, étourdi, en tête &amp; qui fait bien valoir aux Dames sa qualité &amp; sa jeunesse avec tous ses défauts. Il vous aime lui qui n'a jamais rien aimé, vous l'aimez aussi, suivez votre étoille, vous ne feriez pas du goût du siecle si vous résistiez à la destinée.

M A R I A N E.

Que tu es charmante ma pauvre Lisette.

L I S E T T E.

Vous ne me haïssez plus tant, n'est ce pas ?

M A R I A N E.

Je te trouve une personne adorable.

L I S E T T E.

Pour se faire adorer des filles il n'y a qu'à leur conseiller tout ce qu'elles veulent, mais voici la sœur de votre amant, vous aimeriez mieux que ce fût lui même.



## S C E N E I I.

M A R I A N E, L I S E T T E, A N G E L I Q U E.

M A R I A N E.

Bon jour toute aimable personne, il y a mille ans que je ne t'ai vûe, je commençois à m'en desesperer.

A N G E L I Q U E.

Le tems ma duré plus qu'à toi, je te jure, &amp; cependant s'il m'étoit resté quatre pistoles, je ne te serois pas venu voir encore aujourd'hui.

M A R I A N E.

Tu as perdu ton argent ?

A N G E L I Q U E.

Ne m'en parle point je suis inconsolable; il y a deux nuits que je ne dors point, &amp; que je jouë d'un malheur éponventable.

L I S E T T E.

Vous avez tort de vous donner de si mauvaises nuits, vous pourriez les mieux employer.

M A R I A N E.

Ne te corrigeras-tu point de la passion du jeu.

A N G E L I Q U E.

Je cesserais d'être jouëuse quand tu cesseras d'être coquette.

L I S E T T E.

Vous jouërez long-tems encore.

M A R I A N E.

As-tu vû mon frere aujourd'hui ?

A N G E L I Q U E.

a passé chez moi comme une éclair, il ne m'a



38 LES MOEURS  
m'a jamais vû si chagrine, & je ne l'ai jamais  
vû si affairé.

L I S E T T E.

Elle ne vous demande des nouvelles de son  
frere qu'afin que vous lui en apreniez du vô-  
tre, je vous en avertis.

A N G E L I Q U E.

Il est ici le Chevalier, je te l'arçenois, ta  
Tante s'en est emparée.

M A R I A N E.

Le Chevalier est avec ma Tante ?

A N G E L I Q U E.

Je les ai quittez, ils pourroient me suivre,  
& si tu m'en crois pour éviter l'ennuyeuse  
conversation de ta Tante nous nous sauverons  
dans ton appartement.

M A R I A N E.

Nous y serons en sûreté.

A N G E L I Q U E.

Mon frere viendra nous y joindre, allons.

L I S E T T E.

Hé vous ne vous ennuyerez pas. Il y a des  
miroirs, des dez, & des cartes, voilà de quoi  
vous amuser l'une & l'autre.

S C E N E I I I.

Mad. des MARTINS, LISETTE.

L I S E T T E.

H E bon jour Mad. des Martins,  
des MARTINS.  
Je suis bien votre servante Mademoiselle Li-  
sette.

L I S E T T E.

Qui vous amene en ce pais-ci,

DU TEMS, COMEDIE. 39  
des MARTINS.

Fant-il demander ces choses-là, & une fem-  
me de ma profession est-elle jamais fans affai-  
res.

L I S E T T E.

On m'avoit dit que vous aviez quitté.

des MARTINS.

Je ne travaille pas aussi pour tout le monde.  
Mr. Damis m'a fait avoir une commiffion pour  
un de mes comperes, & pour cultiver sa pro-  
fession je viens quelque fois lui rendre visite.

L I S E T T E.

Ma foi vive les gens de Finance pour les con-  
noiffances solides, n'est-il pas vrai, Mad. des  
Martins.

des MARTINS.

La robe n'est pas à negliger, & vous ne  
sçavez croire combien de procez entre deux  
pers on gagne tous les jours à ma recomman-  
dation.

L I S E T T E.

Vous avez un sçavoir faire admirable par-  
mi les gens de Justice; ce n'est pas d'aujourd'  
hui que je vous connois.

des MARTINS.

Je tâche à faire plaisir à tout le monde, &  
je puis dire sans vanité que presque toutes les  
femmes de robe font autant de mes amies que  
leurs maris mêmes.

L I S E T T E.

Oh cela est vrai, & il me fouvient encore de  
l'amitié qu'avoit pour vous la Maitresse que je  
servois il y a trois ans.

des MARTINS.

H y a trois ans ? Qui donc ?

L I S E T T E.

Helas cette jolie Avocate qui avoit les clefs  
de votre appartement, & qui alloit y déjeuner  
quelque fois les matins avec ce Capitaine de  
Dragons pendant que son mari s'égosilloit au  
Palais.

des.

des MARTINS.

Helas la pauvre enfant, Monsieur l'Avocat étoit si jaloux.

LISETTE.

Ce sont d'incommodes peronnages que ces Avocats, parce qu'ils sçavent les anciennes loix, ils prennent que leurs femmes les observent, & ils ne veulent point souffrir qu'elles suivent la nouvelle coutume, cela est bien ridicule.

des MARTINS.

Patience, patience, on les mettra sur le bon pied, aussi bien que tous les autres.

LISETTE.

Et la femme de ce Commissaire que vous gouverniez aussi dans le même tems, elle ne vous haïsoit pas encore celle-là.

des MARTINS.

C'étoit un vilain magot que son mari.

LISETTE.

C'étoit un homme d'ordre; son quartier étoit toujours fort bien réglé, mais en revanche sa femme ne l'étoit gueres.

des MARTINS.

Ah doucement, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je ne veux medire de personne Mad. des Martins; mais pendant que Monsieur le Commissaire courtoit la Ville pour faire observer les ordonnances de police, n'est-il pas vrai que Madame sa femme tenoit quelque fois chez elle une petite police, où Monsieur le Commissaire lui même étoit souvent condamné à l'amende.

des MARTINS.

Vous êtes toujours mauvaise Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Cela vous chagrine, laissons-là le passé, parlons du présent; quelle affaire avez-vous avec Monsieur Damis? Je veux la sçavoir par vous même, si je la devine je vous traverserai.

des

des MARTINS.

Me promettez-vous d'être discret.

LISETTE.

Belle demande, je suis la discretion même.

des MARTINS.

Mr. Damis est dans le goit de se remarier.

LISETTE.

Ah le vieux fou, que me dites-vous là, Mad. des Martins.

des MARTINS.

Il n'est pas le seul dans la maison entiché de cette maladie.

LISETTE.

Comment donc? Vous faites les affaires de toute la famille aparemment.

des MARTINS.

La Tante est amoureuse aussi d'un Chevalier de ma connoissance, & de la vôtre.

LISETTE.

Le Chevalier? Il est amoureux de la niece, Mad. des Martins.

des MARTINS.

Il est amoureux de la niece, mais il en veut l'argent de la Tante. Je vieux ici en partie pour cela, je lui ai donné parole, il doit venir.

LISETTE.

Ah le fourbe, je ne m'étonne pas s'il est demeuré avec la Tante.

des MARTINS.

Et voilà comme on ménage les vieilles pour avoir de quoi plaire aux jeunes, c'est la maniere d'à present.

LISETTE.

Et à qui en veut Mr. Damis Mad. des Martins.

des MARTINS.

A Angélique la soeur du Chevalier.

LISETTE.

A Angélique? Dorante son fils en est amoureux.

des

Dorant? Dites-vous.

L I S E T T E.

Hé bien cela n'est pas mal Mad. des Martins, la partie sera quarrée, & pendant que la Tante & la niece se decoifferont d'un côté, le Perc & le fils s'égorgeront de l'autre.

des M A R T I N S.

L'avanture est assez plaisante, mais...

L I S E T T E.

Et nous pourrons bien faire le coup de poing nous autres. Il faut prendre parti. Allons bon pied, bon oeil, je suis pour la jeuneffe, qui vive Mad. des Martins.

des M A R T I N S.

Oh vive la jeuneffe, il n'y a que cela de bon Madem. Lisette, mais laissez-moi manier cette affaire je ménagerai les uns par intérêt, & je servirai les autres par inclination.

L I S E T T E.

Vous me promettez de trahir le Perc. & la Tante.

des M A R T I N S.

Oùï foi de femme d'honneur je les trahirai.

L I S E T T E.

Voilà une bonne assurance.

des M A R T I N S.

Voici Mr. Damis laissez-moi lui parler.

L I S E T T E.

Oh pour cela non je ne vous quite point.

des M A R T I N S.

Mais...

L I S E T T E.

Mais le Diable vous emportera tous deux, où je serai de moitié dans la confidence.



S C E N E I V.

DAMIS, Mad. des MARTINS,  
L I S E T T E.

D A M I S.

AH vous voilà Mad. des Martins, il y a long-tems qu'on ne vous a vûë, hé comment vous portez-vous? Ne me parlez de rien de vant Lisette.

des M A R T I N S.

Pourquoi Monsieur? Ne vous cachez point d'elle, c'est une assez bonne diableffe à ce qu'il me semble.

D A M I S.

Il n'importe Mad. des Martins, j'aime le mystere en toutes choses.

L I S E T T E.

Je voi bien que je suis de trop ici, mais je ne laisserai pas d'y demeurer.

D A M I S.

Hé bien Mad. des Martins, comment vont vos petites affaires? Se marie-t'on beaucoup cette année, j'ai vûë le tems que vous vous ménagez toujours avec succès de ces fortes de négociations.

des M A R T I N S.

Helas mon cher Monsieur, on ne fait plus le mariage se decrie de jour en jour, & le plupart des jeunes personnes prennent aujourd'hui le parti de le supprimer.

L I S E T T E.

Je ne deguerpirai point qu'il ne me chaffe.

D A M I S.

Voilà pourtant le bon tems Mad. des Martins,



44 LES MOEURS

tins, & l'hiver est une vraye saison de mariage. Il n'y a point de mere qui voyant son fils de retour de l'Armée ne songe à le pourvoir pour s'assurer une posterité.

des MARTINS.

Oh Monsieur les jeunes Officiers se marient si peu presentement, ils s'imaginent que leur profession leur donne des droits sur toutes les femmes des autres, ils n'en veulent point prendre en leur nom.

L I S E T T E.

Les jeunes Officiers sont gens de bon sens, & leur exemple est fort bon à suivre, si Monsieur m'en croyoit il feroit comme eux.

D A M I S.

Hé qui te dit que je veux faire autrement, parle.

L I S E T T E.

Hom le petit dissimulé, fy que cela est vilain, de se marier comme cela incognito pour ne me pas priver de la noce.

D A M I S.

Tu as jâsé Mad. des Martins.

des MARTINS.

Point du tout Monsieur je vous assure, mais cette fille-là est bien penetrante, & je ne vous conseille pas de lui faire mister de rien.

L I S E T T E.

Non je suite suspecte à Monsieur.

D A M I S.

Je ne te dis pas cela, mais...

L I S E T T E.

Je n'ai pourtant jamais parlé à personne de toutes les parties gaillardes que vous faifiez à Piquepus, & à Boulogne pendant que la pauvre defunte étoit au lit de la makadie dont elle est morte.

D A M I S.

Cela est vrai, je t'ai obligation.

L I S E T T E.

Est-ce que j'ai rien dit à personne de cette pe-

DU TEMS, COMEDIE. 45

petite marchande du palais, que vous faites entrer tous les jours par la porte du jardin, & dont vous avez envoyez le mari en commiffion à perpignan depuis six semaines?

D A M I S.

Je ne me plains pas de cela.

des MARTINS.

Mademoiselle Lisette, est fort discrete Mr.

D A M I S.

Hé bien je veux bien qu'elle sçache que je vay me marier, la es-tu contente?

L I S E T T E.

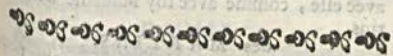
Vous marier Monsieur? quelle benediction, quand vous serez pourvu, vous songerez à pourvoir votre famille, peut-être.

D A M I S.

Ne va pas leur parler de cela au moins.

L I S E T T E.

Oh! je ne garde.



SCENE V.

DAMIS, MADAME des MARTINS, LISETTE, JASMIN.

MADAME des MARTINS. JASMIN. Mademoiselle Lisette, on vous demande

D A M I S.

Qui?

J A S M I N.

Mademoiselle votre seur, & un Monsieur qui est avec elle.

D A M I S.

Va, va vite ne les fait point attendre.

L I S E T T E.

Mais Monsieur...

D A -

Madame des Martins, te rendra compte de tout, je t'en repons.

LISETTE.

Vous me le promettez, si on y manque défiez-vous de moy; j'en say assez pour gâter les affaires.

## SCENE VI.

DAMIS, Mad. des MARTINS.

DAMIS.

LA voilà partie, je n'en suis point trop fâché franchement, & je ne suis point fâché avec elle, comme avec toy Madame des Martins.

des MARTINS.

C'est qu'il y a long-tems que nous nous connoissons.

DAMIS.

Hé bien mon enfant où en sommes nous, as-tu trouvé le moyen de parler à l'aimable personne.

des MARTINS.

Si je luy ai parlé? Je suis expeditive, & une affaire ne languit jamais entre mes mains.

DAMIS.

Ne luy as-tu pas infinué que ma connoissance, avoit une bonne fin, & que le mariage...

des MARTINS.

C'est par où j'ay commencé mon compliment, & je ne me mêle jamais d'aucune affaire que dans cette vue là. S'il se rencontre quelque fois des filles pétulantes qui précipitent les événemens, ce n'est pas ma faute, mes intentions sont nettes.

D A

DAMIS.

Il n'y a rien de mieux, & dis-moy un peu que t'a-t-elle répondu.

des MARTINS.

Rien Monsieur.

DAMIS.

Comment rien.

des MARTINS.

Non, mais elle a été surprise agréablement, tout son visage s'est animé, ses yeux se sont remplis de feu, & avec tout cela elle a conservé un air de pudeur qui vous auroit charmé.

DAMIS.

Et qu'augures-tu de cela Madame des Martins.

des MARTINS.

J'augure qu'elle en tient, Monsieur, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle vous a logné; elle est presque toujours à ses fenêtres pour vous voir passer.

DAMIS.

Quoy serieusement?

des MARTINS.

Serieusement. Elle trouve votre grand carrosse si beau, si bien étoffé; vos chevaux si gras & si polis; vos laquais si bien vêtus, & votre cocher de si bonne mine; Oh cette fille là est folle de vous sur ma parole.

DAMIS.

Mais mon carrosse & mon cocher n'ont rien de commun avec...

des MARTINS.

Pardonnez-moy vraiment, quand l'équipage commence à plaire le maître à bien-tôt fait son marché.

DAMIS.

Ne puis-je pas hazarder de luy rendre quelques visites.

des MARTINS.

Des visites? gardez-vous en bien. Elle a un petit mutin de frere qui n'entend point de saillerie.

D A



DAMIS.

Mais quand on a de bons desseins.  
des MARTINS.

Cela n'y fait rien, c'est un petit emporté  
qui ne veut point qu'on épouse sa sœur, de  
quelque maniere que ce soit.

DAMIS.

Comment faire donc Madame des Martins ?  
des MARTINS.

Comment ? ne vient-on pas à bout de tout  
quand on a de l'esprit. C'est un jeune homme  
qui joue, qui fait de la depense, & qui n'est  
pas riche. Il a un Regiment à entretenir, il a  
besoin d'argent, faites vos efforts pour avoir  
le bonheur de lui en prêter.

DAMIS.

Le bonheur de prêter de l'argent à un jeune  
Colonel, cela ne sera pas bien difficile.  
des MARTINS.

Je ménageray cela, moy, laissez-moy faire,  
il vous fera son billet, vous le presserez pour  
le paiement, il ne pourra payer, & pour se  
tirer d'intrigue il vous laissera épouser sa sœur  
en donnant quittance, il y a mille mariages dans  
le monde qui ne se font pas autrement.

DAMIS.

Mais cela sera bien long Madame des Mar-  
tins, & en attendant je serois bien aise d'avoir  
quelque petite conversation avec . . .

des MARTINS.

C'est à quoy j'ay déjà songé, & si vous vou-  
lez je proposerois ce soir une partie de souper  
chez moy.

DAMIS.

C'est fort bien dit, & si on l'accepte j'auray  
soin du souper, & je feray porter le couvert.



SCE-

## SCENE VII.

DAMIS, MADAME des MARTINS,  
LISETTE.

LISETTE.

Ouy vous faites vos parties de souper pen-  
dant que je n'y suis pas, oh je pretens en  
estre, & je veux tout sçavoir.

DAMIS.

On te dira tout, ne te mets pas en peine.

## SCENE VIII.

DAMIS, MADAME des MARTINS,  
LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Les porteurs que vous avez envoyé querir  
s'impatientent, Monsieur, il y a une heure  
qu'ils sont là bas.

DAMIS.

Je descends, adieu Madame des Martins,  
je suis obligé de sortir, je vais au bureau, &  
j'ay aujourd'hui bien des affaires, mais je se-  
ray libre ce soir, songe à la partie. Adieu Li-  
sette.



C

SCE-

## SCENE. IX.

Mad. des MARTINS, LISETTE.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette partie de  
ce soir ? vous n'êtes pas de bonne foy,  
Madame des Martins.

des MARTINS.

En sortant d'icy je monteray dans votre  
chambre, & j'ay bien des confidences à vous  
faire, que vous voulez la tante ?

LISETTE.

C'est le Chevalier qui me demandoit, la  
vieille veut qu'il l'aime à toute force, il en  
voyoit appeller du secours.

des MARTINS.

Et vous l'abandonnez dans le besoin.

LISETTE.

Je n'y pouvois plus tenir ; ils ne scauroient  
convenir de leurs faits, & ils ne vouloient  
prendre pour arbitre, je me suis sauvée,

des MARTINS.

Oh je les veux accommoder moy, cela est  
de ma compérance, ne vous ay-je pas dit que  
je venois icy tout exprés ?

LISETTE.

Ne les accordez pas si bien que cela nous  
fasse tort au moins,

des MARTINS.

Ne vous mettez pas en peine, on ne veut que  
de l'argent.

LISETTE.

Les voyez je crây, ne forcez pas sans me  
parler, je vais vous attendre,

SCENE

## SCENE X.

ARAMINTE, LE CHEVALIER,  
Mad. des MARTINS.

ARAMINTE.

Mais enfin Monsieur le Chevalier...  
le CHEVALIER.

Mais que puis-je faire davantage Madame,  
voilà qui est fini, je vous le promets, puisqu'  
vous m'aimez je vous aime, si vous m'adorez  
je vous adore ; pour les conditions il faut bien  
en remettre à un tiers. Un tiers règle tou-  
jours mieux ces choses là : eh parbleu voilà  
Madame des Martins, tu te trouves icy bien  
de propos mon enfant. Il faut que tu nous serves  
de notaire pour une petite transaction que  
nous voulons passer Madame & moy.

des MARTINS.

Madame sçait bien que je suis toujours à son  
service.

le CHEVALIER.

Vous nous connoissez donc à ce que je vois.

des MARTINS.

J'ay l'honneur d'être la très-humble servan-  
te de Madame.

le CHEVALIER.

Ah passambien voilà qui est heureux ; Mad-  
ame a du goût pour moy, Madame des Mar-

des MARTINS.

ARAMINTE.

Eh sçait mes sentimens Mr. le Chevalier,  
en est point de cela dont il est question.

le CHEVALIER.

Madame a du goût pour moy, comme je te  
dis,

C 2

52 LES MOEURS

dis, & je ne suis pas éloigné moy d'en avoir pour elle, je consens à l'épouser même dans quelques années, quand mes affaires me le permettront,

des MARTINS.

Je vous entens, quand la paix sera faite.

le CHEVALIER.

Ouy quelque tems après peut-être, il faut bien attendre que Madame soit en âge,

ARAMINTE.

Mais pendant cette intervalle là Mr. le Chevalier, je ne pretens pas que vous aimiez personne.

le CHEVALIER.

C'est de cela qu'il s'agit Madame des Martins; il est question de faire un bail de cœur en attendant le contrat de mariage, je veux louer le mien cent pistoles par mois, est-ce trop Madame des Martins.

des MARTINS.

C'est le meilleur marché que vous en puissiez faire assurément.

ARAMINTE.

Mais quand on veut s'aimer de bonne foi, Mr. le Chevalier il me semble...

le CHEVALIER.

Il vaut cela où il ne vaut rien Madame.

ARAMINTE.

Faut-il entrer dans ces details là?

le CHEVALIER.

Il y a Chevaliers & Chevaliers au moins, & vous en trouverez peu comme moy qui soient véritablement touchez de votre mérite. Car je ne vous aimerai pas pour votre beauté moy, je vous en avertis, je me trompe, je veux dire pour votre argent.

ARAMINTE.

J'en suis persuadée & si vous m'aimez...

le CHEVALIER.

Vous en doutez Madame, quand je vous donne pour douze cent pistoles par année un cœur...

DU TEMS, COMEDIE. 53

que d'autres voudroient avoir acheté de tout leur bien.

des MARTINS.

Monsieur est fort en reputation Madame.

le CHEVALIER.

Vous craignez peut-être d'être trompée. Vous pouvez voir ailleurs Madame, je ne vous demande que la preference.

des MARTINS.

Il n'y a rien de plus raisonnable.

ARAMINTE.

Laissez-moy ne recevoir de loix que de mon amour, vous ne vous en trouverez pas plus mal.

des MARTINS.

Oh Madame, est fort genereuse Mr. le Chevalier.

le CHEVALIER.

Pensez-vous que ce soit la generosité qui m'engage, & l'argent qui me touche le cœur? j'aimerois mieux mille fois mourir que d'avoir des sentimens si bas, mais quand on est honnête homme & qu'on a de la regle on est bien aise de sçavoir comme on vit.

des MARTINS.

C'est un gentilhomme d'ordre, comme vous voyez.

ARAMINTE.

Mais me repondras-tu qu'il m'aime.

des MARTINS.

Vous sçavez ce que je vous ai dit.

le CHEVALIER.

Je me donne au diable Madame si je ne vous donne la preference, par dessus toutes mes autres maitresses.

ARAMINTE.

Comment dont vos autres maitresses...

le CHEVALIER.

Ouy Madame je suis homme d'honneur, je ne veux point vous ruiner, & je ne pretens pas que vous soyez seule à entretenir un Regiment de Cavalerie.



des MARTINS.

Peut-on rien voir de plus honnête ?

ARAMINTE.

Mais enfin je ne voudrois pas . . .

LE CHEVALIER.

Non Madame, cela ne sera pas autrement les unes fournissent les chapeaux, d'autres les cocardes, celles-ci les buffles, celles-là les houffes, & les fourreaux de pistolets; mais vous par distinction Madame vous prendrez s'il vous plaît le soin de la remonte & vous fournirez les chevaux.

des MARTINS.

C'est le plus bel emploi du Regiment.

ARAMINTE.

Mais cent pistoles par mois Mad. des Martins.

des MARTINS.

Vous en ferez quitte à meilleur marché laissez moi faire.

LE CHEVALIER.

Je vous parois intéressé Madame, mais si je le suis la pette m'étouffe; ce n'est que par rapport à vous même.

ARAMINTE.

Par rapport à moi ?

LE CHEVALIER.

Oui Madame, pour qui passeriez-vous dans le monde si étant destiné à l'honneur de vous épouser, je n'avois pas dans un quartier d'hiver un millier de pistoles à repandre agréablement.

des MARTINS.

Mr. le Chevalier veut vous faire honneur Madame.

ARAMINTE.

J'entre assez là dedans, mais cependant . . .

LE CHEVALIER.

Mad. des Martins est une femme raisonnable, j'en passerai par où il lui plaira.

des MARTINS.

Je vous assure Madame que je ferai les choses en conscience, j'ai déjà fait en ma vie plusieurs accommodemens de cette nature, dont les parties se sont bien trouvées.

ARAMINTE.

On fait donc beaucoup de ces traites-là Mad. des Martins.

des MARTINS.

Si on en fait ! Ce sont les contrats les plus à la mode. Je crois avoir encore dans ma poche quelques articles dressés en cas pareil entre des personnes à peu pres de votre age, s'ils vous convenoient il n'y auroit qu'à remplir les noms.

LE CHEVALIER.

Oh pour cela Mad. des Martins tu es une femme admirable.

des MARTINS.

Ce n'est pas cela, c'est une liste épurée de toutes les filles veuves qui sont à marier dans le Faubourg St. Germain.

LE CHEVALIER.

Quel ordre elle tient dans ses affaires.

des MARTINS.

Voici ce que c'est. Bail entre un jeune homme de qualité & une fille riche & majeure qui ont dessein de s'épouser quelque jour.

LE CHEVALIER.

Les qualitez se rencontrent fort juste.

ARAMINTE.

Ecoutons les articles Mr. le Chevalier.

des MARTINS.

Premierement les parties jureront de s'aimer fidèlement jusques au jour du mariage, pendant lequel tems ne pourra le Cavalier ceder ni transporter son bail à personne, sans le consentement par écrit de la susdite bailleresse.



LE CHEVALIER.

Cela est fort judicieux.

des MARTINS.

Le Cavalier s'obligera de ne loger personne dans son cœur pendant ledit tems, moyennant quoi la Dame sera tenuë de faire près du Cavalier toutes les reparations necessaires autour d'un homme de qualité, selon les us & coutumes de Paris.

LE CHEVALIER.

Voilà des articles bien dressez.

des MARTINS.

Item s'engage ladite Dame à fournir par chaque année au Cavalier lors qu'il entrera en Campagne son portrait garni des plus gros brillans qu'il se pourra, lequel portrait le Cavalier sera tenu de garder & porter sur lui autant de tems que ses affaires ne l'obligeront point d'avoir recours aux expediens.

LE CHEVALIER.

Mad. des Martins est divine.

des MARTINS.

Ladite Dame promet en outre en signant les presentes, de faire present au Cavalier par forme de pot de vin d'un diamant de mille écus, dont il pourra disposer comme de chose à lui appartenante.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien d'obmis.

ARAMINTE.

Ces articles là font un peu forts Mad. des Martins.

des MARTINS.

Voilà qui est fini, donnez-vous patience Mad. le present bail ainsi fait moyennant la somme de mille pistoles par chacun an, que la Dame s'o-

blige

blige de payer d'avance aux quatre termes accoutumez, dont le premier échera le jour de la signature des presentes, promettant, obligant & renonçant fait & passé, &c.

LE CHEVALIER.

Mad. des Martins est aussi habile qu'un Notaire, êtes-vous contente des articles Madame ?

ARAMINTE.

Mais vous parlez naturellement, qu'en pensez-vous ?

LE CHEVALIER.

Oh ! Pour moi je suis fort aisé à contenter Madame : vous le voyez bien, je ne fais point d'incidens, est-ce que je dispute ?

ARAMINTE.

Ce n'est point à vous de contester vraiment, mais qui diantre vient nous troubler, donnez-moi ce papier Mad. des Martins, ne venez-vous pas avec moi Mr. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

J'irai recevoir le premier quartier, Madame, ne vous mettez pas en peine, maugre bleu de la vieille folle.

## SCENE XI.

Mad. des MARTINS, LE CHEVALIER.

des MARTINS.

Il n'importe, il faut toujours prendre, je vai la suivre, & je ne la quitterai point qu'elle ne soit bien persuadée.

LE CHEVALIER.

Tu me feras plaisir, mais songe au pot de vin sur tout.

C 5

des.



58. LES HOMMEURS

des MARTINS.

Laissez-moi faire.

So So So So So So So So So So So

SCENE XII.

LE CHEVALIER, MERLIN.

LE CHEVALIER.

AH, ah, c'est toi Merlin, où est ton Maître?

MERLIN.

Je ne sais Monsieur, nous sommes sortis ensemble ce matin pour aller à la chasse.

LE CHEVALIER.

A la chasse?

MERLIN.

Oui Monsieur, à la chasse de quelque argent.

LE CHEVALIER.

C'est un gibier bien rare que celui-là.

MERLIN.

Aussi pour en trouver & pour battre plus de Pais nous avons jugé à propos de nous séparer, le rendez-vous de la chasse est ici, & il y a dans l'antichambre une bête que j'ai fait donner dans les toilles.

SCENE XIII.

DORANTE, LE CHEVALIER, MERLIN.

DORANTE.

Bon jour, mon pauvre Chevalier.

DU TEMS, COMEDIE. 59

LE CHEVALIER.

Bon jour mon ami, tu-as des affaires je te laisse, ta sœur & la mienne sont ensemble, je vai les trouver, nous t'attendons quand tu auras fini; nous avons quelque chose à t'apprendre.

DORANTE.

J'irai vous joindre.

SCENE XIV.

DORANTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur tout ce que j'ai pu faire.

DORANTE.

Hé bien mon enfant, où en sommes nous?

MERLIN.

Monsieur, je vous amene ici une personne de consideration qui fera notre affaire.

DORANTE.

Une personne de consideration, qui est-ce?

MERLIN.

Un homme de robbe Monsieur, un ancien procureur qui par delicatesse de conscience a renoncé à la profession.

DORANTE.

De la conscience à un procureur cela n'est pas commun.

MERLIN.

N'est-il pas vrai? J'ai bien couru aussi pour le trouver; mais je n'ai pas perdu mes peines, entrez Monsieur, voilà peut-être un des plus honnêtes hommes qu'il y ait à Paris.



## SCENE XV.

Mr. GRIFFARD, DORANTE,  
MERLIN.

GRIFFARD.

Où Monsieur, je m'en pique, je me nomme  
Griffard pour vous servir, & le Chatelet  
est l'école où j'ai étudié pendant vingt années,  
la vertu, l'honneur & la probité ?

DORANTE.

C'est une fort bonne école Monsieur.

MERLIN.

La peste, Mr. Griffard est une procureur de  
a vieille roche, il n'est pas comme ceux d'à  
présent, c'est un homme de bien, & il n'a  
partenoit qu'à moi de déterrer un trésor com-  
me celui-là.

DORANTE.

C'est donc Monsieur, qui me donnera les  
quatre cent pistoles dont j'ai besoin ?

GRIFFARD.

Non pas Monsieur, je vous demande par-  
don : mais pour vous obliger je tâcherai de les  
trouver dans la bourse de mes amis.

DORANTE.

Il n'importe où vous les prenez, Monsieur  
pourvu que je les aye cela suffit.

MERLIN.

Est-ce qu'on s'embarasse d'où vient l'ar-  
gent ? Il n'est question que d'en avoir, &  
combien de maris ne s'informent pas aujourd'hui,  
où leurs femmes prennent celui qu'elles  
dépendent.

DORANTE.

Si vous me faites trouver cet argent Mon-  
sieur,

## DU TEMS, COMEDIE.

sieur, je vous assure que je vous en aurai obli-  
gation toute ma vie.

GRIFFARD.

L'argent est tout trouvé Monsieur, il ne  
s'agit que des sûretés, car vous ne faites pas  
un emploi, je pense.

MERLIN.

Non nous ne sommes pas pour les acqui-  
sitions, nous autres.

GRIFFARD.

On me la dit.

DORANTE.

Quelles sûretés voulez-vous Monsieur, di-  
tes.

GRIFFARD.

Je sçai que vous êtes honnête homme, je ne  
prendrai point les précautions qu'on prend  
avec d'autres, & vous me ferez seulement vô-  
tre billet, ne le voulez-vous pas bien Mon-  
sieur ?

DORANTE.

Tout ce que vous voudrez, mon billet soit.

MERLIN.

L'affaire est en bon chemin. Voilà un hom-  
me comme il nous le falloit.

GRIFFARD.

Et outre le billet qui n'est qu'un acte sous  
sein privé, il conviendrait Monsieur, que  
vous me fissiez par devant Notaire une obliga-  
tion de pareille forme, dont je vous deman-  
derois en justice le payement dès le lendemain,  
afin que les intérêts courussent & que je puisse  
les recevoir sans engager ma conscience.

MERLIN.

Quelle délicatesse pour un homme du m'ê-  
tier. Autrefois les gens de justice n'étoient  
point si scrupuleux que cela.

DORANTE.

Ce sont deux assurances pour une ; mais  
comme je vous crois honnête homme Mon-  
sieur.

GRIFFARD.  
 Helas Monsieur, nous ne nous combatrons que de civilité, on dressera l'obligation comme il vous plaira.

MERLIN.  
 Une obligation n'oblige presque à rien, Monsieur, cela n'est signé que de deux Notaires.

GRIFFARD.  
 Il faudra que la caution signe aussi.

DORANTE.  
 Une caution ! Vous voulez une caution ?

GRIFFARD.  
 Oui Monsieur, s'il vous plait.

MERLIN.  
 Je vous en servirai moi ne vous mettez pas en peine.

GRIFFARD.  
 Ce qui me paroît-là dedans Monsieur, est qu'il faudra que vous me fassiez encore un petit contrat de constitution, dans lequel vous hypothéquerez quelque maison, quelque héritage soit à Paris ou ailleurs, terres à la Campagne.

DORANTE.  
 Je n'ai à l'heure qu'il est ni maison, ni héritage qui m'appartienne.

GRIFFARD.  
 Je le sçai bien Monsieur, ce n'est que pour la forme ?

DORANTE.  
 Merlin...

MERLIN.  
 Quand on a grand besoin d'argent il faut faire les choses dans toutes les formes.

DORANTE.  
 Mais c'est un stellionnat.

GRIFFARD.  
 Justement Monsieur, vous sçavez les affaires, ce que j'en fais Monsieur, n'est que pour abroger la procédure, afin de pouvoir vous faire

sur & appréhender au corps. En cas que vous fussiez refusant, ce qu'à Dieu ne plaise, de payer à la première sommation qui vous sera faite.

DORANTE.  
 Tu m'as amené-là un grand coquin.

MERLIN.  
 Cela est vrai Monsieur, un procureur a beau quitter la robe, il ne de potentielle point la vieille peau.

GRIFFARD.  
 Quand on a dessein de payer, entre gens d'honneur Monsieur, un stellionnat n'est qu'une bagatelle.

DORANTE.  
 Hé bien Monsieur, je ferai ce qu'il vous plaira, ou demeure votre Notaire, allons.

MERLIN.  
 Que la jeunesse s'aujourd'hui docile quand elle a grand besoin d'argent.

GRIFFARD.  
 Mais si vous veniez à mourir Monsieur le stellionnat n'auroit plus de lieu.

DORANTE.  
 Que voulez-vous donc que je fasse ? Parlez Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

GRIFFARD.  
 Helas Monsieur, cela ne fera point de difficulté, & pour éviter toute contestation vous n'avez qu'à me donner des nantissements pour la somme.

MERLIN.  
 Je ne m'attendois pas à celui-là.

DORANTE.  
 Des nantissements ?

GRIFFARD.  
 Oui Monsieur, de bonnes nipes, de vieux diamans, de la vieille vaisselle.

DORANTE.  
 Merlin ?

MERLIN

MERLIN.  
Nous n'avons point de nantissement à donner Monsieur, voilà l'affaire manquée.

DORANTE.

Je suis au desespoir.

MERLIN.

Et moi je creve, étranglons l'ancien Procureur pour nous consoler.

GRIFFARD.  
Messieurs.

DORANTE.

Si je n'étois pas chez mon Pere Monsieur, je vous payerois comme vous le meritez de la peine que vous avez prise.

MERLIN.

Mr. Griffard, vous prenez bien des sûretés pour votre argent, mais vous risquez diablement votre personne.

GRIFFARD.

Messieurs les voyes de fait ne sont pas permises; je suis fâché que vous ne vouliez pas faire affaire.

SCENE XVI.

DORANTE, MERLIN.

DORANTE.

Voilà un marouffe qui m'a outré; que devienrai-je mon pauvre Merlin.

MERLIN.

Ma foi Monsieur, il n'y a point à balancer, il faut jouer à quitte ou à double ce que nous avons tantôt résolu.

DORANTE.

Quoi voler mon Pere, ou ma Tante?

MERLIN.

MERLIN.

MERLIN.

Je les volerois tous deux, afin que personne eut sujet de se plaindre.

DORANTE.

J'ai quelque sorte de repugnance à m'y résoudre je te l'avoie.

MERLIN.

C'est le terme qui vous fait peine, vous avez raison ne les volons point, attrapons leur de l'argent, cela sera plus honnête.

DORANTE.

Comment nous y prendre?

MERLIN.

Votre Pere est sorti descendons, & faites seulement mettre les chevaux neufs à son grand carrosse.

DORANTE.

Ensuite que ferons-nous?

MERLIN.

Je vous en instruirai, descendons vous dis-je.

DORANTE.

Angelique & le Chevalier sont avec ma sœur,

MERLIN.

Qu'ils y demeurent.

DORANTE.

Je ne puis me dispenser de les voir.

MERLIN.

Etes-vous en état de vous montrer? Nous n'avons point de tems à perdre, suivez-moi vite.

DORANTE.

Je m'abandonne à ta conduite.

Fin du second Acte.



A C.



## ACTE III

## SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE, MARIANE.

LE CHEVALIER.

Je me donne au diable charmante Mariane, je vous échaperai prenez y garde. Je suis persécuté de tous côtés, votre Tante m'enleva si vous ne vous hâtez de me prendre.

ANGELIQUE

Ne te corrigeras-tu point mon pauvre Chevalier, de tes excès de bonne opinion ?

LE CHEVALIER.

Parbleu ma sœur elle est fondée cette bonne opinion, elle est fondée, & si tu n'étois pas ma sœur, tu me persécuterois tout comme un autre.

ANGELIQUE.

Que tu es extravagant ? Tu deviendras insupportable.

MARIANE

J'ai contribué le plus à le gâter, c'est un reproche que j'ai à me faire.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, vous m'avez gâté, vous m'avez mis dans le goût du mariage; je suis un homme confisqué, je fais banqueroute aux bonnes for-

DU TEMS, COMEDIE. 67  
fortunes, me voilà borné, vous m'avez gâté, vous avez raison.

MARIANE.

Vous croiez donc Mr. le Chevalier me faire un fort grand sacrifice de vouloir prendre un engagement.

LE CHEVALIER.

Un sacrifice ? Moindre que vous ne méritez; mais très grand pourtant; la Cour & la Ville, la robe & l'épée; la jeunesse, l'adolescence, l'entredoux ages, la decrepitude même, en épousant je sacrifie tout, je me donne au Diable, en bonne conscience, un peu de pitié pour le beau sexe, pour ce pauvre sexe, devoit m'empêcher de me marier.

ANGELIQUE.

Avec les airs que tu te donnes ce pauvre sexe devoit t'assommer, & je m'étonne qu'une personne raisonnable puisse avoir du penchant pour toi.

LE CHEVALIER.

Il est vrai je ne fais pas d'honneur au choix d'une Dame. Celles qui m'aiment en font misère. Les unes ne viennent me voir qu'à ma toilette, de peur de scandale, & les autres ne me donnent rendez-vous qu'à minuit chez Sauvage, afin qu'on ne nous voye point ensemble.

MARIANE.

Mais serieusement Mr. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Où serieusement, une personne raisonnable ne peut avoir de goût pour moi, & votre Tante n'est pas en âge de raison.

ANGELIQUE.

Il s' imagine que toutes les femmes l'aiment. Il n'a qu'à se marier, il y en aura du moins une qui l'aimera.

MARIANE.

Si c'est moi qu'il épouse, je l'aimerais toujours ? Car je me promets bien que nous vivrons

vrons ensemble comme si nous n'étions point mariez.

LE CHEVALIER.

C'est comme je l'entens, épousons seulement, nous ferons vie de fille & de garçon, & je vous deffierai bien de ne m'aimer pas.

ANGELIQUE.

Ne la mets pas au pis là dessus.

LE CHEVALIER.

Non ma sœur, épousons vous dis-je.

MARIANE.

Mon Pere, me deffendra de vous voir si tôt qu'il sçaura vos desseins.

LE CHEVALIER.

Aussi n'ai-je pas envie qu'il le sçache, je ne suis pas accoutumé à faire ainsi mes mariages tambour battant, cela est du vieux stile, & j'ai votre Tante à menager.

ANGELIQUE.

Hé je te prie ruine là mon frere, tu me preras de l'argent pour regagner celui que j'ai perdu.

LE CHEVALIER.

Ah parleu volontiers. Nous partagerons tous trois ses depouilles, & si elle ne fait pas bien les choses, je me declare pour lors, & vous épouse à sa barbe, je l'a desole, je la desesperé, je la tué, je l'assassine, je la poignarde; serviteur d'une maniere ou d'une autre, je vous repons de la succession.

LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

MARIANE.

LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

MARIANE.

SCE



SCENE II.

ANGELIQUE, MARIANE.

ANGELIQUE.

Il ne s'est jamais vu de prevention pareille à la sienne, & tu as interet de le corriger.

MARIANE.

Je m'en garderai bien, je t'en assure, un mari de son caractère est justement ce qu'il me faut. Comme il est toujours content de lui même il ne fera jamais de mauvaïse humeur.

ANGELIQUE.

Et s'il avoit effectivement des Maitresses tu le verrois avec tranquillité?

MARIANE.

Pourquoi non, & que me serviroit-il de m'en chagriner, j'aime le Chevalier, j'ai pour lui des vûes de mariage, parce que c'est un homme de qualiré qui sçait le monde, qui ne blamera point ma conduite, & qui me laissera vivre à ma maniere. Il est trop attaché à ses plaisirs pour me contraindre dans les miens, s'il est coquet je suis coquette, & le vrai moyen de vivre en paix, c'est de n'avoir rien à se reprocher, & nous ferons un petit menage fort à la mode sur ma parole.

ANGELIQUE.

C'est dans les mêmes sentimens que j'ai pris du goût pour ton frere. Nos humeurs sont à peu près pareilles. Il aime la depense, il n'osera blamer celle que je pretends faire, & si nous nous ruinons ce sera du moins à frais communs, & l'un n'osera pas se plaindre de l'autre.

M A -

70 LES MOEURS

MARIANE.

Il n'y a que cette égalité qui conserve l'union dans les familles.

ANGELIQUE.

Pour une jeune personne qui n'a encore vu le monde que de fort loin tu parois en sçavoir beaucoup.

MARIANE.

On m'a tenuë trois ans dans un convent, j'ai eu le tems de faire des reflexions.

ANGELIQUE.

Tu as fort bien profité de la retraite à ce que je vois.

MARIANE.

Je sçaurai bien mieux profiter dans le monde, & quand une fois je serai mariée, je ne pretends pas qu'il y ait un seul jour d'inutile dans toute ma semaine, premierement.

ANGELIQUE.

Le tems est précieux il passe vite, il n'est rien tel que de le bien employer.

MARIANE.

Il ne faut pas compter les matinées, on dort ou on est à sa toilette, il faut s'habiller en suite, & à le bien prendre le jour naturel des jolies femmes ne commence qu'à quatre heures après diner ordinairement.

ANGELIQUE.

Il est vrai, l'après midi des autres est le matin des Dames. Tu as raison, c'est l'usage du tems, il n'y a pas le mot à dire.

MARIANE.

A ce compte-là nous irons donc tous les matins à l'Opera ou à la Comedie.

ANGELIQUE.

Cela est fort de mon goût. J'aime les spectacles presque autant que le jeu.

MARIANE.

Nous y ferons quelque partie pour le souper.

ANGELIQUE.

Pour le souper, nous n'aurons pas encore de

DU TEMS, COMEDIE. 71  
dejeuné au moins, & il sera matin chez nous, prends y garde.

MARIANE.

Cela ne fait rien, comme les gens de bon goût ne font plus qu'un repas par jour, il n'importe gueres quel non on lui donne.

ANGELIQUE.

Ah je n'y songeois pas,

MARIANE.

On se rassemble en bonne compagnie, de jeunes Seigneurs, de jolies femmes, des gens d'esprit & de bonne chere, point de Tantes, ni de Peres, j'en suis si lassé, un peu d'Abbez quelque fois.

ANGELIQUE.

Où tu as raison il en faut dans la société, & un Abbé est aussi necessaire qu'un turc ou un more dans l'équipage d'une jolie femme.

MARIANE.

Les uns jöient, les autres medisent, on est des nouvelles, on baille, on s'ennuye, cela est divertissant.

ANGELIQUE.

Je ne conçois rien de plus agreable.

MARIANE.

On se met à table à 10. heures & on en sort à deux. On jöie au lensequet, ou à la bafette, jusqu'à cinq, & on ne quitte le jeu que pour faire collation, en hiver chez la Lefevre on prend du Chocolat & des Liqueurs; & en été on va manger des figes & des peches, & l'on vient se mettre au lit pour faire digestion.

ANGELIQUE.

C'est-là la petite vie que tu as projectée?

MARIANE.

Où, voilà le fruit de mes reflexions, & le plan que je me suis tracé pour vivre heureuse.

ANGELIQUE.

Tu n'as pas le merite de l'invention, & il y a long-tems que tes projets sont à la mode.

MA-



MARIANE.  
Je voudrais qu'ils n'y fussent pas pour avoir  
le plaisir de les y mettre.

## SCENE III.

LISETTE, ANGELIQUE,  
MARIANE.

LISETTE.  
Toutes deux seules ? Il n'est pas difficile de  
deviner le sujet de la conversation.

ANGELIQUE.  
Nous disposons d'un régime de vie, que nous  
proposons de suivre quand nous serons deve-  
nues belles sœurs.

LISETTE.  
Belles sœurs ? Ho j'ai bien peur si je ne m'en  
mêle que votre alliance ne se fasse pas sur ce  
pied-là.

MARIANE.  
Comment donc ?

LISETTE.  
Votre Tante est amoureuse du Chevalier.

ANGELIQUE.  
Nous le savons, ce n'est pas là ce qui nous  
inquiète.

LISETTE.  
Mr. Damis est amoureux de vous, vous ne  
le saviez pas peut-être.

ANGELIQUE.  
Mr. Damis amoureux de moi !

MARIANE.  
Mon Pere amoureux, qui te l'a dit ?

LISETTE.  
Lui même, nous sommes les meilleurs amis  
du monde.

ANGELIQUE.  
La Tante amoureuse de mon frere, & ton  
Pere amoureux de moi ? Cela est trop plaisant.

LISETTE.  
Cette famille-ci en veut furieusement à la  
vôtre.

ANGELIQUE.  
Si je ne me proposois d'épouser le fils, j'au-  
rois bien du plaisir à ruiner le Pere.

LISETTE.  
Que ces égards là ne vous retiennent point,  
je vous repons que le fils sera de moitié avec  
vous si vous voulez.

MARIANE.  
Sans doute, & je m'affocioierai volontiers  
avec le Chevalier moi pour ruiner ma Tante.

LISETTE.  
Les bonnes entrailles de niece que voilà ! Il  
n'y a jamais eu dans le monde de si bons natu-  
rels que ceux d'aujourd'hui.

ANGELIQUE.  
Et Dorante est-il averti de l'extravagance de  
son Pere ?

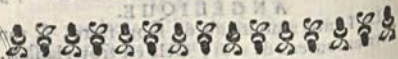
LISETTE.  
Non il n'est averti de rien. Il ne s'embaras-  
se à l'heure qu'il est n'y de son Pere, ni de sa  
Maitresse, il ne songe qu'à trouver de l'argent.

MARIANE.  
A trouver de l'argent ?

LISETTE.  
Il a quelque Lettre de change à payer, j'ai  
eu à parler de quelque chose comme cela, mais  
je n'en suis pas bien informée.

MARIANE.  
Mon frere n'est jamais un jour sans avoir  
quelque nouvelle affaire.

LISETTE.  
C'est pour éviter l'oisiveté. Ma's voici  
Merlin qui nous dira peut-être de ses nouvel-  
les. Te voilà bien essoufflé, d'ou viens-tu ?



## SCENE IV.

ANGELIQUE, MERLIN, LISETTE, MARIANE.

MERLIN.  
JE viens de quitter mon Maître. Il m'a employé devant prendre langue, & sçavoir ce qui se passe ici.

MARIANE.  
Où l'as-tu laissé ?

MERLIN.  
Au Chatelet, Madame.

ANGELIQUE.  
Comment au Chatelet ?

MERLIN.  
Où Madame, auprès de la barriere des sergens.

LISSETTE.  
Et que fait-il là ?

MERLIN.  
Il y fait une espèce d'Inventaire, il vend le grand carosse & les chevaux neufs de Monsieur son Pere, quand je suis parti on offroit de tout dix huit cent livres, y compris Maître Anbroise le Cocher.

MARIANE.  
Quelle extravagance ? vendre le carosse de mon Pere, à quoi s'expose-t'il ?

MERLIN.  
Il ne s'expose qu'à du bruit, & nous étions exposés à quelque chose de pis, si nous n'avions pas pris le bon parti.

ANGELIQUE.  
Voilà de terribles extremitez.

302

D

MER

MERLIN.  
Dans les maladies desesperées les remedes violens sont necessaires, mon Maître étoit coffré sans cette ressource-là.

MARIANE.  
Et accommodera-t'il ses affaires avec ces dix huit cent livres encore.

MERLIN.  
Non Madame, la Lettre de change est de quatre cens Louis, à quatorze Francs piece. Pour payer une si grosse somme vous voyez que nous sommes bien modestes, de n'avoir vendu que des chevaux & une carosse.

LISSETTE.  
Mr. Damis vous est bien redevable assurément.

ANGELIQUE.  
Et comment Dorante fait-il donc pour le reste de la Lettre de change ?

MERLIN.  
Il ne vend plus rien, nous avons mis en gages.

LISSETTE.  
Et que diantre y avez-vous pu mettre ?

MERLIN.  
Une tapisserie de Damas cramoisi garnie d'une frange d'or, avec le lit & les chaises assorties.

MARIANE.  
L'ameublement de la chambre de mon pere ?

MERLIN.  
Oui Madame.

LISSETTE.  
En voici bien d'un autre.

ANGELIQUE.  
Il faut que Dorante ait perdu l'esprit.

MERLIN.  
Il n'a pas perdu le jugement, je vous en repons. C'est peut-être un des meilleurs tapisseries qu'il y ait en France, & je ne m'y prendrais mal aussi.

Tout a été detendu en moins de rien.

D 2

rien. Cela n'est pas trop bien plié à la vérité & le meuble sera un peu chiffonné, mais pour le s'accommoder nous le mettons en presse.

LISETTE.

Et comment diantre avez-vous fait? Empor-  
porter tout cela sans qu'on vous ait vû.

MERLIN.

Nous n'avons rien emporté mon enfant, nous avons tout jeté par les fenêtres.

LISETTE.

Voilà une belle maniere de demenager.

MERLIN.

Deux de nos amis étoient en bas, avec un  
fiacre pour recevoir les paquets.

LISETTE.

Et tu vieux ici chercher ton Maître; aura-il  
le front d'y revenir?

MERLIN.

Pourquoi non? Nous y avons encôre des af-  
faires.

MARIANE.

Mon pere va faire un vacarme effroyable.

ANGELIQUE.

Il est en droit d'être en colere.

MERLIN.

Lui point du tout Madame, nous n'avons  
point de tort dans tout ceci, & il ne doit s'en  
prendre qu'à lui même. Il ne donne point  
d'argent, on en emprunte, il le faut rendre,  
on fait main basse sur les meubles, il n'y a rien  
de plus naturel, & dans ce tems-ci sur tout  
que les Officiers font à Paris, quand des Peres  
ou des Maîtresses vieilles ne veulent pas con-  
tribuer de bonne grace aux necessitez pecu-  
niaires de la jeunesse, on les y force par execu-  
tion militaire, ce sont les regles, nous sçavons  
la guerre.

MARIANE.

Je ne veux point me trouver ici, quand mon  
Pere reviendra de la Ville.

ANGELIQUE.

Ni moi non plus assurément.

MARIANE.

Tu as là bas un carosse, allons chez toi, le  
Chevalier & mon frere y viendront peut-être.

ANGELIQUE.

Allons, nous n'entendrons l'orage que de  
loin du moins.

LISETTE.

Pour moi qui ne le craint point, je l'atten-  
drai de pres, & je veux voir la fin de l'avantu-  
re.

ANGELIQUE.

Tu nous en viendras dire des nouvelles.

## SCENE V.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

Tout ceci ne promet rien de bon pour toi,  
& l'orage pourroit bien crever sur tes épau-  
les.

MERLIN.

Le tonnerre aura beau gronder, il ne tom-  
bera pas, & je trouverai si bien les choses dans  
la suite, que le bon homme me sçaura gré d'en  
être quitte à si bon compte.

LISETTE.

Je te conseille de ne pas essuyer les premiers  
mouvemens.

MERLIN.

Je leur donnerai le tems de s'apaiser, nous  
avons quelques petites mieuretez à faire à la  
tante.

LISETTE.

Tu appellez cela des mieuretez?

D 3

MER.



MÉRULIN.

Où, il faut qu'elle paye aussi sa part des contributions Militaires; nous l'avons taxée, mon Maître va venir, dis-lui qu'il m'attende; je vais changer d'habit & de figure, & je défierai le Pere & la Tante de me reconnoître.

## SCENE VI.

LISETTE. *seule.*

Voilà Dieu merci toute la famille dans des situations assez embarrassantes; & je ne sçai comment tout cela finira, passe encore pourvu que la jeune se soit contentée, les vieilles gens sont faits pour être dupes, c'est une ancienne regle, & pour empêcher qu'elle ne change; il n'y a presque point de personnages que je ne sois capable de faire; mais voici Mr. Damis, il ne sçait rien encore; car il me paroit de bonne humeur.

## SCENE VII.

DAMIS, LISETTE, LE LA-  
QUAIS.

DAMIS.

HE bien Lisette as-tu revu Mad. des Martins? A-t-elle en reponse de notre partie? ce fera-t-elle ce soir?

LISETTE.

Où Monsieur, la personne dont elle vous

a parlé doit aller à l'Opera avec vuë de ses amies, où Mad. des Martins ira les prendre, & où on vous prie de vous trouver incognito.

DAMIS.

Elle me la déjà dit. Je me mettrai dans quelque coin de seconde loge, je sçai comme cela ce fait, & il y a dans ma garderobe un manteau rouge, & un chapeau garni d'un plumet qui me servent dans les bonnes occasions.

LISETTE.

Vous êtes un petit dissimulé qui conduisez bien votre barque.

DAMIS.

Je t'en reponds, & en sortant de l'Opera j'irai moi même sans être connu commander le souper chez la Guerbois, & prendre chez Dorante du vin de Champagne.

LISETTE.

Cela est fort bien imaginé, vous avez toutes les alléures d'un jeune homme.

DAMIS.

J'en ai aussi toutes les inclinations Lisette, & j'ai été un compere autre fois.

LISETTE.

Je ne m'étonne pas si Monsieur votre fils fait des siennes, il a de qui tenir.

DAMIS.

Il ne vaudra jamais ce que j'ai valu. J'ai bien fait de bons tours en ma vie oui.

LISETTE.

Sans ceux que vous pretendez faire encore, & malgré tout cela Dorante ne vous en devra rien sur ma parole.

DAMIS.

Où d'a, c'est un gaillard à qui je fais bien de tenir un peu la bride haute, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oh par ma foi il a pris le mors aux dents, & il fait de belles galopades.

DAMIS.

Qu'il galope tant qu'il lui plaira, tant qu'il n'au-



30 LES MOEURS

n'aura pas plus d'argent que je lui en donne, je le deffierai bien d'échaper à l'autorité paternelle, & de rien faire contre ma volonté.

L I S E T T E.

Ne jurez de rien de peur de vous tromper.

D A M I S.

Comment ?

L I S E T T E.

Je dis que vous faites bien Monsieur de le tenir aussi dans le respect & dans l'obéissance qu'il vous doit.

D A M I S.

N'est-il pas vrai ? Pour mener ces Dames à l'Opéra je vais envoyer mon grand carrosse, chez Mad. des Martins.

L I S E T T E.

Ne lui envoyez que le petit, vous ferez beaucoup mieux.

D A M I S.

Non je veux lui envoyer le grand, & mes chevaux pommelez, cela aura meilleur air, hé là quelqu'un, Laquais ?

L I S E T T E.

Gare l'oragé.

LE LAQUAIS.

Que vous plaît-il Monsieur ?

D A M I S.

Qu'on me fasse monter mon cocher M. Ambroise, je veux lui parler à lui même.

LE LAQUAIS.

Le voilà justement qui vous demande Monsieur, il a aussi quelque chose à vous dire.

D A M I S.

Qu'il entre.

L I S E T T E.

Le Maître Ambroise apparemment s'est échappé de l'inventaire.



S C E

DU TEMS, COMEDIE. 31

S C E N E V I I I.

DAMIS, LISETTE, M. AMBROISE.

D A M I S.

Approchez M. Ambroise quel équipage est-ce là ? Qui a-t'il de nouveau ?

A M B R O I S E avec son Manteau de Cocher à la main & son fouët de l'autre.

Il y a que je ne veux plus vous servir Monsieur, & que je veux vous demander mon congé & mes gages s'il vous plaît.

D A M I S.

Comment donc ton congé ?

A M B R O I S E.

Où mon congé, il faudroit que j'eusse bien peu de cœur de demeurer chez vous après la piece que vous me venez de faire ?

D A M I S.

Que veut donc dire cet animal là ?

L I S E T T E.

Ne prenez pas garde à ce qu'il dit Monsieur, il est yvre peut-être.

A M B R O I S E.

Oh pangsangé non je n'en le suis pas, & cela n'est ni beau, ni honnête d'en user de la manière.

D A M I S.

Il faut qu'il soit devenu fou.

A M B R O I S E.

Est-cela la recompense de vous avoir si bien servi, m'envoyer à la porte du Chatelet pour me vendre à un inventaire, encore vouloient-ils m'avoir par dessus le marché.

D 5

D A

DAMIS.

Y comprends-tu quelque chose ?

LISETTE.

Le pauvre garçon extravage assurément. Ne le faites pas parler davantage Monsieur ?

DAMIS.

Il faut voir s'il continuera. Vieux ça, quel galinathias me fais-tu de Chatelét, d'inventaire.

AMBROISE.

Hom que cela est Judas, je ne l'aurois jamais cru. Depuis six mois je vais tous les jours, chez le sellier pour lui faire faire un carrosse à ma fantaisie & qui me fasse un peu d'honneur.

DAMIS.

Est-ce que tu n'es pas content du sellier par là.

AMBROISE.

Le sellier ? C'est un fort honnête homme.

DAMIS.

A qui en as-tu donc ?

AMBROISE.

Il m'avoit fait un siège à ma propice, où je dormois tout à mon aise, en vous attendant les soirs dans la rue de Seine.

LISETTE.

Vous allez les soirs dans la rue de Seine Monsieur, ces visites là sont dangereuses.

DAMIS.

C'est un maraut qui ne sait ce qu'il dit.

AMBROISE.

Il y a plus d'un an que je laisse venir ma barbe en crochette pour être digne de mener un si beau carrosse.

DAMIS.

Ce coquin là me fait perdre patience.

AMBROISE.

Encore si vous m'aviez laissé les chevaux pour me consoler, j'y avois mis mon affection de

depuis que ma femme est morte je n'ai jamais eu de tendresse que pour ces betes là.

DAMIS.

Où si tu ne finis je t'assommerai.

AMBROISE.

Je connois plus de cent personnes qui ne les valent pas.

DAMIS.

Où ils valent beaucoup assurément, mais que veux-tu dire par là ?

AMBROISE.

Je veux dire Monsieur, que vous avez grand tort de les avoir vendus.

DAMIS.

J'ai vendu mes chevaux, moi ? Lisette.

LISETTE.

Il ne sçait ce qu'il dit Monsieur, il confond les gens, je vous prend pour une autre.

DAMIS.

Mais quelle dianthe de vision tés-tu mis en tête ? Surquoi t'imaginer que j'ai vendu mes chevaux.

AMBROISE.

Sur ce que je l'ai vu Monsieur, il n'y a point d'imagination là dedans. Cela me fend le cœur d'y penser seulement, ces pauvres chevaux pleuroient en me quittant, ils tournoient de tems en tems la tête, & il m'étoit avis qu'ils me disoient adieu Maître Ambroïse nous ne nous verrons plus.

DAMIS.

Quoi tu as vu.

AMBROISE.

J'ai vu, j'ai vu emmener tout l'équipage & bailler de l'argent de Monsieur votre fils, que faut-il d'avantage ?

DAMIS.

De l'argent à mon fils, ah je suis trahi ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Cela me surprend qu'il ait fait un tour com-



84 LES MOEURS

me celui-là, vous lui tenez la bride si ha-

te.  
DAMIS.  
Je suis volé te dis-je, & ce coquin-là a été d'intelligence.

AMBROISE.  
Morgué Monsieur, ne vous gaussez pas de moi d'avantage, je suis déjà assez fâché de l'avanture.

SCENE IX.

DAMIS, ARAMINTE, M. AMBROISE, LISETTE.

ARAMINTE.  
Qu'est-ce donc que tout ceci mon frere.

DAMIS.  
Ah ma sœur je suis au desespoir, & mon fripon de fils me fera mourir.

ARAMINTE.  
Il n'est pas question de votre fils, vous vous plaignez toujours de lui, & le pauvre garçon est bien à plaindre d'avoir un pere aussi fou que vous.

DAMIS.  
Comment ? Il est bien à plaindre.

ARAMINTE.  
Il faut que vous ayez perdu l'esprit au moins de faire les extravagances que vous faites.

AMBROISE.  
Morgué c'est ce que je lui dis, il n'en veut rien croire.

DAMIS.  
A qui diantre en avez-vous donc ma sœur ?

ARAMINTE.  
Je voudrais bien savoir de quoi vous vous

DU TEMS, COMEDIE. 85

avisez de vous deffaire sans m'en avertir de votre lit & de votre Tapifferie.

AMBROISE.  
Falsangueine il est en train de vendre.

DAMIS.  
Vous vous moquez de moi ma sœur.

ARAMINTE.  
Vous vous moquez de moi vous même, il n'y a plus que les quatre murailles dans votre chambre.

DAMIS.  
Ah ciel ? Autre nouveau chagrin ma pauvre

Lisette.

LISETTE.  
Monsieur votre fils s'échape à l'autorité paternelle, comme vous voyez.

ARAMINTE.  
Vendre de sang froid le plus beau meuble qu'il y eut en France.

DAMIS.  
C'est mon pendart de fils, ma sœur qui...

AMBROISE.  
Baillez pour rien le meilleur carosse de tout Paris.

ARAMINTE.  
Quoi le grand carosse ?

AMBROISE.  
Et les gros chevaux Madame, les gros chevaux.

ARAMINTE.  
N'avez-vous point de honte à l'âge où vous

DAMIS.  
Je vous dis ma sœur encore une fois que...

ARAMINTE.  
Et sy taisez-vous, vous ne sauriez dire que de mauvaises raisons.

DAMIS.  
Je vous dis encore une fois que les chevaux

et le Carosse, c'est votre neveu qui les vend, & qui en a reçu l'argent, parlez n'est-il pas vrai ?

DAMIS.  
D 7

AM-



AMBROISE.

Où Madame, dix neuf cent livres; j'ai eu dix écus moi pour le vin du marché.

LISETTE.

On vous attend à l'Opera Monsieur.

DAMIS.

Je m'y en vais, quelque chagrin que j'aye je ne veux point manquer la partie, adieu ma sœur, nous ne serons plus exposés à de pareilles aventures, je trouverai bien le moyen de me faire rendre mes meubles & mon équipage; & dès demain je travaillerai à mettre mon coquin dans un lieu dont il ne vendra pas les tapisseries.

ARAMINTE.

Vous ferez fort bien mon frere, vous ferez fort bien.

DAMIS.

Pour toi marouffe va mettre les chevaux à ma calèche, & tu iras m'attendre dans la place du Palais Royal.

ARAMINTE.

Est-ce que vous sortez à pied mon frere.

DAMIS.

J'ai des personnes qui m'attendent à la porte du jardin. Feras-tu ce que je te dis?

AMBROISE.

Je n'ay pas le cœur Monsieur, de rentrer dans l'écurie depuis que...

DAMIS.

Marcheras-tu? Ha je t'apprendrai à obéir à d'autre qu'à moi.

AMBROISE.

Voyez un peu; morguenne, est-ce ma faute si Monsieur votre fils est un fripon.

DAMIS.

J'ai le cœur si outré de colere que je ne puis demeurer ici davantage, & si ce fripon-là se presente devant moi, je ne reponds pas de ce que je pourrai faire.

## SCENE X.

ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

OH pour le coup il a bien raison d'être fâché, & c'est un mechant garnement que mon neveu n'es n'est-il pas vrai?

LISETTE.

Ma foi Madame, toutes choses ont deux faces; Dorante est un peu trop aléré peut-être? Mais Mr. Damis est un étrange homme; savez-vous où il va à l'heure qu'il est?

ARAMINTE.

On dis...

LISETTE.

À l'Opera Madame, à fin rendez-vous avec quelque Maitresse; le bel exemple!

ARAMINTE.

Le debauché...

LISETTE.

Oh les mauvaises manieres du Pere autorisent un peu celles du fils franchement!

ARAMINTE.

Tien mon enfant tu as raison, le pere & le fils ne valent rien tous deux; & je suis la perle de la famille moi.

LISETTE.

Il est vrai Madame.

ARAMINTE.

Ils voudroient me voir morte tous tant qu'ils sont; & ils tremblent de peur que je ne me marie; mais je vivrai cent ans, pour leur faire, depeit je me marierai, s'il plaît à Dieu.



LISETTE.

Il faut épouser le Chevalier Madame, vous avez raison.

ARAMINTE.

C'est bien mon dessein quand ses affaires seront faites.

LISETTE.

Vous êtes femme de résolution & vous prenez d'abord votre parti; mais voici Dorante.

So So So So So So So So So So So So

## SCENE XI.

ARAMINTE, DORANTE,  
LISETTE.

ARAMINTE.

Que viens-tu faire ici coquin? Que viens-tu faire ici.

DORANTE.

Je viens me prendre ma chere Tante; je suis le plus malheureux de tous les hommes, & je ne veux plus vivre après ce qui vient de m'arriver.

ARAMINTE.

Il est bien tems vraiment de se repentir de ses sottises après qu'on les a faites.

DORANTE.

Il n'est pas sous le ciel un mortel plus indigne de voir le jour.

ARAMINTE.

Où, vous devriez mourir de confusion mon neveu, faire des tours de cette nature.

DORANTE.

Ne me parlez point de cela ma Tante, je vous prie ne me parlez point de cela.

ARAMINTE.

Que je ne t'en parle point miserable.

L I

LISETTE.

Vous augmentez son affliction, voilà un garçon au desespoir au moins, si vous y prenez garde.

DORANTE.

Je suis dans le dernier accablement ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Il me fait pitié.

ARAMINTE.

Il ne m'en fais point à moi, c'est un fripon, vendre les meubles & le carosse de son pere!

DORANTE.

Hé à quoi servent ces reproches? De grace, j'ai les ai vendus, je les ai mis en gage, vous ne m'apprenez rien de nouveau, ne le sçais-je pas bien; que je hai les discours inutiles.

ARAMINTE.

Et pourquoi les vendre? Pourquoi les engager?

DORANTE.

Ah voilà une question admirable! Une femme de bon sens peut-elle demander cela, pourquoi vendre, pourquoi mettre en gages; pour avoir de l'argent ma Tante, pour avoir de l'argent.

LISETTE.

Il parle fort juste Madame, vous voyez bien qu'il n'a pas tort, il n'y a rien de plus naturel.

ARAMINTE.

Hé bien, mais puisqu'il n'a pas tort, pourquoi donc est-ce qu'il se desespere.

DORANTE.

Hé ce n'est pas de ce que j'ai fait à mon Pere ma Tante, je regarde cela comme une bagatelle, voilà bien de quoi vraiment.

ARAMINTE.

Comment voilà bien de quoi?

DORANTE.

Où ma Tante, j'ai pris de l'argent à mon Pere, j'ai fait mon metier, chacun ne fait-il pas

pas

pas le sien dans le monde? Le marchand pille le public, le procureur vole ses parties, le gentilhomme plume le païſan, la jeune coquette ruine ſon amant, un Chevalier ruine une vieille coquette, & tout ce qu'il y a d'honnêtes gens font-ils ſcrupules de s'approprier le bien d'autrui, quand ils peuvent le faire ſans craindre les reprimandes de la juſtice.

L I S E T T E.

Cela eſt vrai Madame, un enfant de famille bien réglé quand il a beſoin d'argent fait mieux d'en prendre à ſon Pere qu'à tous autres.

D O R A N T E.

Quelque bien acquis que l'argent puiſſe être, il ne me fait point de profit ma pauvre Liſette, & j'ai trouvé en mon chemin un coupe gorge, une maudite baſſette où j'ai laïſſé tout juſqu'au dernier double,

A R A M I N T E.

Tu as perdu ton argent? Miſerable.

D O R A N T E.

Où ma Tante, & vous me voyez au deſeſpoir.

L I S E T T E.

Hé là, là Monsieur, ne vous deſeſperez point, Monsieur votre Pere eſt ſorti, il y a encore de bonnes nipes dans la maiſon.

D O R A N T E.

Ma Tante, ma chere Tante, je n'ai d'autre reſource qu'à vous.

A R A M I N T E.

Ote-toi de mes yeux coquin, ôte-toi de mes yeux.

D O R A N T E.

Prêtez-moi ſeulement trois ou quatre cent piſtoles.

A R A M I N T E.

Trois ou quatre cent piſtoles, je ne te veux jamais voir.

D O R A N T E.

Je ne vous demanderai rien de ma vie.

A R A -

A R A M I N T E.

Je ne te le conſeille pas. Je n'ai rien à donner.

D O R A N T E à genoux.

Ma chere, mon aimable, ma belle, ma charmante, mon incomparable, ma divine Tante ne me refusez pas je vous en conjure.

L I S E T T E à genoux.

Ce ſpectacle eſt touchant Madame, aurez vous le courage de le refuſer.

A R A M I N T E.

Si je le refuſerai? Je donnerois plutôt ma vie que de l'argent; je n'en ai point.

D O R A N T E.

Ah je ſçai que vous en avez, & je vous prie de m'en prêter.

A R A M I N T E.

Tu ſçais que j'en ai? Tu m'épies donc pour me voler, auſſi bien que ton Pere; oh! Quand j'en aurois je n'en prêterois pas.

D O R A N T E.

Où ma Tante, vous me refusez?

A R A M I N T E.

Je ſuis inexorable.

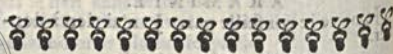
D O R A N T E.

Vous avez des manieres avec moi, donc je vous corrigerai avant qu'il ſoit peu ma boigne Tante.

A R A M I N T E.

Et vous vous avez des airs mon neveu, dont vous ferez fort bien de vous deſſaire; mais que veut cet homme là.





## SCENE XII.

ARAMINTE, DORANTE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN *deguis' en exempt.*  
J'Entre un peu brusquement n'est-ce pas, & je parois peut-être incivil à la compagnie, mais c'est ma maniere, je suis sans façon comme vous voyez, & je n'ai pas coutume de me faire annoncer.

DORANTE.

Que demandez-vous ? Qui êtes-vous Monsieur, pour en user si librement.

MERLIN.

Parbleu quand on vient de la part de la justice, on n'est pas obligé d'observer si exactement certaines bien seances.

ARAMINTE.

Comment de la part de la justice.

LISETTE.

C'est-ce maraut de Merlin.

ARAMINTE.

La justice est bien impolie, allez lui dire qu'elle aprenne à vivre, mon petit ami.

MERLIN.

Mon petit ami, à qui croit-on parler, hola quelqu'un, mes gens, la Roche, Brise fer, la Forêt, la Balafre...

ARAMINTE.

Quels noms & quelles gens ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Je ne comprends rien à tout ceci Madame.

MER.

MERLIN.

Mon petit ami, mon petit ami, ah vraiment nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Il ne faut point tant vous formaliser Monsieur, on ne sçait qui vous êtes.

MERLIN.

Je suis exempt de la monnoye Monsieur, & quand je vais quelque part avec le detachment que je commande, les gens à qui j'a affaire n'ont qu'à se bien tenir.

ARAMINTE.

Misericorde un exempt de la monnoye dans la maison, ah malheureux nous sommes perdus, tu te mêle de faire la fausse monnoye.

DORANTE.

Moi ma Tante.

MERLIN.

Ce n'est point Monsieur, que mes ordres regardent Madame, & je ne suis chargé seulement que de transporter ici, dans l'appartement de Madem. Claire, Ursule, Ildegonde, Araminthe.

ARAMINTE.

Dans mon appartement Monsieur.

DORANTE.

Quoi ma Tante vous... des pistoles.

MERLIN.

Où Madame, & j'y dois faire une ample exacte & serieuse perquisition dans toutes les chambres, coffres, caisses, armoires, cabinets, tiroirs, poches, bourses, sacs, &c. qui se trouveront avoir l'honneur de vous appartenir.

ARAMINTE.

Vous fouillerez par tout Monsieur, & pour moi s'il vous plait ?

MERLIN.

Pour mettre en liberté quantité de pauvres vieilles especes d'or & d'argent, qu'au prestidige des ordonnances vous retenez injustement

ment prisonnières, j'ai ordre d'en faire la confiscation, & de vous condamner en outre à une amande de six mille Livres.

ARAMINTE.

Faire la confiscation de mon argent mon pauvre neveu, je suis perdu.

DORANTE.

Ah vous en avez donc ma Tante, & vous ne voulez pas m'en prêter.

ARAMINTE.

Me voilà ruinée ma pauvre Lisette.

LISETTE.

A quoi songez-vous aussi, la belle conduire d'amasser de l'argent, que ne faites-vous comme Monsieur, il n'est point sujet à ces inconveniens-là.

MERLIN.

On me fait perdre ici bien du tems Madame, j'ai d'autres confiscations à faire que la vôtre, & que diable dépeçhons-nous s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Avec un peu d'argent ne pourroit-on point attendrir cet honnête homme là.

LISETTE.

Si c'étoit un Commissaire, encore votre affaire seroit bientôt faite, ce sont des Messieurs qui savent vivre.

DORANTE.

Je vais lui faire quelque proposition; Monsieur l'exempt on a quelque chose à vous dire, ne peut-il point y avoir quelque accommodement?

MERLIN.

Des accommodemens, pour qui me prend-on; allez m'attendre là, bas vous autres. Ça voyons de quoi est-il question.

DORANTE.

Ma Tante n'a point de vieilles espèces Monsieur.

MERLIN.

C'est ce qu'il faudra voir; cela gist en prison.

LISETTE.

Qu'il est rebarbatif Madame.

ARAMINTE.

Il a l'air d'un méchant pendart.

DORANTE.

Il faut qu'elle vous fasse présent de cent pistoles.

MERLIN.

Fi Monsieur, hola, hola la Roche Balafre.

DORANTE.

Voilà un exempt bien honnête homme, ma Tante.

ARAMINTE.

Il faut pourtant tâcher de le corrompre.

DORANTE.

Ne vous contenteriez-vous pas de deux cent Louis Monsieur.

MERLIN.

Comment deux cent Louis, sont-ce ici des jeux d'enfants Monsieur, pour qui me prend-on, la Forêt, la Bal...

DORANTE.

Mais Monsieur, deux cent Louis.

MERLIN.

Non Monsieur le Plenipotentiaire, non, à moins de trois cent pistoles, il n'y a rien à faire, je fouille par tout & je mène Madame en prison pour l'amande.

DORANTE.

Oh Monsieur, pour l'amande il ne faut pas qu'il en soit parlé.

MERLIN.

Non Monsieur, je ne la remetrai point à moins que Madame ne vous donne cent pistoles à vous pour avoir accommodé l'affaire.

ARAMINTE.

Comment cent pistoles?

DORANTE.

Ne vous chagrinez point ma Tante, je ne les prendrai pas.

MER-

MERLIN.

Vous les prendrez Monsieur, ou il n'y a rien de fait.

LISETTE.

Voilà un exempr bien obstiné.

ARAMINTE.

Hé bien Monsieur, je les lui donnerai, si là là ne vous mettez pas en colere, je vais vous chercher votre affaire.

DORANTE.

Aportez aussi la mienne ma Tante, puisque Monsieur le veut absolument, il rompra l'accommodement sans cela, je vous en avertis, nous vous attendons dans ma chambre.

ARAMINTE.

Viens avec moi ma pauvre Lisette; ah ma dite fortune me voilà bien guerrie de la passion d'amasser de l'argent.

LISETTE.

Cet exempr ne fera pas utile à bien du monde. Il n'y a guere de gens à Paris qui doivent craindre pareille aventure.

*Fin du troisieme Acte.*



A C.



## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

DORANTE, MERLIN.

DORANTE.

L'Argent de ma Tante tarde bien à venir, voilà une l'enteur qui m'impatiente.

MERLIN.

Et moi aussi Monsieur, mon deguisement dure trop long-tems, je commence à en craindre les suites.

DORANTE.

Que diantre peux-tu craindre?

MERLIN.

Que sçait-on? Le retour de votre Pere, le serolle & la tapisserie l'auront déjà mis de mauvaise humeur, s'il me trouvoit ici comme me voilà, je porterois la folle enchere de toutes nos aventures, ou continuons d'attendre dans votre chambre, ou sortons tout à fait de la maison.

DORANTE.

Je ne te croyois pas si poltron.

MERLIN.

Je ne le suis point Monsieur, & vous sçavez avec qu'elle ardeur je me porte d'abord aux entreprises les plus hazardieuses, mais

E

quand

98 LES MOEURS

quand l'action dure trop, l'ardeur se ralentit,  
& les reflexions me gâtent.

DORANTE.

Je le vois bien.

MERLIN.

Si nous avons une fois l'argent pourtant,  
comme l'action sera finie, je ne serai plus si  
timide, & vous verrez que je deviendrai hardi  
sur nouveaux fraix.

DORANTE.

Je n'ai pas mal joué mon rolle dans tout ce-  
ci, dis, n'est-il pas vrai ?

MERLIN.

A merveilles, oh lorsqu'on travaille sous  
un Maître comme moi, on devient bientôt  
habile homme, & en fait de fourberie inge-  
nieuse, je crois sans vanité que par tout Pais  
vous & moi nous en vaudrons toûjours bien  
deux autres. Mais Monsieur, l'argent ne vient  
point.

SCENE II.

DORANTE, MERLIN, LI-  
SETTE.

DORANTE.

Donne toi patience, voilà Lisette. Hé bien  
mon enfant ?

LISETTE.

Ah Monsieur, que vous avez perdu une belle  
le occasion.

DORANTE.

La tromperie seroit-elle decouverte ?

MERLIN.

L'affaire a manqué, mes inquietudes étoient  
fondées.

DU TEMS, COMEDIE. 99

LISETTE.

Comme le ciel se rit des projets des hom-  
mes !

DORANTE.

Mais quoi ma Tante . .

MERLIN.

Je vous le disois bien que nous ne tenions  
pas encore son argent. Abandonnons le champ  
de bataille de peur d'accident. Croyez-moi  
Monsieur, tirons nos chausses.

LISETTE.

Si l'on avoit prévu les choses . .

DORANTE.

Que je suis malheureux, comment payer la  
lettre de change.

MERLIN.

Et les vacations de l'exempt, surquoi les  
prendre.

LISETTE.

Vous êtes des ignorans l'un & l'autre.

DORANTE.

Nous avions si bien commencé cette affaire,  
elle étoit en si bon chemin.

MERLIN.

Ah parbleu, je desfie tête d'homme de con-  
duire plus élégamment une fourberie, on ne  
l'apprendra morbleu pas mon métier.

LISETTE.

Vous êtes des imbeciles vous dis-je, il fal-  
loit la suivre, & vous auriez eu milles pisto-  
les, au lieu de quatre cent que je vous apporte.

DORANTE.

Que dis-tu ? Tu as les quatre cent pistoles ?

LISETTE.

Oui Monsieur.

MERLIN.

Mangrebleu de la mafque avec les frayeurs  
qu'elle m'a faites.

DORANTE.

Tu viens de me donner un mauvais quart  
d'heure.



LISETTE.

J'apporte avec moi de quoi vous remettre, mais je suis sûre qu'il ne tenoit qu'à vous d'en avoir une fois d'avantage.

MERLIN.

L'accommodement a été fait sur ce pied-là, nous sommes gens d'honneur, il faut s'en tenir aux termes du traité.

DORANTE.

Merlin a de la bonne foi, comme tu vois.

MERLIN.

Je ne dis pas que dans la suite, puisque la tante est de si bonne volonté, nous n'en profiterions pas de quelque autre manière: pour le présent donne nous l'argent & decampons Monsieur, s'il vous plaît.

LISETTE.

Nous pouvons le partager ici en toute sûreté, car il faut bien que ma part s'y trouve.

DORANTE.

Cela est trop juste.

LISETTE.

Votre Pere soupe en Ville, & votre Tante en a pour une heure à refermer son coffre fort.

DORANTE.

Elle a été bien fâchée de l'ouvrir, dis Lisette.

LISETTE.

Je vous en repons, elle ne l'a ouvert qu'après avoir fermé tous les verroux de toutes les portes de son appartement, encore ne se croyoit-elle pas en sûreté, & elle regardoit toujours derrière-elle si Monsieur l'exempt n'y étoit point.

MERLIN.

Comme les gens de justice se font craindre, ce n'est pas sans raison ils sont la terreur des coffres forts.

LISETTE.

Le sien est fermé de plus de vingt clefs je pense,

pense, elle faisoit de grands soupirs à chaque ressort qu'elle ouvroit, & des reflexions.

DORANTE.

Nous ne les avons pas entendus, mais elles n'ont pas laissé de nous ennuyer.

LISETTE.

Enfin à force de sanglots le coffre s'est ouvert, & j'ai aperçû une grande poche de charmois toute neuve qu'elle regardoit si piteusement.

MERLIN.

La pauvre femme! Vous ne pleurez point Monsieur vous n'êtes guere tendre.

DORANTE.

Que tu est extravagant.

LISETTE.

Il faut qu'il y ait pour le moins deux mille Louis vieux dans cette poche-là. Elle la tirée avec une main sèche & tremblante, & elle n'a pas eu la force de la soutenir, elle la laissa tomber de douleur.

MERLIN.

Quelle pitié! Cette pauvre bourse de charmois toute neuve, cela me fend le cœur.

LISETTE.

Mais tai toi donc Merlin, ou je ne pourrai pas achever.

MERLIN.

Il est vrai que je suis trop bon: mais que d'autre avons-nous affaire aussi de ton recit pitoyable? Elle ta livré l'argent, il ne nous importe pas de quelle manière, donne seulement.

LISETTE.

Elle me la livré, mais avec des regrets!

MERLIN.

Hé bien, pour les regrets on te les laisse, ce sont très profits, garde les pour toi, nous ne voulons que l'argent te dis-je.

LISETTE.

Oh doncement, s'il te plaît, le voilà Monsieur,

seur, sitôt que je l'ai eu j'ai pris la poste pour vous l'aporter le plus vite qu'il m'a été possible.

DORANTE.

Je te suis trop redevable ma chere Lisette, voilà dix pistoles que je te donne pour la diligence que tu as faite.

LISETTE.

Vous avez trop de bonté Monsieur.

MERLIN.

Si on payoit comme cela toutes tes courses tu deviendrois riche en peu de tems.

LISETTE.

Votre sœur est chez votre Maîtresse, je vais leur rendre compte de cette aventure.

DORANTE.

Dis leur qu'elles viennent, & que j'ai de l'argent.

SCENE III.

DORANTE, MERLIN.

MERLIN.

Oh ça Monsieur, vous avez payé grassement la course de Lisette, j'espère que vous en userez de même avec moi.

DORANTE.

Cela est trop raisonnable; qu'est-ce que je te dois.

MERLIN.

Il y a trois articles Monsieur, le carosse, & les chevaux, l'ameublement, & la poche de chamois, il me faut déjà le droit de l'invention pour tout cela.

DORANTE.

Cela est d'une longue discussion, nous verrons cela une autrefois Merlin.

MERLIN.

Pour avoir plutôt fait je ne demande que les vacations de l'exempt, frais, mises & loyaux couts, je vous remets le reste.

DORANTE.

Parbleu tu es trop honnête, que te faut-il ?

MERLIN.

Premierement, j'ai mené deux fois au cabaret les quatre coquins qui faisoient les archers, & le fripier qui m'a fourni le juste au corps, j'ai eu la peine de les enyvrer. Cela vaut tout au moins quatre pistoles.

DORANTE.

Quatre pistoles, soit, voilà qui est fini ?

MERLIN.

Il eut pour le loüage de l'habit. . .

DORANTE.

Cet article est compris dans l'autre ?

MERLIN.

Oh non, en conscience Monsieur, j'ai promis quinze écus au fripier, si l'affaire réussissoit.

DORANTE.

Quinze écus pour le loüage d'un habit, qui n'en vaut pas quatre.

MERLIN.

Qui n'en vaut pas quatre ? Le fripier ne le donneroit pas pour cinquante, vous moquez-vous ? C'est un juste au corps avec lequel on est sûr de réussir dans les expéditions les plus hazardeuses, & qui a été sept ans double de la peau d'un garçon Normand.

DORANTE.

Je te dis que je n'ai pas le tems de m'arrêter.

MERLIN.

Songez du moins à acquitter la Lettre de change, afin qu'il ne nous arrive point d'accident.

Morbleu Merlin, je ne puis m'y résoudre, & je ne sçache rien de plus cruel que de donner de l'argent à des coquins qui vous ont fait enrager.

MERLIN.

Où donner quatre cens Louis pour un mechant morceau de papier de quatre doigts, parce qu'on aura écrit son nom dessus, qu'elle extravagance!

DORANTE.

Il n'y a rien de plus ridicule au moins.

MERLIN.

Cela est vrai. Allez Monsieur, gardez votre argent pour de meilleurs usages, nous le trouverons bien quand nous serons en prison. Il fait cher vivre dans cette auberge-là.

SCENE IV.

ARAMINTE, DORANTE,  
MERLIN.

ARAMINTE *sans être vuë.*  
Je ne reviendrai jamais de cette aventure là.

MERLIN.

Ne pourrions-nous point pendant que nous sommes en train en donner encore une touche à Madame votre Tante Monsieur, c'est une bonne dupe; avec qu'elle facilité elle nous a donné les 400. pistoles!

ARAMINTE.

Où.

DORANTE.

Je le voudrois de tout mon cœur, c'est une vieille folle qui donnera tout au Chevalier, je sçai de ses nouvelles.

MER-

MERLIN.

Il y a du mérite au moins à l'empêcher de se ruiner avec des étrangers.

ARAMINTE.

Ah Monsieur l'exempt je vous y attrape.

MERLIN.

J'en suis fâché Madame; mais mes supérieurs me renvoient.

ARAMINTE.

Comment Monsieur le coquin.

DORANTE.

Prenez garde à ce que vous faites ma Tante, cet homme là est capable de vous perdre.

ARAMINTE.

Vous êtes un fripon mon neveu, & pour toi maraut. . .

MERLIN.

Je dresserai un procès verbal de rébellion Madame.

ARAMINTE.

Tu iras en galere.

DORANTE.

Hé paix donc ma Tante, Monsieur l'exempt sçait que vous avez plus de mille Louis vieux dans une poche de chamois.

MERLIN.

Dans une poche de chamois tout en cave, il y aura punition corporelle pour cela.

ARAMINTE.

Tai toi fripon je le reconnois, tu es Merlin, ah, ah!

MERLIN.

Bon courage. Je mettrai dans le procès verbal que vous avez arraché la barbe de l'exempt.

ARAMINTE.

J'en me moque de toi, & de ton procès verbal, & je te ferai pendre.

DORANTE.

Ah ma Tante.

MERLIN.

Puisqu'on le prend sur ce ton là, je suis

E 5

Mer-

106 LES MOEURS

Merlin, cela est vrai. Mais je vais tout de ce pas denoncer à la monnoye que vous avez encore plus de quinze mille francs en vicilles effepees.

ARAMINTE.

Ah le méchant pendart, empêche le de fortir mon neveu.

MERLIN.

Je n'ai rien à craindre.

DORANTE.

Vous l'avez un peu trop poussé ma Tante.

ARAMINTE.

Voilà deux coquins qui s'entendent bien.

MERLIN.

Je me moque de tout moi.

DORANTE.

Viença Merlin écoute.

MERLIN.

Non Monsieur, ne m'arrêtez point, il faut faire ici une exemple, m'appeller un fripon!

ARAMINTE.

Je lui fais grand tort assurément.

MERLIN.

Est-ce que je le suis Monsieur, vous savez ce qui en est.

DORANTE.

Il ne faut point s'emporter pour une bagatelle Merlin.

MERLIN.

Me menacer de m'envoyer en galere! Monsieur.

DORANTE.

Cela est vrai... Mais...

MERLIN.

Me dire à mon nez qu'on me fera pendre.

DORANTE.

Ces termes-là sont un peu forts, ma Tante, & cela ne se dit point à un honnête homme.

ARAMINTE.

A un honnête homme!

DU TEMS, COMEDIE. 107

MERLIN.

Ditez un peu que je ne le suis pas pour voir, je m'en vais à la monnoye.

DORANTE.

Ah demeure ici Merlin, je te prie.

MERLIN.

C'est à votre considération Monsieur, que je ne pousse pas les choses, mais pour l'affront que Madame ma fait, il faut tout au moins qu'elle paye les vacations de l'exempt, & le loüage du juste au corps, je ne parle point de la barbe.

ARAMINTE.

Je donnerois encore de l'argent moi?

DORANTE.

Ah pour cela ma Tante, vous ne pouvez en appeller, cela ne monte qu'à douze ou quinze pistoles.

MERLIN.

Point de violence Monsieur, ne contraignons personne, Madame est libre, si elle ne veut pas les donner il n'y a rien à dire, je m'en vais à la monnoye.

ARAMINTE.

Hom coquin...

DORANTE.

Mais vous disputez aussi pour une bagatelle

ARAMINTE.

Hé bien, je les donnerai mon neveu, je les donnerai, je te le promets, mais que je n'entende jamais parler de cette maudite aventure.

MERLIN.

Nous ferons discret nous autres, mais ne vous en vantez pas Madame.

ARAMINTE.

Je creve...

MERLIN.

Adieu Madame, remerciez bien Monsieur, votre neveu; ce garçon là vous aime tendrement, sans lui vous étiez perdue, & par moi

E-6

J'ai



MERLIN

108 LES MOEURS  
j'ai beaucoup de consideration pour vous, je  
vous assure.

SCENE V.

ARAMINTE, seule.

LE méchant fripon que voilà, c'est lui qui  
corrompt mon neveu, ils ne me laisseront  
point en repos tant qu'ils me sçauront une pi-  
stole en vieilles espèces : pour me mettre à  
couvert de leur perfection, il faut les porter  
moi même à la monnoye, c'est le plus sûr.

SCENE VI.

ARAMINTE, MARIANE, AN-  
GELIQUE, LISETTE.

MARIANE & ANGELIQUE.

AH, ah, ah, ah, ah, ah, ah.  
ARMINTE.  
Quest-ce donc ? Quels éclats de rire j'est-ce  
là ? A qui en avez-vous, s'il vous plaît.

MARIANE.  
C'est ma Tante, ah, ah, ah.  
ARMINTE.  
Je vous trouve bien impertinente, ma mie,  
de me rire au nez comme vous faites.  
ANGELIQUE.  
Je vous demande pardon, Madame, mais,  
ah, ah, ah.

ARA-

DU TEMS, COMEDIE. 109  
ARAMINTE.

Que trouvez-vous donc là de si plaisant, di-  
tes.

LISETTE.  
Hy, hy, hy.

ARMINTE.  
Ouais, tout le monde s'en mêle à ce que je  
vois, Mademoiselle Lisette vous a conté apa-  
rtemment que votre coquin de frere m'a fripon-  
né quatre cent pistoles, n'est-ce pas ?

LISETTE.  
Moi ? Madame, est-ce que je le sçais, com-  
ment le dirois-je ? Et comment le sçavez-vous  
vous même.

ARMINTE.  
Tai toi impudente tu étois du complot avec  
lui, & avec ce fripon de Merlin qui faisoit  
l'exempt.

LISETTE.  
Merlin étoit l'exempt ? Par ma foi Madame  
il a bien joué son rolle, ce garçon là a bien  
du merite.

MARIANE & ANGELIQUE.  
Ah, ah, ah.

ARMINTE.  
Ah, ah, je vous sert donc de divertissement  
mes Dames, j'en suis ravi.

ANGELIQUE.  
Pour moi je vous assure Madame, que je  
suis bien fâchée du mauvais tour que ce coquin  
de Merlin a eu l'insolence de vous faire.

ARMINTE.  
Mêlez-vous de vos affaires, Mademoiselles,  
& ne vous fachez que de ce qui vous regarde.  
LISETTE.

La Tante prend la chose serieusement.  
MARIANE.

Cette aventure la regarde aussi, ma Tante,  
& ces quatre cens pistoles est un argent que  
mon frere emprunte du sien, c'est ce qui la  
chagrine.

E-7

ARA-

N<sup>o</sup> LES MOEURS

ARAMINTE.

Vous êtes bien insolente, ma mie, de penser ces choses-là, & bien effrontée de me le dire: si j'estime Mr. le Chevalier, c'est par ce qu'il m'aime, & je ne suis ni d'âge, ni d'humeur, ni de figure à acheter des amans, ainsi que vous le sçachiez.

MARIANE.

Ma Tante n'en achette pas, ils sont aujourd'hui trop chers, elle les louë.

LISETTE *bas à Araminte.*

Elle aime le Chevalier, & le Chevalier ne l'aime point, elle en enrage.

MARIANE.

Vous n'êtes pas pardonnable ma Tante, de vous descendre ainsi d'avoir du goût pour le Chevalier, il est jolï homme au moins.

ARAMINTE.

Hom si vous le trouvez tel ma niece je n'empêche pas qu'il ne vous aime, vous êtes si jeune & si aimable.

MARIANE.

Mais vous avez tant d'argent ma Tante, aujourd'hui l'argent balance furieusement le mérite & la jeunesse.

ARAMINTE.

Il le balance, il l'emporte quelque fois, & nous verrons à qui le Chevalier demeurera ma niece.

LISETTE *à Araminte.*

Le voici fort à propos, obligez-le à se déclarer Madame.



DU TEMS, COMEDIE. III

SCÈNE VII.

ARAMINTE, ANGELIQUE,  
MARIANE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Que de beautez ensemble quatre Dames, je me retire, je ne pourrois pas fournir à la conversation.

MARIANE.

Quoi que les façons ne soient pas aujourd'hui d'usage Mr. le Chevalier, si nous sommes ici de trop nous vous laisserons avec ma Tante.

LE CHEVALIER.

C'est elle que je cherche je vous l'avouë, & je ne m'attendois pas à trouver si grosse Compagnie.

ARAMINTE.

Je ne lui fais pas dire ma niece, & je n'ai point mandié sa declaration.

MARIANE.

Je lui pardonne la preference, j'entre dans ses raisons, il a besoin d'argent, & il m'a promis de m'en prêter quand vous lui en aurez donné ma Tante.

LE CHEVALIER.

Vous m'en voulez d'ailleurs Madame.

MARIANE.

Non faites vos affaires Chevalier, je ne suis point jalouë, mais votre soeur a perdu son argent, je n'en ai point, & nous sommes trois à partager, vous vous en souviendrez s'il vous plait, ayez aussi quelque égard à cela, je vous prie, adieu ma Tante.

SCÈ.

SCÈ

## SCENE VIII.

ARAMINTE, LE CHEVALIER,  
LISETTE.

LE CHEVALIER.  
Vous avez là une malicieuse niece Madame-  
ARAMINTE.

Et vous êtes de concert avec elle pour me  
tromper ? Chevalier, je ne l'aurois pas crû.

LE CHEVALIER.

Mon Madame, je ne sçai ce que vous me vou-  
lez dire, & je venois ici de la meilleure fin du  
monde pour toucher le premier quartier, mais  
puisque vous avez changé de sentiment.

ARAMINTE.

Vous m'avez trahie, d'où peut-elle sçavoir  
cè qu'elle sçait que de vous même.

LISETTE.

Ne vous ai-je pas dit qu'elle est amoureuse ?  
La jalousie la rend pénétrante.

LE CHEVALIER.

Serai-je toujours persécuté des femmes ! Est-  
il faut-il qu'une petite. Ridicule que je ne puis  
souffrir me fasse perdre un cœur que je préfère  
à toutes choses !

ARAMINTE.

Que ne parlez-vous comme cela devant elle.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez point encore songé au pot de  
vin Madame.

LISETTE.

Bon, votre ami Dorante a enlevé les de-  
niers du pot de vin, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Quoi Dorante ?

Il m'a emporté quatre cent pistoles Mr. le  
Chevalier.

LE CHEVALIER.

Adieu Madame, j'ai des affaires pour le re-  
giment que je ne puis remettre.

ARAMINTE.

Où allez-vous donc ? Si votre Mr. le Cheva-  
lier. . .

LE CHEVALIER.

Je n'ai point de tems à perdre Madame.

LISETTE.

Hé ne vous en allez pas, Dorante n'a pas  
tout emporté Madame en a encore.

LE CHEVALIER.

Madame, à des manieres si dures avec moi.

ARAMINTE.

Demeurez, Monsieur, demeurez.

LE CHEVALIER.

Vous le voulez absolument, mon Major au-  
ra donc la peine de faire tout seul mes affai-  
res.

ARAMINTE.

Vous aimez ma niece ?

LE CHEVALIER.

Ey Madame quelle apparence, une petite  
creature qui n'a pas le sol, est-ce que nous ai-  
mons à credit nous autres ?

ARAMINTE.

Voilà un diamant qu'on veut vendre,

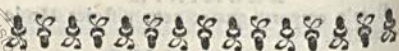
LE CHEVALIER.

Il est fort beau vraiment, donnez en tout ce  
qu'on voudra, ce n'est pas trop Madame.

LISETTE.

Il en aura toujours bon marché quoiqu'il  
coute.





## SCENE IX.

ARAMINTE, LE CHEVALIER,  
LISETTE, M. AMBROISÉ.

Où palfangé voici de belles affaires, mon  
Maître, mon pauvre Maître.

LISETTE.

Qu'est-il devenu, pourquoi l'as-tu quit-  
té ?

AMBROISÉ.

Palfangé par ce que je n'ai pu le suivre, il  
y avoit un embarras de tous les Diables, ils  
l'ont enlevé en un clin d'œil.

ARAMINTE.

Qui ?

AMBROISÉ.

Est-ce que je puis deviner ça.

LISETTE.

Il ne sçait ce qu'il dit, Monsieur n'a point  
de mauvaises affaires.

AMBROISÉ.

Oh que si fait. Il connoît je ne sçai combien  
de femmes.

LISETTE.

Parle donc hé marouffe.

AMBROISÉ.

Je gagerois ma vie que c'en est une qui lui  
fait ce tour-là.

ARAMINTE.

Une femme dis-tu ?

AMBROISÉ.

Où Madame, & qui voulez-vous qui enle-  
ve un homme, si ce n'est une femme, quand  
on est bien fait & qu'on a bonne  
Hom

Hom si je n'avois pris garde à moi je sçai bien  
ce qui seroit arrivé.

LE CHEVALIER.

Adieu Madame, pour vous tirer de peine  
je vais m'informer de l'avanture, fut-il au  
centre de la terre, je sçaurai ce qu'il est deve-  
nu, & je ne manquerai pas de vous en rendre  
compte, en venant toucher le premier quar-  
tier. C'est de l'argent prêt, j'ai compté la des-  
sus.

ARAMINTE.

Je n'ai rien qui ne soit à vous Chevalier.

LE CHEVALIER.

Que vous êtes charmante ? Adieu Madame.

AMBROISÉ.

Tatigué comme il se gausse d'elle, voilà un  
futé merle.



## SCENE X.

ARAMINTE, LISETTE, M. AM-  
BROISÉ, MERLIN.

MERLIN.

Ah Madame, ah Lisette.

ARAMINTE.

Qu'est-ce qu'il y a, viens-tu encore ici me  
faire quelque triponnerie.

MERLIN.

Ah vraiment Madame, il n'est pas ici ques-  
tion de bagatelle, il s'agit d'une affaire des  
plus serieuses.

LISETTE.

Qui a-t'il encore de nouveau, parle ?

MERLIN.

Mr. Darnis est au fort l'Evêque mon enfant.

ARA-

ARAMINTE.

Mon frere en prison, juste ciel!

L I S E T T E.

Ne te moques-tu point, dis-tu vrai?

A M B R O I S E.

Oh pâlangué pour ne le mener que là ils n'avoient que faire d'aller si vite.

A R A M I N T E.

Les chevaux font-ils encore au carosse.

A M B R O I S E.

Je les y ai laissé toujours, je m'en vais voir.

Do Do Do Do Do Do Do Do Do Do Do Do

## S C E N E X I.

ARAMINTE, MERLIN.

M E R L I N.

Nous passions dans la rue de l'arbre secq mon Maître & moi quand nous avons aperçu de loin un gros d'Infanterie qui escortoit une chaise à porteurs. Nous avons bien jugé d'abord que l'escorte étoit un détachement du Regiment du Châtelet. Mon Maître, qui a des raisons pour ne se pas trouver sur la route de ces troupes là, est entré dans le fond d'une boutique, & moi Madame, qui ai l'honneur d'être Officier du Regiment. Car j'ai pris une charge d'exempt depuis peu, comme vous sçavez.

A R A M I N T E.

Ne parlons plus de cela, acheve.

M E R L I N.

Hé bien Madame, je me suis mêlé dans les rangs par curiosité, j'ai suivi l'escorte, elle est arrivée au fort l'Evêque, la porte de la chaise & celle de la maison le font ouvertes en même tems, & Mr. Damis est sorti de l'une pour

DU TEMS, COMEDIE. 117  
 entrer brusquement dans l'autre, cela m'a surpris franchement.

A R A M I N T E.

Quelle affaire mon frere pourroit-il avoir.

M E R L I N.

Ce ne sont pas ses dettes, premierement il est trop riche; il n'a ni tñé, ni volé personne, il faut qu'il y ait là dedans du cotillon sur ma parole, il est un peu libertin, oui, Madame, lui qui se plaint de nous autres.

L I S E T T E.

Je gagerois que Mr. Damis n'est point en prison, & ne disois - je pas bien, tenez le voila.



## S C E N E X I I.

ARAMINTE, DAMIS, LISETTE, MERLIN.

D A M I S.

Ah je n'en puis plus, & voici une aventure qui me fera mourir.

A R A M I N T E.

Ah vraiment je viens d'avoir une belle peur mon frere, & qu'est-ce que c'est que cela, un manteau rouge, un plumet, & d'où venez-vous dans cet équipage?

D A M I S.

Je viens, je viens du fort l'Evêque Madame.

M E R L I N.

Je sçavois bien que je ne m'étois pas trompé.

A R A M I N T E.

Du fort l'Evêque? Et vous en êtes déjà sorti?

DAMIS.

Où en payant 400. pistoles, ne voudriez-vous point que j'y fusse demeuré ? Un homme comme moi au fort l'Evêque. Je n'en puis plus je suis au desespoir, vous me donnez la mort tous tant que vous êtes ?

ARAMINTE.

Comment donc mon frere, que voulez-vous dire ?

DAMIS.

Viens-ça toi fripon, où est ton Maître dis ?

MERLIN.

Monseigneur...

DAMIS.

Parleras-tu.

MERLIN.

Je ne le vois point Monseigneur, nous sommes mal ensemble. C'est un debauché que je ne puis reduire. Je lui ai mis la bride sur le cou.

DAMIS.

Coquin.

LISETTE.

Son aventure l'a mis de mauvaise humeur. Il querellera toute la maison.

DAMIS.

Après avoir reçu un affront comme celui-là je ne le veux voir de ma vie.

ARAMINTE.

Mais à qui en avez-vous donc mon frere ?

DAMIS.

Je l'enfermerai pour le reste de ses jours, où je ne pourrai.

ARAMINTE.

Qui mon frere ?

DAMIS.

Votre infame neveu, votre coquin de neveu Madame, qui me ruine, qui me deshonoré.

MERLIN.

Y auroit-il quelque chose de nouveau qui ne fut pas de ma connoissance ?

ARAMINTE.

Qu'est-ce donc qu'il a fait ?

DAMIS.

Ce qu'il a fait ? Une Lettre de change de quatre cent pistoles qui est cause de l'affront qui vient de m'arriver.

LISETTE.

Par ma foi cela est chagrinant, il n'a pas tort d'être en colere.

ARAMINTE.

Ho que cela est tiré, vous avez de mauvaises affaires, & vous les voulez mettre sur le dos de ce pauvre garçon, de quel droit vous arrêter pour une Lettre de change qu'il a fait ?

DAMIS.

De quel droit ? On a vû sortir une chaise à porteurs, on a cru que c'étoit lui qui étoit dedans, on m'a suivi & on m'a arrêté sur ce pied-là.

MERLIN.

Le qui pro quo n'est pas malheureux, & nous l'avons échapé belle.

ARAMINTE.

C'est fort bien fait mon frere, c'est fort bien fait, & j'en suis fort aise. Si vous sortiez dans votre carosse, & que vous ne missiez pas un manteau rouge & un plumet pour aller en bonne fortune, on ne vous prendroit point pour un jeune homme, & ces choses-là n'arriveroient point: le bel exemple pour votre famille.

LISETTE.

Elle a raison Monseigneur, c'est ce diable de manteau rouge qui a tout gâté, & parce que vous avez les allures d'un jeune homme on vous confond avec la jennesse.

DAMIS.

Si le coquin ne faisoit point de Lettres de change, on ne le guetteroit point pour le prendre.

MER-

120 L E S M O E U R S

MERLIN.

S'il m'en avoit voulu croire Monsieur, la Lettre de change seroit payée, je lui avois fait trouver de l'argent pour cela. Demandez à Madame.

ARAMINTE.

Je ne sçai ce que tu veins dire, tai toi.

DAMIS.

Mais ce n'est encore que la Lettre de change, en un quart d'heure que j'ai demeuré-là j'ai appris plus de vint friponneries qu'il a faites.

MERLIN.

On ne vous a pas tout dit, je lui en connois plus de trente Monsieur, sans compter la dernière qu'il a fait avec un exempt de la monnoye.

DAMIS.

Le malheureux il nous fera quelque affront, il faut l'enfermer c'est le plus seur.

ARAMINTE.

Hé pourquoi l'enfermer, donnez-lui de l'argent pour le divertir honnêtement, il ne fera point de ces tours-là pour en avoir, c'est moi qui en repons.

DAMIS.

Donnez-lui en vous, au lieu de le donner comme vous faites à un Chevalier dont tout le monde dit que vous êtes folle.

ARAMINTE.

Voyez un peu ce qu'il veut dire, avec son Chevalier? Sont-ce là vos affaires? C'est vous qui êtes un vieux fou, mon frere, & vous devriez mourir de honte à votre age.

DAMIS.

A mon age? Oh vous êtes mon aînée, ma sœur, afin que vous le sçachiez.

ARAMINTE.

Votre aînée moi? Moi votre aînée, rayez cela de vos papiers, s'il vous plaît, je n'ai point de grands enfans comme vous, moi.

DAMIS.

Parce que personne n'a voulu vous en faire, & que

DU TEMS, COMEDIE. 121

& que vous n'avez jamais trouvé à vous marier.

ARAMINTE.

Cela est tout trouvé ne vous mettez pas en peine, vous verrez quand la paix sera faite.

MERLIN.

Il y aura bien des Officiers sur le pavé, Madame fait grand fond sur la reforme.

LISETTE.

Il y a déjà une espece de contract de fait Monsieur.

DAMIS.

Où, avec ce Chevalier, n'est-ce pas?

ARAMINTE.

Laissez-là le Chevalier, & allez trouver la grisette qui vous attend à l'Opera, je sçai de vos nouvelles.

DAMIS.

Et moi je sçai des vôtres.

ARAMINTE.

Mais vous ferez bien de quitter le manteau rouge, on pourroit vous reprendre encore, & grace à vos mauvaises manieres votre fils a plus d'un decret sur le corps, je vous en avertis, adieu Monsieur, du Fort l'Evêque, cette histoire là fera bien rire le monde.

De De De De De De De De De De De

SCENE XIII.

DAMIS, MERLIN, LISETTE.

DAMIS.

Elle a raison, tout Paris se va moquer de moi. Le Coquin m'exposer à ces chagrins-là! Il faut pour mon honneur que je le fasse enfermer.

MERLIN.

Vous ne manquerez pas de sujets pour cela Monsieur, & je sçai des choses.

F

D A

D A M I S.

Tu servira de témoin contre lui ?

M E R L I N.

Je vous le promets Monsieur, je le dois en conscience, & il n'est pas permis à un fils d'en user si mal avec un pere, qui est si honnête homme, & qui fait si bien les choses.

D A M I S.

Tu déposeras aussi toi Lisette ?

L I S E T T E.

Je vous en repons, & j'en sçais assez moi pour faire enfermer toute la famille.

## SCENE XIV.

Mad. des MARTINS, DAMIS, LISETTE, MERLIN.

des MARTINS.

**H**E à quoi songez-vous donc Monsieur, on vous a attendu pendant tout l'Opera, & on est encore au logis, faut-il vous venir guérir ?

L I S E T T E.

On ne va pas toujours où l'on croit Madame des Martins, Monsieur étoit sorti pour l'Opera, & on lui a fait faire une entrée au fort l'Evêque.

des MARTINS.

Au fort l'Evêque ? Vous vous moquez.

D A M I S.

Elle dit vrai, j'en arrive.

des MARTINS.

Est-il possible ?

M E R L I N.

Où, on y avoit mené Monsieur, par megarde...

D A M I S.

Il faut que tu me rendes un service Mad. des Martins.

des MARTINS.

Vous n'avez qu'à commander Monsieur.

D A M I S.

Tu connois plusieurs Commissaires.

des MARTINS.

Si j'en connois, j'ai toute la Police dans ma manche.

D A M I S.

Tache de deterrer quelque honnête homme s'il est possible, & l'amène ici je te prie.

des MARTINS.

Je le ferai Monsieur, &amp; votre partie...

D A M I S.

Il faut la remettre à demain mon enfant, tu feras mes excuses, je ne suis pas en état de me trouver en compagnie, & après un assaut comme celui-ci, j'ai besoin de repos pour me remettre vous êtes tous trois mes amis, adieu.

## SCENE XV.

Mad. des MARTINS, MERLIN, LISETTE.

des MARTINS.

**Q**u'est-ce que c'est donc que tout ceci ? Et que veut-il faire d'un Commissaire.

M E R L I N. Voici une furieuse crise Mad. des Martins.

L I S E T T E.

Le fils est causé qu'on a arrêté le Pere, le Pere veut faire enfermer le fils, l'intention n'est pas bonne, mais elle est fondée.

des MARTINS.

C'est pour faire enfermer Dorante, qu'il me demande un Commissaire.

M E R L I N.

Aurez-vous ce cœur d'en amener un Mad. des Martins.



Le ciel m'en preserve, je ne suis point si mal  
faillante.

MERLIN.

Iras-tu le chercher toi, Lisette?

LISETTE.

Moi j'irois volontiers s'il étoit question  
d'enfermer le Pere.

MERLIN

Plût à Dieu que cela fût faisable.

*Fin du quatrième Acte.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, DORANTE.

MARIANE.  
Mais mon frere.

DORANTE.

Je ne condamne point, ma sœur, la repu-  
gnance que vous avez; pour la Comédie que  
nous allons jouër; mais toutes les mesures  
font prises. Vous êtes seule de votre senti-  
ment: nous sommes cinq ou six du nôtre. An-  
gelique, le Chevalier même est de la partie &  
nous l'emporterons, s'il vous plaît.

MARIANE.  
Ces Scenes là, me paroissent bien ridi-  
cules: mais enfin, je ne vous trahirai point.  
C'est tout ce que je puis vous promettre.

SCENE

SCENE II.

DORANTE, MARIANE, LI-  
SETTE, MERLIN.

MERLIN.

Allons, avancez petit impromptu de Con-  
seiller du Roi.

MARIANE.

Lisette; en Commissaire: mais vous n'y  
songez pas. Mon Pere ne manquera pas de la  
reconnoître.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine, une mousta-  
che déguise bien un visage qui n'a pas coutume  
d'en porter. Voyez.

DORANTE.

Oh, pour cela, tu n'es pas connoissable.

LISETTE.

Comment; je ne me connois pas moi mê-  
me. Et si la barbe change la physionomie, la  
robe ne change pas mal aussi les inclinations.  
Depuis que j'ai celle-ci sur le corps, il me sem-  
ble que je suis devenuë fourbe, & mal faisan-  
te.

MERLIN.

Ce n'est pas changement en toi mon enfant,  
c'est augmentation de bons sentimens.

LISETTE.

Parle donc, maroufle, je te ferai pendre.

MERLIN.

Tu y perdrois trop. Mais Mr. Damis ne  
peut pas tarder à venir. Sortez & songez à ce  
qui depend de vous. Moi de mon côté, je  
vais me préparer pour mon role.

DORANTE.

Tu sçais bien que le Marquis de Fredonville,  
ami du Chevalier, m'a envoyé demander mon

F 3

apar-

apartement, pour le divertissement qu'il veut faire repeter aujourd'hui.

MERLIN.

Dequoi diantre s'avise vôte Marquis de Fredonville, de nous embarasser de sa Mutille un jour de combat comme aujourd'hui : il prend bien son tems vraiment.

M. DORANTE.

Il ne pouvoit pas le mieux prendre. Mon Pere se fâchera de ce que nous allons faire : il voudra faire le mauvais ; & pour l'adoncir, nous le prions de prendre part à la fête que nous lui avons préparée ; il aime la joye, & un plaisir present lui fait oublier mille chagrins passez.

MARIANE.

Mais que dira-t-on dans le Monde ?

MERLIN.

Que peut-on dire ? Il abuse de l'autorité paternelle, il ne vit pas cathégoriquement : il en use mal, ses enfans tâchent de le remettre dans son devoir ; il n'y a rien à dire, cela ne passera tout au plus, que pour une correction filiale. Mais fuyez-vous ; voici Mr. Damis. Voilà Mr. le Commissaire, que vous avez demandé, je vous laisse avec lui, & vais disposer quelque chose dans l'appartement de mon Maître ; dans un moment je suis à toi, & sous les armes.

SCÈNE III.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

AH soyez le bien venu Mr. le Commissaire, je me sens soulagé par vôte presence, de plus de la moitié de mes chagrins ; & j'espere qu'avec vos soins, vous les ferez finir tout à fait.

LISETTE.

Je vous assure que je n'oublierai rien de ce qui dépendra du devoir de ma charge.

DAMIS.

On m'a dit, Monsieur, que vous êtes fort habile homme.

LISETTE.

Ce n'est pas pour me vanter Monsieur. Mais il n'y a aucun Commissaire enquêteur & examinateur au Châtelier de Paris, qui sçache aussi bien que moi enfler criminellement un procez verbal des moindres bagatelles ; & je puis dire aussi, que je suis plus employé qu'aucun de mes confreres. C'est moi Monsieur, qui reçois les plaintes de tous les maris qui ne sont pas contents de leurs femmes.

DAMIS.

C'est bien de l'occupation dans ce tems-ci.

LISETTE.

Mon etude ne desemplit point, & grâces aux bonnes manieres du siecle, je compte de faire ma fortune en moins d'une année.

DAMIS.

A ce métier là, je n'ai pas de peine à le croire.

LISETTE.

Oh ça Monsieur, il ne faut point tant faire éclater cette affaire-ci, Et je pretends ménager vôte reputation tout autant qu'il me sera possible.

DAMIS.

Non Monsieur, je ne veux point de menagement, le coquin a poussé ma patience à bout.

LISETTE.

Mais Monsieur ?

DAMIS.

C'est un fripon qui a étouffé tous les sentimens de tendresse que j'avois pour lui, mais je lui ferai bien voir que je suis le Maître. Alons Monsieur, quelles mesures faut-il que je prenne pour m'en défaire, & ne le voir de ma vie.

LISETTE.

Comment donc Monsieur ?

DAMIS.

Je vous demande Monsieur, quelles formalitez il faut observer pour faire enfermer un fripon de fils qui me fait entrager.

LISSETTE.

Vous voulez faire enfermer votre fils Monsieur.

DAMIS.

Assurement.

LISSETTE.

Oh vraiment vous êtes bien loin de compte, c'est lui qui pretend vous faire interdire.

DAMIS.

Comment, quoi qu'est-ce à dire.

LISSETTE.

Où Monsieur, toute votre famille m'a envoyé chercher pour cela, & je ne suis pas venu à autre intention.

DAMIS.

Vous êtes ici...

LISSETTE.

Sans colere Monsieur, j'ai déjà reçu leurs plaintes, & je viens avec une bonne permission d'informer contre vous.

DAMIS.

D'informer contre moi? Ah voici qui est plaisant Mr. le Commissaire.

LISSETTE.

La, la, la, la, sans emportement Monsieur, ne gâtons rien.

DAMIS.

Si vous ne forcez de chez moi tout à l'heure...

LISSETTE.

On me l'avoit bien dit, qu'il y avoit un peu d'alienation d'esprit dans votre fait.

DAMIS.

Mr. le Commissaire, je vous ferai descendre par les fenêtres.

LISSETTE.

La, la, la, la, vos enfans n'ont pas voulu qu'on mit cet article là dans la plainte, mais je croi qu'il faudra l'ajouter.

S C E

## SCENE IV.

DAMIS, Mad. des MARTINS,  
ANGELIQUE, LISETTE.

des MARTINS.

Je vous le disois bien Monsieur, qu'on en tenoit. Il n'y a pas moyen de faire tête à votre merite.

DAMIS.

Que voi-je? C'est vous Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Mad. des Martins, me fait faire une démarche bien extraordinaire Monsieur. Mais ce qu'elle m'a expliqué de vos sentimens, & le penchant que je me trouve à croire ce qu'on m'a dit en votre faveur, me fait passer sur toutes les considerations ou la bien seance du sexe m'oblige.

DAMIS.

Je suis confus Mademoiselle, de ce que vous faites pour moi, je ne m'attendois pas aujourd'hui à un tel honneur. Mr. le Commissaire je vous prie remettons notre affaire à demain.

LISSETTE.

Non pas Monsieur, s'il vous plaît, on m'a fait venir pour instrumenter aujourd'hui, j'instrumenterai s'il vous plaît, & même en-presence de ces Dames.

des MARTINS.

Voilà un Officier de justice qui parle bien fièrement.

DAMIS.

Je ne sçai pas qui Diable ma été deterrer ce maudit praticien-là.

LISSETTE.

C'est toute votre famille Monsieur, qui veut vous faire interdire.

DAMIS.

Toute ma famille, ah je vois bien que c'est

F 5

une piece qu'on me fait, mais je sçai bien les moyens de m'en venger tout à l'heure, s'y cette aimable personne veut consentir à m'épouser. . .

**A NGELIQUE.**

Monfieur.

**DAMIS.**

Oùï Madame, tout à l'heure pour la faire enragé.

des **MARTINS.**

Nous n'avions à craindre que ce petit mutin de frere, comme je vous ai dit, mais je lui ai parlé, il ne respire que cette alliance.

**DAMIS.**

Est-il possible?

des **MARTINS.**

C'est-ce Chevalier dont votre sœur est folle, & pourvu que vous vouliez souferire à leur mariage, c'est une affaire faite que le vôtre.

**DAMIS.**

Si je le voudrai?

**LISETTE.**

Doucement Monfieur, s'il vous plaît. Quand votre famille est sur le point de vous faire entendre, êtes-vous en pouvoir de vous marier.

**DAMIS.**

Je ne suis pas en pouvoir de me marier?

**LISETTE.**

Eh vraiment non, ne le sçavez-vous pas vous même?

**DAMIS.**

Ah j'enraye. Je vous dis Madame, que j'ai tout ce qu'il faut pour. . .

**LISETTE.**

Ne vous y fiez pas, il en attrape bien d'autres. J'ai un procez verbal de cet hauteur là qui n'est rempli que de ses fredanies.

**DAMIS.**

Par ma foi, voila un mechant pendart de Commissaire.

**LISETTE.**

Il y a plus d'une douzaine de filles de ma connoissance, avec qui il a voulu commencer des mariages.

## SCÈNE V.

**DAMIS, ANGELIQUE, Mad. des MARTINS, LISETTE, MERLIN.**

**Au secours, main forte, à l'aide, à la justice.**

**DAMIS.**

Quel nouvel incident est-ce encore ici.

**MERLIN.**

He par charité mes Dames ayez compassion d'une honnête fille, qui s'est laissé debauché par un mechant homme.

**LISETTE.**

Vous êtes une fille debauchée.

**MERLIN.**

Helas oùï Monfieur, pour vous rendre service, & c'est ce petit perfide là qui m'a mis dans mes meubles.

**ANGELIQUE.**

Mr. Damiis?

**DAMIS.**

Moi? par ma foi voila une éfrontée carogne.

**MERLIN.**

Éfrontée! Mad. des Martins, sçait bien ce qui en est. Tenez Madame, avant que je change ce libertin-là, ma reputation flairoit comme baume dans tout le quartier.

**LISETTE.**

Il perd toutes les filles de reputation, je vous l'avois bien dit.

**MERLIN.**

Helas si vous sçaviez comme il ma attrapée.

**LISETTE.**

Il vous proposa d'abord quelque partie d'Opera.

**MERLIN.**

Oùï Monfieur. Il m'avoit même donné un petit Maître à Dancer, & m'avoit promis de me faire entrer à l'Opera, sitôt que ma taille seroit retablie.

**D A -**

DAMIS.

Moi, je t'ai donné un Maître à Dancer ?

LISETTE.

Taisez-vous, taisez-vous, vous êtes un petit fourbe, vous soupates ensuite ensemble ?

MERLIN.

Justement Monsieur, vous l'avez deviné, chez Mad. des Martins, qui est une fort bonne femme, où il me fit boire tant de ratafia, tant de ratafia, &amp; manger tant de truffes...

DAMIS.

Voilà la plus mechante masque...

LISETTE.

Il n'est pas permis d'être si debauché au moins. Il ne faut pas demander s'il alla bientôt après vous rendre visite.

MERLIN.

Helas, où Monsieur, dès le lendemain, &amp; deux jours après il m'envoya une tapisserie de brocatelle aurore, &amp; vert, avec un Canapé de même étoffe.

DAMIS.

Moi j'ai donné une tapisserie ?

LISETTE.

Envoyer un Canapé à une fille, cela est bien criminel.

MERLIN.

Oh vraiment Monsieur, il m'a envoyé bien pis encore.

LISETTE.

Encore pis dites-vous ?

MERLIN.

Où Monsieur, un petit lit de damas feuïlle morte.

LISETTE.

Un petit lit de damas feuïlle morte. On ne vouloit que le faire interdire; mais je vois bien qu'il faudra le faire enfermer.

DAMIS.

Me faire enfermer moi ?

MERLIN.

Après ce qu'il m'a fait, si la justice n'en fait pas un exemple, il n'y aura plus de bonne foi dans le commerce des filles.

LISETTE.

Oh cette affaire-ci ira loin sur ma parole.

SCÈ-

## SCENE VI.

DAMIS, ARAMINTE, Mad. des MARTINS, ANGE LIQUE, LISETTE, MERLIN, MARIANE.

ARAMINTE.

Qu'est-ce donc mon frere, que tous ces paratifs de joye qui sont dans votre antichambre ? Est-ce que vous songez à vous remarier ?

MERLIN.

S'il y songe ? Je vous en repons il faudra bien qu'il m'épouise ou qu'il dise pourquoi.

MARIANE.

Vous Mademoiselle ?

MERLIN.

Où, par la ventre bleu il m'épousera.

ARAMINTE.

Qui êtes-vous ma mie, vous me paraissez bien insolente.

MERLIN.

Qui je suis, je suis une fille grosse de la face de Monsieur, &amp; je veux que cinq cents millions de Diables me tordent le cou si...

ARAMINTE.

Fy mon frere, vous devriez mourir de honte de connoître des filles qui jurent comme cela.

DAMIS.

C'est une piece que l'on me fait, ouf, je n'en puis plus.

## SCENE VII.

DAMIS, ARAMINTE, ANGE LIQUE, MARIANE, DORANTE, LE CHEVALIER, Mad. des MARTINS, LISETTE, MERLIN, LE LAQUIS.

DORANTE.

HE grands dieux mon pere quelle fête est-ce que vous donnez aujourd'hui.

D A-

DAMIS.

Ah te voilà coquin, oses-tu bien te présenter devant moi. LISETTE.

Oh doucement Monsieur, je vous prie, & point de violence s'il vous plaît en présence d'un Commissaire.

DORANTE.

Quoi voudriez-vous vous marier sans nous en avertir ? Toute la maison est remplie d'apprets magnifiques, de danseurs, symphonistes, chanteuses, musiciens, Fitté lui même est à la tête d'un convoi de vin de champagne, & la le Fèvre, est là bas avec deux porteurs d'eau & six pains de sucre.

MERLIN.

Qu'elle dépence Messieurs, qu'elle dépence. Je ne lui ai pas tant coté que cela, moi, le laidre avec son petit lit de feuillemorte.

LE CHEVALIER.

Vous voulez bien Monsieur, que je prenne part au divertissement, c'est Mr. le Marquis de la Fredoniere, un de mes intimes & connoisseur en musique, s'il en fut jamais qui m'en a prié.

DAMIS.

Monsieur, je ne sçai ce que c'est que votre Marquis, ni votre musique; je vous prie de me laisser en repos.

ANGELIQUE.

C'est mon frere Monsieur ?

DAMIS.

Ah Monsieur, je vous demande pardon, je suis si trouble...

DORANTE.

Je suis ravi mon Pere, que vous employiez tout pour vous divertir.

DAMIS.

Vous êtes un perdart Monsieur mon fils.

MARIANE.

Mon pere.

DAMIS.

Vous ne valez pas mieux ma fille.

A R A -

A R A M I N T E.

Songez mon frere. . . . .  
DAMIS.

Vous êtes une vieille folle ma sœur, vous avez la rage dépoufer votre Chevalier; & de vous marier tous tant que vous êtes, à la bonne heure, mariez-vous comme il vous plaira, mais je disposerai de mon bien en dépit de Mr. le Commissaire, & je me marierai à ma fantaisie.

M E R L I N.

Ce ne sera pas avec moi je gage.

L I S E T T E.

Je suis ravi Monsieur, que vous vous mettiez à la raison. A R A M I N T E.

Je suis charmée mon frere, que vous donniez votre consentement à mon mariage avec Mr. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Où Madame, je vous l'ai promis, c'est une affaire faite, & je vous tiendrai parole quand je serai veuf de Mademoiselle.

A R A M I N T E.

De ma niece ? DAMIS.

De ma fille ?

LE CHEVALIER.

Vous avez promis d'y fouscrire.

DAMIS.

Je ne m'en dedis point, ma sœur en crevera.

A R A M I N T E.

Ah je suis trahie, j'en mourrai.

DAMIS.

Voilà qui est fini Monsieur, je vous accorde ma fille pourvu que vous me donniez votre sœur.

LE CHEVALIER.

Touchez la Monsieur, c'est une affaire faite, sûtôt qu'elle sera veuve de votre fils.

DAMIS.

Veuve de mon fils ?

DORANTE.

Où mon Pere, nous avons ensemble un engagement que rien n'est capable de rompre.

D A -

136 LES MOEURS, &c.

DAMIS.

Tout le monde me jôioit, je le meritois bien.

LISETTE.

Hé que feront-nous de la fille debauchée.

MERLIN.

On n'est pas difficile dans le siecle où nous sommes, il faudra bien que Mr. le Commissaire s'en accommode.

LISETTE.

Où les Merlins sont faits pour les Lisettes.

DAMIS.

C'est Merlin & Lisette, ah maroufle.

MERLIN.

Doucement Monsieur, prenez-garde à ne point estropier une fille indisposée.

DORANTE.

La situation où je me suis trouvé mon Pere, doit vous faire oublier.

DAMIS.

Malgré tous les sujets de ressentiment que je devrois avoir contre vous tous, je veux bien tout oublier, je vous pardonne, je ne veux pas vous contraindre, je voi que cela est inutile, vivez contente, mais laissez moi vivre.

DORANTE & MARIANE.

Ah mon Pere. DAMIS.

J'oublie tout le passé vous dis-je, allons profiter du divertissement que l'on veut vous donner, Messieurs, ce sera un préliminaire de noces ?

MERLIN.

Grace au ciel, voilà qui n'a pas mal tourné, quand les Peres aiment trop la joye, les enfans sont en droit de les imiter, rien n'est plus contagieux que le mauvais exemple, & c'est par les vieilles gens qu'il faut commencer pour corriger les Mœurs du Tems.

UN LAQUAIS.

Les musiciens demandent s'ils entreront.

MERLIN.

Où toute à l'heure, appelle le suisse qu'il vienne faire faire place.

F I N.

LE

SECRET

REVELÉ,

COMEDIE.

PAR

MR. PALAPRAT.



A LA HAYE,

Chez ABRAHAM DE HONDT,  
Marchand Libraire à la grand' Salle  
de la Cour, à la Fortune.

M. DC. XCVI.



ACTEURS.

ORONTE.

THIBAUT, son Jardinier.

MARGOT, sa Femme.

COLIN, son Garçon.

LEANDRE, Amant d'Angelique.

LA ROZE, son Valet.

ANGELIQUE, Niece d'Orphise.

TOINON, sa Suivante.

ORPHISE, Tante d'Angelique.

*La Scene est dans la Maison  
d'Oronte.*



LE

SECRET

REVELÉ,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA ROZE, TOINON.



Et te dis que non.

LA ROZE.

Je te dis que si.

TOINON.

Tu oses encore t'en vanter toi,



LE SECRET REVELE'

LA ROZE.

Oui, moi.

TOINON.

Tu me fais pitié.

LA ROZE.

O ça, j'en fais juge ta Maîtresse.

TOINON.

Et moi ton Maître.

LA ROZE.

Gage qu'Angelique avouera que c'est moi qui ai mis leurs affaires dans le bon état ou elles sont.

TOINON.

Gage que Leandre demeurera d'accord que c'est moi qui leur ai rendu de meilleurs offices.

LA ROZE.

Mais puis que tu es si adroite que n'empêches-tu donc qu'Orphise la Tante d'Angelique, ne prie ici un appartement chez le vieux Oronte, que tu sçais qui est le Rival de ton Maître.

TOINON.

Est-ce que j'ai pû l'empêcher? Mais toi qui fais l'habile, pourquoi as-tu laissé perdre à Leandre, les bonnes grâces de cette Tante avec qui Angelique demeure depuis la mort de son Père & de sa Mère.

LA ROZE.

Pourquoi? je me suis attaché de mettre Damis, l'Oncle & le tuteur d'Angelique, dans les intérêts de mon Maître, il consent à son mariage & j'ai négligé Orphise.

A

COMEDIE

TOINON.

Et tu te croi un fin personnage.

LA ROZE.

Que veux-tu dire.

TOINON.

Qu'il seroit cent fois plus avantageux à ton Maître d'avoir Orphise dans ses intérêts.

LA ROZE.

Orphise?

TOINON.

Oui Orphise, imbecile, sçache qu'en fait d'intrigue, d'amour, de mariage, une femme en sçait plus que cinquante hommes. Je soubçonne Orphise. Mais cela te passe & se seroit tems perdu de t'en parler.

LA ROZE.

Cependant Damis, donna hier sa parole à Leandre.

TOINON.

Oui Damis, donna hier sa parole à Leandre, & Orphise donnera peut-être aujourd'hui sa fille à Oronte, lequel croit le mieux partagé, l'un aura la parole & l'autre la fille.

LA ROZE.

Bon, je crois fort cela.

TOINON.

C'est que tu ne vois pas plus loin que ton nez, & que tu ne seras jamais qu'un sot.

LA ROZE.

Mademoiselle Toinon.

A 3

LE SECRET REVELE',  
TOINON.

Mr. de la Roze.

LA ROZE,

Vous me donnez des noms...

TOINON.

Qui vous convient parfaitement.

LA ROZE,

A la fin nous romperons ensemble.

TOINON.

Oh ! quand il vous plaira, ce n'est pas moi qui me fait venir vous chercher.

LA ROZE,

Vous cherchez si mon Maître ne doit ramener ici Angelique, & qu'il ne meût dit de l'y attendre je n'y aurois pas mis le pied.

ORONTE, *sans être vu.*

Maître Thibault, Maître Thibault.

TOINON, *s'en fuyant.*

Ah ! C'est la voix d'Oronte.

LA ROZE, *s'en allant.*

Je ne veux pas aussi qu'il me voye.

SCENE II.

Mr. ORONTE, Mr. THIBAUT.

ORONTE.

A Tendez Maître Thibault, ne vous en allez pas encore au jardin, je crains d'avoir oublié quelque chose, laissez-moi un peu y rêver.

THI-

COMEDIE. 7

THIBAUT.

Voulez-vous que je vous aide Monsieur.

ORONTE,

Non...

THIBAUT,

Soit, il a raison d'y rêver; ce n'est pas une petite affaire à un homme comme lui d'enlever une Maîtresse à son amant.

ORONTE, *revenant de sa rêverie.*

Oui, je crois avoir pourvu à tout.

THIBAUT.

Voulez-vous Monsieur, pour en être plus assuré que nous réfléchissions ensemble sur votre dessein.

ORONTE.

Je le veux.

THIBAUT.

Peut-être Monsieur, craignez-vous de me faire une entière confiance de votre secret.

ORONTE.

Non, non Mr. Thibault, je ne vous regarde pas comme mon jardinier \*, mais comme un homme en qui l'on peut se confier.

THIBAUT.

Oh point point du tout Monsieur.

ORONTE.

Trêve de modestie, & voyons comme vous dites si nous avons bien songé à tout.

THIBAUT.

Vous avez fait courir le bruit depuis ce

A 4

\* Thibault fait ici l'important.

S LE SECRET REVELE',  
matin que vous Alliez faire un voyage.

ORONTE.

Qui, & pour faire croire à tout le monde que j'allois loin, je fais mettre six Chevaux à mon Carosse, & mon Cocher, ne sçaura où il nous meine que lors que nous serons à une lieüe de Paris.

THIBAUT.

De Paris, fort bien, personne ne sçait qu'Orphise, & Angelique partent avec vous?

ORONTE.

Qui que se soit, excepté Orphise qui n'en a rien dit à sa niece.

THIBAUT.

O ça donc Leandre ne pourra jamais découvrir où vous aurez mené Angelique.

ORONTE.

Je ne le croi pas.

THIBAUT.

Vous aurez mis de la partie ceux des parens de cette belle qui auront quelque pouvoir sur son esprit.

ORONTE.

Hors Dams qui s'est déclaré pour Leandre, tous les autres m'ont promis de se rendre seeretement ce soir où nous devons aller, & de faire tous leurs efforts en ma faveur, pendant les cinq ou six jours que nous y passerons en festins, & en divertissement.

THIBAUT.

Fort bien.

ORONTE.

COMEDIE.

ORONTE.

Je donnerai de bons ordres que personne ne s'écarte afin qu'on ne puisse pas sçavoir où nous serons.

THIBAUT.

Voilà un tour de vieille guerre où Leandre ne s'attend pas.

ORONTE.

Quand on a passé un certain orage Mr. Thibault, il doit être permis en amour d'avoir recours aux Stratagèmes.

THIBAUT.

Cela s'en va s'en dire, chien qui ne peut pas courir ruse.

ORONTE.

O ça trouvez-vous mon dessein bien concerté, je sçai que vous avez de l'expérience pour les affaires de cette nature.

THIBAUT, *faisant l'important.*

Monsieur, a raisonner juste... Je croi... mais jen'oserai prendre la liberté...

ORONTE.

Je fais beaucoup de cas de vos avis vous dis-je, ne trouvez-vous pas que j'ai raison de conduire seeretement cette affaire, & de craindre que si Leandre, venoit à découvrir où nous serons il ne rompit mes mesures.

THIBAUT.

Point du tout Monsieur.

ORONTE.

Comment?

A 5

THI-



12 LE SECRET REVELE',  
ORONTE.

Paix vous dis-je.

THIBAUT.

Attendez vous y.

ORONTE, à Margot.

Les Murailles de cette cœur ont des oreilles.

MARGOT.

Et bien Mr. quand il vous plaira vous pouvez venir avec tous vos. . . .

ORONTE.

Oh ! paix paix encore un coup.

THIBAUT.

Zeste.

MARGOT.

Oh ! devinez donc ce que j'ai à vous dite.

ORONTE.

Je le sçai; vous avez fait ce que je vous ai commandé ce matin.

MARGOT.

Il est vrai, mais. . .

ORONTE.

Mais, je n'en veux pas sçavoir davantage.

MARGOT.

Si faut-il.

ORONTE.

Si faut-il vous taire & aller voir ce qu'il y a faire au jardin.

MARGOT.

Rien ni manque Mr. que ce carreau de vin dont vous nous avez parlé.

ORONTE

THE

COMEDIE. 13

THIBAUT, à Oronte.

Mr. j'ai dit à Colin d'amener ici nôtre broüette pour le mettre dessus.

ORONTE

Il faudra le voiturer doucement.

MARGOT.

Prens-y bien garde Thibault; Mr. nous le feroit payer; j'ai ouï dire qu'il coûte cinquante écus.

ORONTE.

Il est vrai c'est du vin d'Espagne, & du meilleur.

THIBAUT.

Allez Mr. quand il vaudroit la rançon d'un Roi, j'en répons corps pour corps, il n'y a qu'un pas d'ici à nôtre jardin, & ma broüette est la meilleure broüette de Paris.

ORONTE.

Je vais faire un tour en Ville; à mon retour, je monterai en carosse. Vous cependant en qui je me confie donnez ici ordre à tout.

THIBAUT.

Voici Colin tout à propos.



A. 7

SCE.

## SCENE IV.

COLIN, THIBAUT, MARGOT.

COLIN, *riant.*  
 Servitu nôtre Maître hi, hi, hi,  
 MARGOT.

Dequoy ris tu nigaud.  
 COLIN.

Mordié maître! je viens de voir la  
 dehors ce biau Monsieur avec son amou-  
 reuse qui viennent par fois à nôtre jardin,  
 testidie, comme ils se cachiens quand ils  
 ont veu sortir nôtre Monsieur, mais je  
 croi Dieu me le pardonne que les voici.

THIBAUT.

Va faire promptement ce que je t'ai dit;  
 toi Margot retire-toi de peur qu'on ne te  
 fasse jazer ici.

## SCENE V.

LEANDRE, ANGELIQUE,  
THIBAUT, LA ROZE,  
TOINON.THIBAUT, *bas.*

Voyci nos amans, ils ne sçavent pas la  
 sauce qu'on leur prepare.

LA

LA ROZE, à Leandre & Angelique.  
 Ne dites mot devant cet homme là, c'est  
 le grand confident d'Oronre.

TOINON.  
 Laissez-moi faire, je vais le chasser d'ici.  
 Ah! te voila vilain brutal.

Les amans se parlent cepen-  
 dant à l'oreille.

THIBAUT.  
 Vous m'en voulez fort. Mademoiselle  
 Toinon.

TOINON.

Voyez le Maftin, le Dogne qui nous re-  
 fusa hier la porte de son jardin.

LA ROZE.

Il craignoit qu'on ne mangeât ses poires  
 & ses prunes.

THIBAUT.  
 Non non, Mr. de la Rose, mais il étoit  
 trop tard pour ouvrir, & je sçai bien qu'à  
 cette heure là vous ne venez pas pour des  
 prunes.

TOINON.  
 Tu fais le railleur! mais croi moi, laisse  
 là le fruit de ton jardin, & songe à aller  
 garder ta femme.

THIBAUT.

Ma femme, & à quoi me serviroit cela,  
 je garde ce qu'il faut garder, je sçai à peu  
 près le compte de mes pavis & de mes pé-  
 ches, & l'on ne peut toucher à mon jardin  
 sans que je le connoisse, mais pour Mar-  
 gor il n'en est pas de même.

TOI

Il ne tiendra pourtant qu'à toi de la surprendre tout à l'heure avec un certain jeune homme. . . Mais il faut redoubler le pas si tu veux le trouver, le drosle est prompt à detaler.

THIBAULT.

Comment. . . Mais bon je suis bien fou de ne pas voir que vous n'avez pas ici besoin de moi, & que je suis cause qu'on se parle à l'oreille, serviteur.

## SCENE VI.

LEANDRE, ANGELIQUE,  
LA ROZE, TOINON.

DE ANDRE. **O**ui belle Angelique, puisque Damis s'est déclaré pour moi, je ne vois plus rien à craindre.

ANGELIQUE. Je ne vous scelle point que cette nouvelle me donne bien de la joie.

LA ROZE.

Je le sçavois bien moi que Mademoiselle Toinon, ne lui en déplaisé avoit des visions avec son Orphise.

TOINON.

Et moi je crains bien que vous ne connoissiez sans hôte, & que Mr. de la Roze, se trouve un fat.

Oh ! puis que nous avons pris la peine de vous raccommo-der, plus de picoterie, entre vous s'il vous plaît, nous avons besoin de vous, foyez de bonne intelligence.

LEANDRE.

Mais dit moi Toinon, pourquoi crains tu tant cette Orphise.

TOINON.

C'est qu'elle s'est déclarée pour Oronte, & quand une femme veut quelque chose je le sçai par moi-même, il faut que cela soit, ou que le Diable s'en mêle.

ANGELIQUE.

Pour moi, je ne conçois point d'où peut venir l'entêtement de ma tante pour cet homme là.

TOINON.

Si fait bien moi, il est pieche, il est avarc, il est vieux, elle sur année, il est ridicule elle est Bizarre, il ne lui parle que de la vieille Cour, elle ne l'entretient que du Roi Guillemor. l'un rêve, l'autre radote, Il est rebarbatif, elle est harnieufe, en faut-il davantage pour les bien unir.

ANGELIQUE.

Toinon me fait peur, & cet Oronte me chagrine.

LA ROZE.

Si ce qu'un de ses laquais vient de me dire, étoit vrai vous n'auriez plus rien à craindre de sa part.

LEAN-

18 LE SECRET REVELE',  
LEANDRE.

Que t'a-ton dit?

LA ROZE.

Qu'il alloit faire un voyage, mais je croi que ce laquais qui sçait vos affaires se moquoit de moi, c'est pour cela que je ne vous en ait point parlé.

ANGELIQUE.

Il ne faut rien negliger.

TOINON.

Voila le valet de son Jardinier, qui range quelque chose au coin de cette Cour; Oronte tient ses équipages à son jardin, ce garçon pourroit avoir oui dire quelque chose.

LEANDRE.

Appelle-le.

LA ROZE.

Colin, un mot Colin.

SCENE VII.

COLIN, LEANDRE, ANGELIQUE, LA ROZE,

COLIN.

Serviteur Monsieur de la Roze.

LA ROZE.

Bon jour mon garçon, parle un peu à Mademoiselle.

AN-

19  
COMEDIE.  
ANGELIQUE.

Que faisois tu là Colin?

COLIN.

J'ajapçois, sans correction, sur nôtre broüette un quartau de vin d'Espagne, que nôtre Monsieur veut faire emporter ce soir à nôtre jardin.

LEANDRE.

Dis-moi sçait-tu...

COLIN, à Angelique.

Testigué qu'il doit être bon, pour avoir seulement mené le tonneau... tenez, sentez.

LA ROZE.

Ton Monsieur partira-t-il bien-tôt?

COLIN.

Tout à l'heure; on a déjà accouplé six chevaux, & j'allons charger un fourgon qui partira dans la nuit.

LEANDRE.

Cela est seur Oronte part, il n'en faut plus douter, Oronte part.

ANGELIQUE.

Et où va-t-il mon pauvre Colin, le sçais-tu?

COLIN.

Oui! il va... à la campagne.

LEANDRE.

Mais en quel lieu.

COLIN.

Hé Morgué à la campagne vous dis-je, oh si vous en voulez sçavoir davantage demandez-le à Messieurs Thibault, ou à sa mena.

20 LE SECRET REVELE',  
menagere, ils ont jase' ici toute la matinee  
avec notre Monsieur, serviteur.

LA ROZE.

Mais es-tu bien assure' ?

COLIN.

Oh Jarnigue, serviteur, mes choux ne  
s'arroufont pas ici.

SCENE VIII.

LEANDRE, ANGELIQUE,  
TOINON, LA ROZE.

LEANDRE.

L'Heureuse nouvelle, tout rit à nos  
vieux belle Angelique.

ANGELIQUE.

Je vais être delivrée d'un homme que  
je craignois plus que la mort.

LA ROZE.

He bien Toinon, prendras-tu de mes  
Almanachs ?

TOINON.

Oh je me rens puisqu'Oronte part, qui  
quitte la partie la perd.

LEANDRE.

La Roze va voir si Mr. Damis est chez  
lui; ne perdons pas un moment, il faut pro-  
fiter de l'absence d'Oronte.

ANGELIQUE.

Allez-y vous même Leandre, j'entend  
un

COMEDIE. 21

un carosse à six chevaux qui s'arrête de-  
vant la porte, c'est celui d'Oronte, il vien-  
dra bien-tôt ici lui même. Il ne faut pas  
qu'il nous voye ensemble, l'inquietude,  
qu'il en auroit lui feroit peut-être differer  
son depart.

LEANDRE.

J'y cours, & je reviendrai quand je juge-  
rai, qu'il pourra être parti.

SCENE IX.

ANGELIQUE, TOINON.

ANGELIQUE.

Enfin je respire Toinon, quel bonheurt  
l'eusses-tu jamais cru ?

TOINON.

Ah ! Mademoiselle, que vous avez fait  
retirer Leandre à propos ! voici Oronte, fai-  
tes lui bon visage, au moins, qu'il parte  
content.

ANGELIQUE.

Oh ! je t'en repons, il me fait un trop  
grand plaisir de s'en aller.

TOINON.

J'entens aussi votre tante qui descend.

ANGELIQUE.

Elle vient sans doute lui dire à Dieu,  
elle a veu son carosse de sa fenetre.

## SCENE X.

ORONTE, ORPHISE, AN-  
GELIQUE, TOINON, THI-  
BAULT, MARGOT.

ORPHISE.

Vous allez donc partir Monsieur?

ORONTE.

Oui! Madame.

ORPHISE.

J'ai fait dessein d'aller prendre l'air, &  
je veux vous accompagner dans votre ca-  
rosse à un quart de lieuë de Paris, j'ai le  
mien qui nous ramenera.

ORONTE.

Madame, ce m'est trop d'honneur.

ORPHISE. Madame, cela nous servira de prome-  
nade.

ANGELIQUE.

Moi aussi Madame.

TOINON.

Grand plaisir des deux.

ANGELIQUE.

Je vous prie Madame, de m'en dispen-  
ser, je suis un peu indisposé.

ORPHISE.

Cela nous divertira ma niece.

TOINON, bas.

Il y a là de la trahison.

ANGELIQUE.

Ma tante, je vous supplie. . . .

ORPHISE.

Non je veux m'aller promener ce soir,  
refuseriez-vous de venir avec moi?

ANGELIQUE.

Mademoiselle, je vous conjure.

ORPHISE, la tirant par le bras.

Allons vous dis-je allons.

ANGELIQUE.

Promettez-moi donc Madame, qu'au-  
paravant. . .

ORPHISE.

Voudriez-vous faire attendre Monsieur,  
nous serions de retour dans moins d'une  
heure.

ANGELIQUE.

Mais Madame.

ORPHISE, l'entraînant.

Je le veux, je le veux absolument, pas-  
sons, qu'attendons nous?

ANGELIQUE.

Quelle surprise, quelle violence Madam-  
me.

TOINON.

La pauvre enfant, la voila vendue, allons  
au plus vite en avertir Leandre.

ORONTE.

Retournez vous au jardin, & songez à  
retenir votre langue.

## SCÈNE XI.

THIBAUT, MARGOT.

THIBAUT.

Votre langue ! tu sçais bien à qui cela s'adresse.

MARGOT.

A toi aussi bien qu'à moi.

THIBAUT.

Où ! mais tu es femme.

MARGOT.

Eh ! va va, je connois bien des hommes qui sur ce Chapitre sont cent fois plus femme que moi.

THIBAUT.

C'est beaucoup dire : voyons cependant si Colin' à bien attaché ce quartreau, je suis homme d'ordre.

MARGOT.

Où ! quand il s'agit de vin.

THIBAUT, revenant.

Voilà qui ne va pas mal, tu feras venir Colin, nous le conduirons à bon port.

MARGOT.

Tu l'aime trop pour ne le pas bien conduire.

THIBAUT.

Mais tu me viens toujours chercher noise sur le vin.

MAR-

MARGOT.

C'est que tu en est plus soigneux que de ta femme, je gagerois bien que tu ne verferas pas en chemin, comme tu nous verferas l'autre jour avec ta charette deux commeres & moi.

THIBAUT.

Tu bieu Margot, il est bien plus facile d'empêcher une voiture de vin de verser qu'une voiture de femmes.

MARGOT.

Ah Thibault, voici ce jeune Monsieur, à qui l'on nous a surtout recommandé de rien dire.

THIBAUT.

Motus au moins.

MARGOT.

Thibault, sortons d'ici.

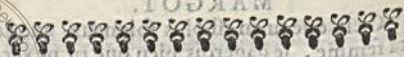
THIBAUT.

La langue commence à te demanger n'est-ce pas.



B

SCÈ-



## SCENE XII.

LEANDRE, LA ROZE,  
THIBAUT, MARGOT,  
TOINON.

LEANDRE.

Qu'est-ce donc? tu es effrayé.

J'ai bien sujet de l'être.

LEANDRE.

Parle vite, qu'est-ce?

TOINON.

Empêchez ces gens de sortir.

LA ROZE.

Attelà.

THIBAUT.

De la part de qui?

LA ROZE.

De la part de moi.

LEANDRE.

He bien Toinon?

TOINON.

Mr. Oronte, & Orphise ont enlevé Angelique.

LEANDRE.

Juste Ciel, que dis-tu là.

THIBAUT.

Ce n'est qu'une promenade Monsieur, ils

ils ont dit qu'ils seroient ici dans une heure.

TOINON.

Bagatelle, c'est un enlèvement, j'en suis assurée, mais ces gens ici savent où ils sont allez, faites les parler.

LEANDRE, à la Roze.

Va toi promptement faire seller tous mes Chevaux, asemble vite chez Damis, tous ceux qui sont dans mes interêts & reviens me trouver ici.

LA ROZE.

J'y cours.

THIBAUT.

Voici qui ne dit rien de bon pour moi.

## SCENE XIII.

LEANDRE, THIBAUT,  
MARGOT, TOINON.

LEANDRE.

Oh ça Maître Thibault, vous avez toujours été de mes amis?

THIBAUT.

Oui Monsieur.

LEANDRE.

Dites moi, je vous prie où est allé Oronte.

THIBAUT.

Monsieur, je ne sçai point.

LEANDRE.

C'est donc Margot, qui le sçait.

THIBAUT.

Vous pouvez lui demander je ne serois pas le seul mari qui ne sçait pas tout ce sçait la femme.

MARGOT.

Je n'en sçai rien Monsieur.

TOINON.

Ils le sçavent tous deux vous dis-je, mais si vous ne les pressez vous ne tenez rien; on fait tant de confidence aux jardiniers d'autour de Paris, qu'ils sont diamment rusez.

LEANDRE.

Je voi bien que vous voulez garder le secret à votre Maître, mais voici cinquante Pistoles, que je vous donne si vous me dites où il est allé.

MARGOT.

Cinquante Pistoles Thibault.

THIBAUT.

A Dieu mon secret?

LEANDRE.

Où Margot, & je vous en donnerai encore autant si je trouve Angelique, où vous me direz.

MARGOT.

Thibault il faudroit...

THIBAUT.

Te taire chienne.

TOINON.

Que dit Margot?

THI-

THIBAUT.

Elle dit qu'il faudroit sçavoir où est allé notre Monsieur?

LEANDRE.

Où, sans doute, mais il faut se dépêcher de le dire.

MARGOT, *bas*.

Mais Thibault...

THIBAUT.

Encore hors d'ici ou...

LEANDRE.

Empêche la de sortir.

TOINON.

Il faut parler.

MARGOT.

Monsieur, nos petits enfans n'ont pas mangé d'aujourd'hui:

TOINON.

Ils mangeront demain.

LEANDRE.

Je ne sortirai point d'ici que vous n'ayez parlé.

THIBAUT.

Vous risquez Monsieur, d'être ici longtems... *bas*, mais il faut que je chasse cette babillarde. Monsieur, croyez moi laissez-là aller, si j'ai quelque chose à vous dire ce ne sera pas devant elle, il faut se garder de ces animaux là.

LEANDRE.

Maître Thibault, a raison laissez-là aller en tout cas je sçai où la trouver.

B;

SCE.

## SCENE XIV.

LEANDRE, THIBAULT,  
TOINON.THIBAULT, *bas.*Voilà mon secret en sûreté, nôtre lan-  
gue n'est plus ici.

LEANDRE.

Hé bien, sçachons vite...

THIBAULT.

N'allez pas dire au moins que c'est de  
moi...

LEANDRE.

Ne craignez pas cela, parlez.

THIBAULT.

Nôtre Monsieur, est allé... est allé...  
mais personne ne nous entend-il?

LEANDRE.

Eh! non dépêchez-vous.

THIBAULT.

Est allé à la terre de l'Anglois en Nor-  
mandie.

TOINON.

Eh! Monsieur Maître Thibault, se  
mocque de vous; je sçai qu'Oronte a ven-  
du cette terre il y a plus d'un mois.

THIBAULT.

Monsieur, je ne sçavois pas.

LEAN-

Je voi que vous me voulez obliger d'en  
venir aux derniers extremitez: hé bien,  
je n'ai plus de tems à perdre, j'ai été tra-  
hi; je suis au desespoir, mais puisque ni  
adresse, ni prieres, ni argent ne peuvent  
l'arracher ce secret. \* Allons miserable  
parle ou je te tuë.THIBAULT, *se jettant à genoux ou  
il demeure jusques à ce qu'il sort.*

Ah, ah, ah, ah, je suis mort.

LEANDRE.

Parles donc, ou sur le champ.

THIBAULT.

Attendez Monsieur, s'il vous plaît at-  
tendez. Je ne pourrai pas vous le dire,  
quand vous maurez tué.

LEANDRE.

Je serai satisfait.

THIBAULT.

Belle satisfaction.

TOINON.

Eh! parlez Mr. Thibault, ne vous faites  
pas tuer comme une bête.

LEANDRE.

Dépêche toi, ou je te tuë.

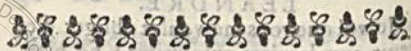
TOINON.

Attendez Monsieur, tandis que vous  
le tuerez, je vais de mon côté trouver la  
Cousine d'Orphise qui sçaura peut-être ce  
secret.

B 4

SCE-

\* Il met l'Épée à la main & lui en présente  
la pointe.



## SCENE XV.

LEANDRE, THIBAUT.

LEANDRE.  
 IL n'y a donc rien à faire?

THIBAUT.

Oh Monsieur, tuez moi, affommez moi, massacrez moi, je ne puis pas vous dire ce que je ne sçai point.

LEANDRE.

Ton opiniatreté te coûtera la vie, il faut que je lui passe mon épée au travers du corps.

THIBAUT.

Ah, ah, ah, Monsieur.

LEANDRE.

S'en est fait, &amp;c...



## SCENE XVI.

LA ROZE, LEANDRE,  
THIBAUT.

LA ROZE.

EH! doucement Monsieur.

THIBAUT.

Eh! Mr. de la Roze, ayez pitié de moi.

LA

## LA ROZE.

Monsieur, laissez-là ce miserable, il est fidelle à son Maître, il ne faut pas qu'il lui en coûte la vie?

LEANDRE.

Non, non, je veux sçavoir...

LA ROZE, *bas.*

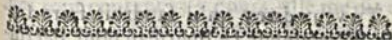
J'ai quelque chose à vous dire d'Oronte, laissez-le aller.

LEANDRE.

Retire-toi malheureux.

THIBAUT, *s'en fuyant.*

Volontiers.



## SCENE XVII.

LEANDRE, LA ROZE.

LA ROZE.

VOs Chevaux seront à la porte de Dammis dans un moment, il est allé lui-même avertir ses amis, & les vôtres de se rendre chez lui.

LEANDRE.

Qu'as-tu à me dire sur Oronte?

LA ROZE.

Monsieur, en entrant ici, j'ai pris garde que le quarteau de Vin dont Colin vous a parlé est encore là.

LEANDRE.

Et bien.

B 5

LA

34 LE SECRET REVELE',  
LA ROZE.

Oronte a donné ordre qu'on le porte ce soir à son jardin.

LEANDRE.

Il est vrai.

LA ROZE.

L'on doit sans doute mettre ce quartreau sur le fourgon qu'on y charge & qui doit partir dans la nuit.

LEANDRE.

Cela pourroit-estre.

LA ROZE.

Cela est seur Monsieur.

LEANDRE.

Tu veux dire, qu'il faudroit faire suivre secretement ce quartreau pour découvrir où est allé Oronte.

LA ROZE.

Assurement Monsieur, c'est un fort bon guide que le Vin.

LEANDRE.

Il faut bien que je prenne ce parti puis-que je n'en ai point d'autre. Cache-toi ici quelque part, observe ceux qui viendront, je vai cependant faire courir des gens de tous côtez, & voir si tout est prêt chez Damis, ne t'écarte point de cette cour.

LA ROZE.

Soyez en repos là-dessus, en cas que je m'ennuye & que personne ne vienne, je ferai une foret de la pointe de mon couteau, & je charmerai ma solitude par cinq ou six coups

COMEDIE.

35

coups de bon Vin? Mais je croi que je n'en aurai pas le tems, quelqu'un vient déjà ici, cachons nous le mieux que nous pourrons.

SCENE XVIII.

COLIN, LA ROZE, *caché.*

COLIN.

Que diantre veut dire tout ça? Notre Maitresse me commande de venir ici tout courant, j'y cours, elle me dit que Mr. Thibault m'y attend, je le trouve en chemin, il fait, je l'appelle tout haut par son nom, il fait encore plus fort, morguë on a peut-estre volé le quartreau de Vin, & notre Monsieur court après, voyons, non le voila comme je lons laissez, si pourtant il est nuit me voici seul, je suis naturellement peureux, j'entens du bruit, je tremble, c'est quelque floux, mettons nous dans ce coin & fermons notre Lanterne.

## SCENE XIX.

THIBAUT, COLIN.

THIBAUT, avec une lanterne &  
une épée sous son bras regardant par  
tout avant que d'avancer.

Bon, bas. Il n'est plus ici parbleu, je  
l'ai échappé belle, à quel homme  
avois-je affaire, allons, haut. Misérable  
parle où je te tue.

COLIN, bas.

Ah, ah, je suis mort!

THIBAUT.

Bas. Tu bicu comme il alloit, haut. Il  
faut que je lui passe mon épée au travers  
du corps.

COLIN, bas.

Oh! c'est fait de moi.

THIBAUT.

Mais n'y a-t-il rien à risquer, non, je  
n'y vois personne & je suis bien armé \*.  
Oh! oh! qu'il y vienne à cette heure, voi-  
là la meilleure lame de France & elle est  
en bonnes mains.

COLIN, un peu haut.

Misericorde il a deguainé.

THI-

\* Il met sa lanterne à terre, & deguaine  
son épée.

THIBAUT.

Il me semble que j'entens quelqu'un,  
laissant son épée. Allons doucement.

COLIN, bas.

Prenons bien notre tems, & enfilons la  
porte en criant pour lui faire peur.

THIBAUT, bas.

On parle assurément, si c'étoit Leandre  
avec son la Roze, deux contre un la  
partie ne seroit pas égale, il y enguaine. Il  
vaut mieux faire une retraite favorable.

COLIN, courant vers la porte.

Au voleur, au voleur, au voleur.

THIBAUT, courant

aussi vers la porte.

Ah Monsieur, je vous crie merci, ah  
Monsieur...

COLIN.

No... notre Maître.

THIBAUT.

Co.... Colin.

COLIN.

C'est... c'est vous.

THIBAUT.

C'est... c'est toi.

COLIN.

Et vraiment, oui, c'est moi.

THIBAUT.

Tu as bien fait de parler, tu étoit mort.

COLIN.

A qui donc en voulez-vous? qui voulez-  
vous tuer, à qui voulez-vous mettre vô-  
tre épée au travers du corps.

B. 7.

THI-

THIBAUT.

J'étois en colere de ce que Leandre vient de me dire ici, & je repaisois cela, tu sçais que je suis comme un Cesar.

COLIN.

La peste vous m'avez fait une belle peur.

THIBAUT.

Me voila appaisé, songons à voiturer le quarteau, je suis venu exprés pour cela ameine le ici.

COLIN.

Ca, ça.

THIBAUT.

La peur de Colin, la empêche de prendre garde à la mienne, il m'auroit décrié à nôtre jardin, où je passe pour un ferragure.

COLIN.

Le voici, sain &amp; sauf.

THIBAUT.

Voila qui est bien, attachons nos deux lanternes aux deux côtes de la broüette, honorons le Vin de cette illumination bachique.

COLIN.

Testigué que ça est drolle.

THIBAUT.

Menc toi la broüette & va doucement, le quarteau n'est pas trop bon, mais je me tiendrai auprès pour t'aider en cas d'accident.

COLIN.

Attachez donc aussi là dessus votre brette, qui vous embarasseroit.

THI-

THIBAUT.

Attachons... mais Diable non si l'on nous attrquoit en chemin? Mettons la seulement dessus, allons Dieu nous garde de mal-encontre.

*Après avoir fait deux ou trois pas Colin laisse tomber rudement la broüette, & porte la main sur sa chisse.*

COLIN.

Ahi, ahi!

THIBAUT.

Ah! qu'auras-tu fait.

COLIN.

Ahi, ahi, ahi!

THIBAUT.

Qu'est-ce donc a hi.

COLIN.

Ah! je suis blessé, que diantre aussi ne faites-vous mettre un bout au fourreau de votre épée, je suis blessé.

THIBAUT.

Blessé?

COLIN.

Oui blessé, tenez, je croi que me voila tout en sang.

THIBAUT.

Voyons aurions-nous ensanglanté la Scene? \* Ah, je suis perdu, c'est le Vin qui se repand.

COLIN.

Le Vin?

THI-

\* Il porte la main à son nez.

THIBAUT.

Qui, maladroit, le Vin.

COLIN.

Diable s'est bien pis.

THIBAUT.

Malheureux, que je suis que ferons-nous, donne du linge Colin, du linge, un couteau donne, &amp; vite, donne vite.

COLIN, après avoir cherché dans ses poches déchire sa cravatte.

Tenez Maître, tenez.

THIBAUT.

Ah, je suis mort, je suis mort!

COLIN.

Ah Maître! il se repand aussi de ce côté.

THIBAUT.

Au secours tout est perdu.

COLIN.

La peste soit de la brette.

THIBAUT.

Le quarteau est ouvert de long en long.

COLIN, succant ses doigts.

Quel dommage.

THIBAUT, buvant dans sa main.

Au moins si nous scavons où le mettre.

COLIN, faisant de même.

Quel malheur.

THIBAUT, il tend son chapeau &amp; boit.

Il n'y a plus de remède.

COLIN.

Mon pauvre Maître!

THI-

THIBAUT, après avoir bû.

Mes pauvres petits Enfans?

COLIN, après avoir bû.

Il ne s'en sauvera pas une goûte.

THIBAUT, après avoir bû.

Cinquante écus.

COLIN, après avoir bû.

Tout son-bien y sautera.

THIBAUT.

Colin que fais-tu de ton côté.

COLIN.

Je l'empêche de rependre autant que je puis.

THIBAUT, après avoir bû.

Courage mon Enfant.

COLIN, après avoir bû.

Courage mon Maître.

THIBAUT, après avoir bû.

Voici une méchante affaire.

COLIN, après avoir bû.

Il faut s'en tirer le mieux que nous pourrions.

THIBAUT, après avoir bû.

Voilà tout ce qu'on y peut faire.

COLIN, après avoir bû.

Quand ce seroit pour les propres affaires du Roi.

THIBAUT.

Colin.

COLIN.

Maître.

THIBAUT.

Aurois-tu dans t'a poche une petite croustille.

CO-

42 LE SECRET REVELE',  
COLIN.

J'en font toujours pourvû, tenez.

THIBAUT.

Donne, contre mauvaise fortune, bon  
sœur.

COLIN.

Testedié, je n'en manquerons pas.

*Ils s'assient l'un d'un côté, &  
l'autre de l'autre & mangent.*

THIBAUT.

Colin.

COLIN.

Maître.

THIBAUT.

Il ne coule presque plus.

*Voyant que leurs chapeaux  
ne se remplissent point, &  
qu'ils presentent en vain.*

COLIN.

Ceci commence à mieux aller.

THIBAUT, *pluvant.*

Hausse le cu du quartreau mon garçon,  
il faut que je voye jusques où ira mon mal-  
heur.

COLIN, *leve & le fait couler.*

Le voila bien.

THIBAUT, *après avoir beu.*

Tu as fait la sottise, mais par la sang  
bleu tu la boiras.

COLIN, *après avoir beu.*

A la bonne heure.

THIBAUT, *après avoir beu.*

Je te paye bien tes gages, fait bien ton  
devoir.

COMEDIE. 43

COLIN, *après avoir beu.*

Je suis pauvre garçon, mais mordre  
j'aime le travail.

THIBAUT.

A la santé de Margot, veux-tu?

COLIN.

Tope, tope.

THIBAUT, *& Colin après avoir beu.*

La, la, la, la, la.

SCENE XX.

LEANDRE, & LA ROZE, *dans  
le fond du Theatre* THIBAUT,  
& COLIN, *sur le devant.*

LEANDRE, *bas à la Roze.*

Ils n'emportent point le quartreau, je  
ne pourrai pas sçavoir où est allé Oron-  
ce.

LA ROZE, *bas.*

Au contraire, vous venez tout à propos,  
ils l'emportoient une chute là fait ouvrir,  
ils s'enivrent ils parleront.

THIBAUT.

Parleront toi mêmes, quel canaille est ce-  
la, la, la, la, la, la.

LEANDRE.

Si j'approche il s'enfuiront, aborde lés  
toi, & tache de les faire parler, j'écouterai  
d'ici ce qu'ils diront, j'ai tout mon monde  
prêt.

## 44 LE SECRET REVELEZ,

prêt pour aller après Angélique.

THIBAUT, *se levant entendant  
venir quelqu'un.*

Qui va là?

LA ROZE.

Ami de la garde.

THIBAUT.

Ah! c'est toi la Roze.

LA ROZE.

Bon soir Maître Thibault, qu'est-ceci?

THIBAUT.

Tu vois un pauvre homme, qui se rui-  
ne de bonne grace.

LA ROZE.

D'où vient que vous êtes pâle.

THIBAUT.

C'est que je boi du vin blanc.

LA ROZE.

Non vous êtes effrayé, mais vous vous  
alarmez de peu de chose.

THIBAUT, *il met du vin dans le  
Chapeau de la Roze.*

De peu de chose hélas! tiens mon pau-  
vre la Roze, prend part à mon infortuné.

LA ROZE, *après avoir beu.*

Leandre est cause de ceci, mais il paye-  
ra tout, il est libéral comme un Roi.

THIBAUT.

Leandre, tantôt il me vouloit tuer, il est  
pourtant bon homme.

LA ROZE.

C'est que franchement vôtre Mr. Oron-  
te lui jouë un vilain tour de lui enlever  
sa Maîtresse.

CO-

## COMEDIE.

45

COLIN.

Testidié que c'est un fin Merle, que nô-  
tre Monsieur.

THIBAUT.

Paix, paix, paix, Colin.

COLIN.

Mordié le tour est bon, un carosse, à six  
chevaux.

LA ROZE.

Et bien.

THIBAUT.

Paix paix Colin, les murailles de cette  
Cour ont des oreilles.

COLIN.

Qui ne croiroit qu'ils sont allez loin?

LA ROZE.

Comment donc.

THIBAUT.

Paix paix Colin. Je te vois venir si tu  
n'y prens garde tu vas dire qu'ils sont al-  
lez à nôtre jardin.

LEANDRE.

Au jardin? allons vite.

## SCENE XXI.

THIBAUT, COLIN, LA  
ROZE.

THIBAUT.

Il faut bien songer à ce qu'on dit, quand  
on boit.

LA

46 LE SECRET REVELE',  
LA ROZE, *bas.*

Voilà mon Maître instruit, il est parti  
bon.

THIBAUT.

Bon barbleu, je le croi qu'il est bon.

COLIN.

Sanguie nôtre Monsieur n'en tâtera  
non plus que Jean de Vert.

THIBAUT.

Paix paix te dis-je, tu ne connois pas  
le vin, il fait parler, j'ai plus d'expérience  
que toi, demande à la Roze, qu'en dis-tu?

LA ROZE.

Je dis que vous avez raison, l'on dit  
tôujours, la verité dans le vin.

THIBAUT.

Dans le vin, c'est bien parlé cela.

LA ROZE.

Si les Jugez faisoient bien pour faire  
parler les gens au lieu de leur faire boire  
de l'eau, ils les feroient boire du vin.

THIBAUT.

Boire du vin, voilà qui est beau, retient  
cela Colin.

LA ROZE.

Ce seroit un moyen seur pour leur faire  
dire ce qu'ils sçavent; il n'est ni prieres,  
ni menaces, ni or, ni tourment, ni rien,  
enfin qui fasse jaser comme cela.

*Mettant la main sur le quartreau.*

THIBAUT.

Comme cela, il faut donner cet avis au  
Chastelet, que sçait-on, peut-être quelques  
jours

COMEDIE. 47

Jours nous en profiterons, à propos la Roze,  
que dit-on de la guerre.

LA ROZE.

De fort bonnes nouvelles de tous côtez.

THIBAUT.

Morbleu je suis las de planter des  
choux, il faut que je meure dragon.

COLIN.

Tesfredié je ne vous quitte point, il fait  
bon avec vous.

THIBAUT.

J'entens un peu l'art militaire de la  
guerre.

COLIN.

Il faut bien que vous l'entendiez Mor-  
guié, je pris garde l'autre jour que les Ca-  
pitaines rangeoient les soldats tout fin  
droit comme vous rangez les choux de nô-  
tre jardin, je croi Dieu me le pardonne  
qu'ils l'ont appris de vous.

THIBAUT.

Tiens la Roze, si je commandois une  
armée, entens-tu?

LA ROZE.

J'entens.

THIBAUT.

Figure toi que les bavares font dans  
cette plaine.

LA ROZE.

Fort bien.

THIBAUT, *montrant du vin répandu.*

Voilà le Rhin, qui nous separe, &  
voici mon Artillerie.

*\* Mettant la main sur le quartreau.*

Je comprends.

THIBAULT.

Je mettrois d'abord mes troupes en bataille au bord du Rhin, après je ferois donner les... les... mais faisons boire un coup nos gens, pour les faire prendre courage.

*Ici ils boivent tous trois.*THIBAULT, *après avoir beu.*

Les bavarois donc....

## SCENE XXII

MARGOT, THIBAULT,  
LA ROZE, COLIN.

MARGOT.

*Misericorde que vois-je.*

THIBAULT.

Les Bavarois....

MARGOT.

Yvrogne quel menage fais-tu ici? je ne m'étonne pas de ce qui vient d'arriver au jardin.

THIBAULT.

Qui est là?

MARGOT.

Sauve toi malheureux, voici notre Monsieur, qui t'affommera.

THI-

THIBAULT.

Tu me feras perdre la bataille.

MARGOT.

Fuis te dis-je ne me connois tu point, fuis ta femme.

THIBAULT.

Ma femme? tient sans toi j'allois défais les bavarois.

MARGOT.

Il ne sçait pas ce qu'il dit.



## SCENE DERNIERE.

LEANDRE, ORONTE, OR-  
PHISE, THIBAULT,  
MARGOT, COLIN.  
LA ROZE.LEANDRE, *parlant à des gens qui  
sont derriere le theatre.*

C'est assez Messieurs, Angelique est en seureté, je vous remercie vous pouvez vous retirer.

THIBAULT.

La paix est faite on congedie les troupes.

ORONTE, *à Thibault en passant.*

Maraut, nous nous reverrons demain.

THIBAULT.

Demain oui! Monsieur Demain.

C

LEAN-

50 LE SECRET REVELE', &c.  
LEANDRE.

Vous pouviez Oronte m' épargner cette  
peine, & n' être pas si secret.

ORPHISE.

Laissons ces contestations inutiles,  
Oronte j' ai voulu vous servir notre secret a  
été revelé, ce n' est pas ma faute.

ORONTE, *en s' en allant.*

A qui m' étois-je confié.

THIBAULT.

C' est Margot qui a parlé.

MARGOT.

Infame.

ORPHISE.

Leandre ne m' en sçachez pas mauvais  
gré, je croyois marier ma niece plus avan-  
tageusement avec Oronte, mais enfin elle  
s' est declarée pour vous Damis y consent,  
je vous ai toujours estimé allous chez  
moi terminer cette affaire.

THIBAULT, *en menant la bronette  
en chancelant.*

Allons nous en loin des écornifleurs  
achever de boire notre vin, s' il en reste  
dans le quartau.

LA ROZE, *en le soulevant.*

Il y a encore, pour faire reveler bien  
des secrets.

F I N.

L E

TRIOMPHE

DE L' HIVER,

PETITE COMEDIE.

P A R

MR. PALAPRAT.



A LA HAYE,

Chez ABRAHAM DE HONDT,  
Marchand Libraire à la grand' Salle  
de la Cour, à la Fortune.

M. DC. XCVI.



LE TRIOMPHE

vous à la Cour ; je vous protégerai ; je puis quelque chose dans ce pais-là au moins.

L'ORDONNATEUR.

C'est bien de la grace que vous me faites, Mr. le Marquis.

LE MARQUIS.

Quels papiers tenez-vous là ?

L'ORDONNATEUR.

Ce sont des roles que je vais distribuer aux acteurs.

LE MARQUIS.

J'ai parbleu bonne opinion de votre divertissement, cela sera joli sur mon honneur ; qu'est-ce que c'est ?

L'ORDONNATEUR.

Le triomphe de l'hiver Monsieur.

LE MARQUIS.

Comment, Morbleu, le triomphe de l'hiver ! cela sera charmant : où avez-vous pêché ce titre là, le triomphe de l'hiver : qu'elle heureuse imagination, voila la plus jolie idée de France, le triomphe de l'hiver.

L'ORDONNATEUR, *chante.*

De toutes les saisons le seul hiver m'en chante.

LE MARQ.

Le triomphe de l'hiver ! cela plaira aux troupes.

L'ORDONNATEUR.

J'espère Monsieur que...

LE MARQUIS.

Nos jeunes gens de la Cour ne doivent pas jouer là les plus mauvais roles dans votre

DE L'HIVER.

votre divertissement, n'est-ce pas.

L'ORDONNATEUR.

Monsieur... le.

LE MARQUIS.

La bourgeoise a-t-elle sur les doigts-là dedans ; elle brille l'été aux tuilleries, mais quand l'hiver approche on la referme dans ses bornes ; je me donne au diable, tous nos guerriers vous sont bien obligez de travailler ainsi à leur plaisir, & à leur gloire.

L'ORDONNATEUR.

Je souhaitterois que...

LE MARQUIS.

Les coquettes de Paris ne vous sont guerres moins redevables ; c'est leur triomphe à elles que cette saison, & le quartier d'hiver les rafraichit presque autant que les Officiers. Il ne faut pas demander si l'amour à un beau rôle dans la piece.

L'ORDONNATEUR.

Je croi, Monsieur...

LE MARQUIS.

Où, où, où, on revient de l'armée le cœur plein de tendresse, & les mêmes soins qu'on a pris au printems pour faire son équipage de campagne, on le prend au retour pour goûter les plaisirs de l'amour ; de jolies grisettes, des coquettes de qualité, des riches, vieilles, voila l'équipage d'hiver d'un Officier de bon sens.

L'ORDONNATEUR.

On ne peut parler...

As 3

LE



LE TRIOMPHE  
LE MARQUIS.

Allons Mr. l'Ordonnateur, un petit échantillon de votre divertissement.

L'ORDONNATEUR.

Je crains Monsieur.

LE MARQUIS.

Je suis délicat au moins, & je vous apporte les deux plus fines oreilles qu'il y ait en France, on est connoisseur comme vous sçavez.

L'ORDONNATEUR.

Tant pis, cela n'ira peut-être pas comme...

LE MARQUIS.

Cela n'ira pas? Oh je m'en mêlerai, laissez-moi faire, quand je suis quelque part, il faut que la symphonie aille, où qu'elle dise pourquoi, je voudrais par bleu bien que la Musique s'avîsât de broncher devant moi.

L'ORDONNATEUR.

Une première répétition ne peut pas...

LE MARQUIS.

Oh! ne vous mettez pas en peine, c'est aux dépens de Mr. Damis, que se fait le divertissement?

L'ORDONNATEUR.

On me la fait entendre ainsi, &...

LE MARQUIS.

On vous a fait entendre juste, & si je m'en mêle moi, cela réussira, une fête qu'un partisan payé & qu'ordonne un homme de qualité ne sçaurait manquer d'être agréable.

L'OR-

DE L'HIVER. 7

L'ORDONNATEUR.

Allons Messieurs du divertissement, avancez s'il vous plaît.

*La marche qui donne le tems aux Acteurs de se placer sur le devant du Theatre.*

LE MARQUIS

La malapeste Monsieur l'Ordonnateur vous avez là de jolies actrices, je veux faire la fortune de celle-là; oh! le divertissement plaira sur ma parole.

L'ORDONNATEUR.

Venez Monsieur voila votre rôle, vous ferez l'hiver s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur de l'hiver j'ai bien de la joye de vous revoir, fera-t-il bien froid cette année?

L'ORDONNATEUR.

Vous sçavez qu'ordinairement on peint l'hiver, triste, chagrin, soufflant dans ses doigts, sourté jusques aux oreilles; ce n'est point là le caractère qu'il faut prendre, c'est l'hiver des vieillards que celui-là, pour vous vous êtes l'hiver des jeunes gens, un hiver gai, plaisant, enjoué, environné de plaisirs, un hiver libertin, Coquet, joueur, un peu ivrogne même quelques fois, enfin un hiver triomphant, un hiver fait pour plaire aux Dames.

LE MARQUIS.

Où un hiver à bonnes fortunes, un hiver qui n'a pas toujours des mitaines.

A 4

L'OR-

8  
LE TRIOMPHE  
L'ORDONNATEUR.

Pour vous Mademoiselle vous êtes la Comédie, & voilà votre rôle; songez s'il vous plaît à le jouer avec enjouement, vous n'êtes pas de ses vieilles Comédies du tems passé, vous êtes une de ces pièces à la mode, brillantes, sans beaucoup de solidité, agréables parce qu'elles sont nouvelles, & que tout le monde vient voir en foule, une première fois pour dire j'en ai veu.

L'ORDONNATEUR.

Oh! passambloù voila unejolie piece de theatre, elle sera du goût de tout le monde, celle-là; on n'a hardiment qu'à la mettre au double.

L'ORDONNATEUR.

Songez à plaire sur tout, vous sçavez que l'hiver est le protecteur de la Comédie.

L'ORDONNATEUR.

Tout franc elle lui a bien de l'obligation. L'été il semble que le theatre porte le deuil de l'absence des Officiers, on n'y voit que des Abbez ou des Colonels de Robbe.

L'ORDONNATEUR.

Pour vous Monsieur voila votre partie; vous êtes l'Opera.

L'ORDONNATEUR.

Vertu de ma vie Monf. de l'Opera, le délicieux poste qu'on vous donne là; je voudrois de tout mon cœur être à votre place.

9  
DE L'HIVER.

ce; que de jolies filles vous allez regenter.

L'ORDONNATEUR.

Et pour vous Mademoiselle vous serez la fortune du jeu, la déesse qui preside au lansquenet.

L'ORDONNATEUR.

Ah! la maudite déesse, elle n'est pas toujours du goût des troupes, combien de pauvres Officiers passent tristement la campagne pour avoir trop mis l'hiver à la jouissance.

L'ORDONNATEUR.

Vous Monsieur vous voulez bien être le bal, vos déguisemens & vos intrigues nocturnes, ne sont pas d'un petit agrément; & vous servez au triomphe de l'hiver aussi parfaitement que qui que ce soit.

L'ORDONNATEUR.

Quel choix il fait de ses personnages, & avec quelle justesse il donne ses rôles, le bal, y a-t-il qu'elqu'un dans le monde qui ait une taille plus fine que la dance.

L'ORDONNATEUR.

Prenez un air aisé Monsieur là, faites l'agréable.

L'ORDONNATEUR.

Oùï, levez la tête, les bras, desosse cez estomach sortant, effacez-moi cette eroupe, voilà un garçon dont on fera quelque chose.

L'ORDONNATEUR.

Approchez vous Monsieur, s'il vous plaît.

LE TRIOMPHE

plait, on vous a destiné le personnage du Carnaval, c'est vous qui prenez aux plaisirs de la table, à la bonne chere, prenez s'il vous plaît une trogne espanouye, un visage gai, là, des airs qui conviennent au sujet.

LE MARQUIS.

Laissez le faire il jouera son rôle à merveille, je connois mes gens, écoutez pour représenter le Dieu des festins, il ne vous falloit pas un corps de moindre volume, & voila peut-être un des plus beaux gardemangers qu'il y ait en France.

L'ORDONNATEUR.

Je l'ai choisi pour cela.

LE MARQUIS.

Que de ragoût, que de vin de Champagne, il faut pour remplir cette bedaine là, je me donne au Diable si le ventre de Mr. du Carnaval ne tiendroit plus de provisions de bouche qu'il n'y en a dans la cave d'un fermier général le lendemain même des étrennes.

L'ORDONNATEUR.

Pour vous petithomme, vous êtes l'amour, faites bien valloir vos talens. Vous êtes après Mars le Dieu le plus respecté des guerriers, ils vous font la Cour & combattent tous pendant l'hiver sous vos drapeaux.

LE MARQUIS.

Ils y sont quelques fois vivement blessés, & ces sortes de blessures d'hiver sont

DE L'HIVER. 11

incommodés pendant l'été.

L'ORDONNATEUR.

Allons Monsieur, il est tems de commencer. Jouez s'il vous plaît cette petite ouverture.

LE MARQUIS.

Donnez-moi cela je veux battre la mesure, allons picquez moi cela comme il faut.

O U V E R T U R E.

L'HIVER.

Malgré la neige & les glaçons.

Je tiens le premier rang sur toutes les saisons,

Je chasse les frayeurs mortelles,

Que cause l'affreux bruit de Mars,

Je bannis le bourgeois & l'Abbé des rues,

Et rassemble en ces lieux mille guerriers épars.

Toute la bande des coquettes,

Marquises, Bourgeoises, Grisettes,

Qui jeunent depuis le printemps,

Sans mon retour passeroient mal leur tems

LE MARQUIS.

Echauffez-vous Mr. l'Hiver, ferme, ferme, du feu dans ce dernier couplet.

Toutte la bande des coquettes, &c.

N'est-ce pas cela Mr. l'Ordonnateur, nous y entendons quelque chose, comme vous voyez.

LE TRIOMPHE  
L'ORDONNATEUR.

Affurement on ne peut rien de mieux.

L'HIVER.

Vous qui suivez mes pas aimable passe-  
rems,

En ma faveur s'il est possible,

Rédoubez vos yeux & vos chants,

Faites voir qu'en ces lieux l'hiver le plus  
terrible,

Vaut mieux que le plus beau printems.

LE MARQUIS.

Faisons voir qu'en ces lieux l'hiver le plus  
terrible,

Vaut mieux que le plus beau printems.

LE CHOEUR, *repetie faisons voir, C'est*

LE MARQUIS.

Cela est fort bien Mr. l'Ordonnateur,  
voilà un chœur composé de voix glapil-  
fantes, qui a son mérite. Il y a du nou-  
veau là dedans, j'y trouve une certaine  
discordance; là, jamais l'Opera n'arrive-  
ra-là, une certaine discordance, qui  
n'exprime pas mal le desordre des plaisirs  
del'hiver.

LA COMEDIE.

Sans la Comedie.

Et ses traits piquants.

L'OPERA.

Sans l'Opera les balés & ses champs.

L'ORDONNATEUR.

Mais vous ne devez pas chanter ensem-

DE L'HIVER.  
LA COMEDIE.

Non Monsieur, mais par toutes sortes  
de raisons, c'est moi qui doit marcher la  
premiere à la suite del'hiver.

L'OPERA.

Vous me primez? je ne le souffrirai pas. . .

LE MARQUIS.

Haye, haye, nous allons voir du des-  
ordre, Mr. de l'Opera met sa chanterelle  
sur le haut ton.

L'ORDONNATEUR.

Selon ma partition, c'est à la Comedie  
à commencer.

L'OPERA.

Vous reformerez votre partitions'il vous  
plait, car cela est autrement réglé dans  
ma tête, & la Comedie ne me primera pas  
assurement.

LA COMEDIE.

Vraiment c'est bien à vous Monsieur le  
nouveau venu, qui ne brille que de mes  
dépoüilles, d'oser me disputer le pas,  
moi qui ai une noblesse acquise de plus de  
deux mille ans.

L'OPERA.

Il est vrai vous êtes fort ancienne, &  
vos appas sont de si vieille datte qu'ils sont  
presques tous effacez.

LE MARQUIS.

Je voudrois parbleu qu'ils se pussent  
batter; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils  
s'en veulent.

14 LE TRIOMPHE  
LA COMEDIE.

Tout Musicien que vous êtes je ne croi pas que je vōtre orgueil vous porte à faire comparaison avec moi.

L'OPERA.

Oh pour cela non je n'en fais point, & quelque soin que vous preniez pour me contrefaire vous ne pouvez être qu'un mauvais singe de l'Opera. c'est quelque chose de beau que cet orchestre que vous avez planté dans votre Parterre, avec ces quatre ou cinq mauvais violons qui écorchent les oreilles.

LA COMEDIE.

Il ya grande presse à vous imiter vraiment, & la Musique dont vous vous servez est une marchandise dont on fait grand cas dans le monde.

L'OPERA.

Marchandise qu'est-ce à dire & appeller de la Musique de la Marchandise, Messieur.

LE MARQUIS.

Cela est fondé cela est fondé cette Comedie est une sarytique qui mort bien serré, ne la chagrinés point Monsieur de l'Opera, n'ayez point de dispute, pour vous mettre d'accord, chantez vos airs en forme de Dialogue.

LA COMEDIE.

Je suis fille d'accommodement, je consens à tout.

DE L'HIVER. 15  
L'OPERA.

Je suis poli ce n'est qu'en faveur du sexe que je vous cede.

L'ORDONNATEUR.

Allons donc que la Comedie commence,

LA COMEDIE.

Sans la Comedie,

Et ses traits picquans,

Le plus beau jour ennuye.

L'OPERA.

Sans l'Opera les Ballets & ses chants.

Rien ne plat dans la vie.

LE MARQUIS.

Oh rien ne plat, rien ne plat, la these est un peu trop generale, il ya bien des choses qu'on ne fait pas en chantant, & qui ne laissent pas de faire bien du plaisir.

LA COMEDIE.

Tout rien me voyant je chasse les foucis.

Je fais même oublier les deites,

Et je console les maris.

Quand ils ont des femmes Coquettes.

LE MARQUIS.

Oui da, c'est un soulagement à ses chagrins de pouvoir d'un coup d'œil voir quantité de ses confreres.

L'OPERA.

Rien ne resiste à mon art enchanteur.

Et la Musique en amour fait merveille.

Des plus fieres beautez je flechis la rigueur.

Et quand on sçait charmer l'oreille.

On est bien-tôt maître du cœur.

LE TRIOMPHE  
LE MARQUIS.

Et quand on est maître du cœur.  
On est bien-tôt maître du reste.  
Vous êtes un gaillard Monsieur de  
l'Opera on va d'abord au fait chez vous, on  
ne languit point.

L'OPERA.

Je prens l'Opera par son bel endroit, &  
je le represente assez bien.

LE MARQUIS.

Vous représentés bien l'Opera? vous  
êtes bon tout au plus à lacher les contrepoids,  
c'est un homme comme moi qui  
représenterois seul une Accademie de Mu-  
sique, Simphonie, Chanteurs, Decorations,  
habits, je suis le premier homme du monde.  
Faut-il dans une Coulisse Minauder  
quelques femmes dans les Loges, je por-  
te le ravage & la flame en tous lieux. Faut-  
il donner la main à la descente d'une ma-  
chine à quelque actrice qui n'a point enco-  
remis le taux à ses charmes, je vole, je vo-  
le. Faut-il accompagner une voix, Theor-  
be, plin plin plan plan. Aimez-vous mieux  
une basse de viole ta ta ta. Faut-il or-  
donner d'un pas de ballet ah ah ce pas de  
siffons l'entrechar, la pirouette, la Ca-  
briolle à droit à gauche, eh eh, garnissons-  
nous le Theatre à votre advis?

L'ORDONNATEUR.

Cela est Merveilleux.

LE MARQUIS.

Pour la petite Déesse de Lansquenec elle

est ma foi jolie, & il me semble que je  
l'aime plus qu'un autre.

LA FORTUNE.

C'est peut-être parce que je suis un  
plaisir défendu.

LE MARQUIS.

Où da, où da, cela, a son ragoût,  
mais cela ne vous fait pas aimer de tout le  
monde, & bien des gens se plaignent de  
vous.

LA FORTUNE.

On a tort de se plaindre de moi, & je  
fais pour le moins autant de bien que de  
mal. Je divertis les gens de qualitéz, j'oc-  
cupe les Dames, je sers de patrimoine à  
ceux qui n'en ont jamais eu; je fais vivre  
dans l'abondance & dans le plaisir ceux qui  
s'attachent à moi; il est vrai que cela ne  
dure pas toujours, je suis sujette à de vio-  
lens caprices, & ne paye pas toujours ar-  
gent content.

LE MARQUIS.

Où da, où da; pour être, payé des  
Dames, il faut prendre quelques fois cer-  
taine monnoye, qui n'a pas autrement de  
Cours dans le commerce.

LA FORTUNE.

Je ne me mêle pas de cela; toute mon  
occupation n'est que de ranger mes affai-  
res, rien ne me divertit tant que de met-  
tre les bijoux d'une coquette dans le com-  
merce, de faire porter les bronzes & les  
porcelaines d'un demi curieux chez d'Ho-  
tel,

tel, ou chez Malafer, & d'envoyer les chevaux & le carrosse d'un petit Maître, au bureau des saisies mobilières, c'est là que je triomphe.

LE MARQUIS.

Voilà ce qui fait que tout le monde peste contre vous.

LA FORTUNE.

Ceux que je favorise sont des ingrats de ne pas prendre mon parti. Combien de maisons, combien d'équipages ne subsistent que par mes faveurs; combien de soupers fondez sous mes auspices pour des garçons qui ne souperont pas sans la fondation.

LE MARQUIS.

D'accord il n'y a guerre que des soupis gratuits qui leur fassent rompre leurs vœux d'abstinence.

LA FORTUNE.

Combien de femmes ne sont brodées que du Lansquenec des rondes.

LE MARQUIS.

Il y en a bien qui sans le valet de pique & le valet de carreau n'auroient point de Laquais pour porter leur queue.

LA FORTUNE.

Une table au tapis vert, une douzaine de chaises & une livre de bougies; il n'en faut pas davantage pour rouler pendant toute l'année.

LE MARQUIS.

Pouevû que la Maîtresse du Logis soit jeune

jeune & jolie; car aux vieilles & aux laides on ne paye la ronde qu'en rechignant.

LA FORTUNE.

Et ne comptez-vous pour rien la commodité qu'ont les amans de se donner dans mes réduits des rendez-vous surs & sans conséquence.

LE MARQUIS.

Oh diantre on ne joue pas toujours chez vous aux jeux de hazard, cependant qu'un pauvre malheureux se donne le coup-gorge, une Coquette dans un coin prend quelques fois des mesures pour donner la vie à de pauvres petits innocens qui ne sont jamais les heritiers de leur vrai pere; mais allons Madlle. la fortune ne nous donnez-vous pas aussi un petit air?

LA FORTUNE.

J'ai peu de voix, je vous en advertis.

LE MARQUIS.

Empruntez celle de quelque premier pris au Lansquenec, on vous entendra de reste; allons Messieurs de la basse continuez ferme, réveillez-vous.

LA FORTUNE.

Pour avoir mes faveurs tout le monde s'empresse.

Chacun m'adresse.

Son encens & ses vœux.

En amour même on me caresse.

Et quand au jeu on est heureux.

Est-on mal-heureux en maîtresse.

LE

LE TRIOMPHE  
LE MARQUIS.

Elle a ma foi raison, il y a bien des femmes qui ne s'attendrissent qu'à la veüe de ces grandes bources à raiscau bien pleines; elles sçavent que ce qu'on gagne à un jeu on le perd souvent à un autre: voyons le reste Monsieur l'Ordonnateur.

L'ORDONNATEUR.

C'est au Carnaval & à l'Amour à paroître.

LE MARQUIS.

Ah! que l'amour & le Dieu de la bonne chere sont bien ensemble, écoutez les plaisirs de la table mènent loin quelques fois.

Un peu de vin dans la tête.

Porte l'amour dans le cœur.

Un tendre amant est seur de sa conquête

Quand sa maitresse à par bonheur.

Un peu de vin dans la tête.

L'amour & le Carnaval voila parbleu un couple qui vaut son pesant d'or.

L'AMOUR.

Je vous demande excuse; je ne trouve pas cela si bien assorti que vous le dites, & je ne veux point figurer un gros vilain débauché comme celui-là; voyez la belle Simetrie.

LE CARNAVAL.

Taisez-vous Petit Mirmidon, je vous fais trop d'honneur quand je veux bien me trouver avec vous.

DE L'HIVER. 21  
L'AMOUR.

Je vous prie Monsieur que nous ne parloissions point ensemble; je le hais à la mort, & c'est lui qui m'enleve toutes mes pratiques.

LE CARNAVAL.

Helas mon pauvre enfant sans moi vous en auriez encore bien moins que vous n'en avez, & la jeunesse d'aujourd'hui ne vous fait la Cour que quand elle est yvre.

L'AMOUR.

Parce que vous la débauchez: les jeunes gens autrefois s'enrôloient sous mes drapeaux, aujourd'hui tout cela est changé, & ils ne connoissent plus d'autres Eten-darts qu'une Lanterne de Caffé, ou un bouchon de Cabaret.

LE MARQUIS.

He morbleu pour faire fermer les Cabarets que ne donnez-vous de l'argent aux Commissaires; il y a déjà tant de filles de votre connoissance qui achèpent leur protection.

LE CARNAVAL.

Je m'y opposerois; les Cabarets sont nécessaires à la vie; mais l'amour est un Dieu inutile presentement, & dont on se passeroit fort bien dans le monde.

L'AMOUR.

On se passeroit de moi? l'univers ne subsiste pourtant que par mes soins; tout ce qui respire est mon ouvrage, & bien vous en prend que votre mere n'ait pas toujours

été

L'A

22 LE TRIOMPHE

Être rebelle à mes Loix, vous ne seriez pas si gras que vous êtes.

LE CARNAVAL.

Ne semble-t-il pas à l'entendre parler que ce soit lui qui soit l'ouvrier de tous les enfans qui viennent au monde ? allez petit vilain il n'y a tout au plus que ceux du côté gauche qui vous appartiennent, & il y en a bien peu de légitimes qui soient de votre façon.

L'AMOUR.

J'ai presidé à votre naissance, je vous en avertis.

LE CARNAVAL.

Taisez-vous petit fils de... Vous me donnez fort mal à propos vos qualitez.

L'AMOUR.

Ah ! ah ! vous vous fâchez.

LE CARNAVAL.

Si les duels n'étoient pas défendus...

L'ORDONNATEUR.

Oh sans emportement de grace, cela n'est point dans votre rôle, & les dieux de bon sens aussi bien que les hommes ne doivent jamais approfondir leur origine.

LE MARQUIS.

Vous êtes prudent Monsieur l'Ordonnateur, vous êtes prudent, si chacun vouloit degauchir sa naissance, il seroit plus difficile aux Genealogistes de faire des legitimes que des Nobles.

L'AMOUR.

Qu'on ne me fasse pas parler là dessus, je

DE L'HIVER. 23

je sçai bien des choses, & si vous me fâchez Messieurs...

LE MARQUIS.

Ne sâchons point l'amour Monsieur du Carnaval, nous avons besoin de lui, & les femmes d'aujourd'hui sont si difficiles.

L'ORDONNATEUR.

Allons gay du mouvement.

L'AMOUR.

Sans l'amour & sans sa flame

Tout est sans plaisir & sans ame.

Amants desesperez que l'amour fait souffrir,

Ne soyez pas si fous que de vouloir mourir,

La peine que je fais est à la fin suivie

D'un heureux sort.

Je donne toujours la vie.

Et jamais la mort.

LE MARQUIS.

Le petit amour fait merveille, voyons si ce gros coquin de Carnaval se tirera aussi bien d'affaire.

LE CARNAVAL.

Il seroit beau que ce morveu là l'emportât sur moi.

Nargue de l'amour.

Et de ceux qui lui font la Cour.

Si tu pretens que sur la terre

Amour on suive encor tes Loix

Change ton arc & ton carquois

Contre la bouteille & le verre.

Nargue de l'amour.

## LE TRIOMPHE

Et de ceux qui lui font la Cour.  
**LE MARQUIS.**  
 Voilà par bleu un Carnaval qui chante  
 comme une mignature ; allons Mr. du  
 Bal ; c'est à vous à entrer en dance , mais  
 voyez quelle disposition , Mr. de l'Opera ,  
 je le veux placer chez vous.

**L'ORDONNATEUR.**

On le viendra voir par curiosité.

**LE BAL.**

Ecoutez , quoi que je sois un animal  
 n'oturne je n'en fais pas plus mal mes af-  
 faires au moins.

**LE MARQUIS.**

Eh ! non , non , comme tout le mou-  
 de est masqué dans vos assemblées , rien  
 n'est si aisé que de prendre la femme de  
 son voisin pour la sienne , qu'est-ce que  
 c'est que votre rôle , voyons.

**LE BAL.**

Mon rôle sera bientôt fait ; je ne chante  
 pas ordinairement , mais je mène tou-  
 jours avec moi une bande de violons qui  
 vous feront danser jusqu'au jour s'y vous  
 voulez.

**LE MARQUIS.**

Cela n'est pas de refus ; je trouve la cho-  
 se bien imaginée , mais la place me paroît  
 bien étroite pour danser , allons Suisse fai-  
 tes faire place.

*Le Suisse vient qui danse son  
 entrée & fait faire place  
 avec sa Hallebarde.*

LE

## DE L'HIVER. 25

**LE MARQUIS.**

Vive l'Hiver , profitons des bien faits ,  
 Que cette saison nous dispence.

**LE CHOEUR.**

Vive l'Hiver , profitons des bien faits ,  
 Que cette saison nous dispence.

**LA COMEDIE.**

Mon theatre par luy reprend tous ses at-  
 traits ,

Et mes acteurs rentrent dans l'opulence ,  
 Pendant l'été s'ils n'ont pas grand succez ,  
 Un bon hiver les recompence.

**L'OPERA.**

Sans lui je ne ferois jamais ,  
 D'un Opera nouveau la superbe dépence.

**LA FORTUNE.**

Des bassettes des Lanquenets ,  
 Il fait revivre l'esperance.

**LE CHOEUR.**

Vive l'Hiver , profitons des bienfaits ,  
 Que cette saison nous dispence.

**L'AMOUR.**

S'il ne ramenoit les plumets ,  
 Sous mon obeissance ,  
 Je ne pourois lancer mes traits ,  
 Que sur les heros de finance ,  
 Ou sur les guerriers du pallas.

**LE CARNAVAL.**

De truffes , de jambons , de gibier , de fin  
 Mets ,

C'est l'hiver seul qui me remplit la pan-

**LE BAL.**

C'est lui qui des balets ,

B

Des

26 LE TRIOMPHE, &c.

Des Menuets, des Triolets,  
Des Tricolets, des Birolets,  
Rameine la cadance.

LE CHOEUR.

Vive l'Hiver, profitons des bien faits,  
Que cette saison nous dispence.

LE MARQUIS.

C'est lui Messieurs qui desormais,  
Attirera votre presence,  
Si vous aimez nos interêts,  
Venez-nous voir en abondance,  
Et ne prenez pas garde aux frais.

LE CHOEUR.

Vive l'Hiver, profitons des bien faits,  
Que cette saison nous dispence.

F I N.

CATALOGUE

Des Livres qui se trouvent  
chez Abraham de Hondt.

- l' A Me des Bêtes, 12  
l' A l' Amerique Angloise, 12. fig.  
Abregé de la Nouvelle Methode Latine.  
l' Art del' Homme d' Epee, 12. fig.  
- - - de jetter des Bombes, fig.  
Alaric ou Rome vaincue, Poème Her. 12. fig.  
Agrémens & chagrins du mariage, aug-  
menté de deux Parties, 12  
les Amans heureux, 12  
Amours du Duc de Guise, 12  
- - - d' Anne d' Autriche, 12  
l' Amour en Campagne, ou les cœurs bom-  
bardez, 12  
Arlequin Comed. aux Champs Elisées, fig.  
l' Art d' aimer d' Ovide, 2. vol.  
l' Antigrammaire Franç: & Holl: par Pic-  
lat, 8  
Ste. Bible, Geneve 4  
Boufflers prisonnier au Chât. de Namur, 12.  
Brouckhuysse de Ratione Philosophica, 4  
Brantôme Dames galantes, 2. vol. 12  
la Chasse au Loup de Mr. le Dauphin, 12  
Conseils de la Sageffe, 2. vol. 12.  
Conte de la Fontaine, fig. 12  
- - - mis en Vers par M. D\*\*\*, 2  
la Commnion Sainte, par Basnage, 12  
Combat Chrétien par Drelincourt, 12  
Comte d' Amboise, nouvelle galante, 12  
Considerations politiques depuis le Mois  
d' Avril 1688. jusques au Mois de Mai  
1690 B 2 Con.

## CATALOGUE.

- Consolations contre la mort , par Drelin-  
 court, 8  
 Conversations sur divers sujets, par M. Scu-  
 deri  
 - - - Morales par le même, 12  
 Cours entier de Philosophie , contenant la  
 Logique, la Metaphisique, la Phisif-  
 que, & la Morale , par P. S. Regis,  
 3. vol. 4  
 Défence de la Nation Britannique par Ab-  
 badie, 12  
 Delices de la France, fig. 12  
 - - - de la Hollande, fig. 12  
 le Droit de la Guerre & de la Paix, par Gro-  
 tius, 3. vol. 12  
 Demêlé de l'esprit & du jugement, par du  
 Pays  
 Discours sur la Bienfiance, 12  
 - - - politique sur Tacite, 4  
 Dictionnaire Franç: Allem: & Lat: 2. vol: par  
 Duez, 8  
 - - - de Tachard, Lat: & Fr: & Franç: &  
 Lat: 4  
 Dictionnaire Italien & Franç: par le même, 8  
 - - - de Richelet, 4  
 - - - Mathématique par Ozanam, 8  
 Description du Pays des Jansenistes, 12. fig.  
 Education de la jeunesse, 12  
 l'Etat present de la puissance Ottomane,  
 avec les causes de son accroissement &  
 celles de sa decadence, 12  
 Epître d'Ovide, en Vers François, 12  
 Essais de Morale, 4. vol. 12  
 - - - la fuite, 5. vol. 12

Efo-

## CATALOGUE.

- Eslope en belle humeur, 12  
 Fables de la Fontaine, fig. 12  
 Fonctions des Officiers, fig. 12  
 Fortific. de Pagan, de Vauban & de Ville, 12  
 Galanterie des Rois de France, 2. vol. 12  
 Geographie de d'Audifret, 12  
 Grammaire Franç. Angl. par Miege, 8  
 - - - Franç. Angl. & Angl. Franç: 8  
 - - - Franç. & Alleman, 8  
 Guidon de la Langue François & Allem: 8  
 Histoire du monde, par M. Chevreau aug-  
 mentée, *sous la presse*  
 - - - du Pere la Chaise, 2. vol. 12  
 - - - du Conclave, 12  
 - - - des Ducs de Bourgogne, 2. vol. 12  
 - - - des Juifs, 5. vol. 12  
 - - - Poétique de la guerre, fig. 12  
 - - - de Fredrik Henry, fig. fol.  
 - - - de France par de Prade, 5. vol.  
 - - - de St. Louis, 2. vol. 12  
 - - - de la Reformat. d'Anget 4. v. 12. fig.  
 - - - de Constantinople, 10. vol. par Cou-  
 sin, 12  
 - - - del'Eglise, 6. vol. ibid. 12  
 - - - Romaine, 2. vol. ibid. 12  
 - - - de la Bible. fig. 12  
 - - - de Louis le Grand en Medailles, fig.  
 fol.  
 - - - Metallique de la Republique de Holl.  
 3. vol. 8.  
 l'Homme de Cour, 12  
 Jaloux par force, & le bonheur des femmes  
 qui ont des Maris jaloux, 12  
 les Jesuites en belle humeur, 12

B 3

In-

CATALOGUE.

- Introduction à l'histoire d'Angleterre par Temple  
 la Juste idée de la grace immediate, 12  
 le Jeu de l'Ombre & du Piquet, &c. 12  
 Introduction à l'histoire par Puffendorff, 4. vol.  
 - - à la Geographie, par Sanfon  
 Lucien d'Ablancourt, 2. vol. 12  
 - - - en belle humeur, 2. vol. 12  
 Lettre de Mr. Beringan, 12  
 - - - d'une Religieuse Portug. augmentée, 12  
 - - - du Chevall. d'Her\*\*\*, 12  
 - - - de Mr. de Voiture, 12  
 - - - Provinciale de Montalte, 12  
 La Vie de Madame la Valiere, 12  
 - - - de la Reine Elisabeth, 2. vol. 12  
 Le Secretaire des Amans, 12  
 Machiavel Discours politique, 2. vol. 12  
 - - - Histoire de Florence, 2. vol. 12  
 - - - l'art de la guerre, 12  
 Maladie Venerienne, 3. vol  
 Memoires secrets de Mr. L. D. D. O. par Mad. d'Aunoy, 12  
 Metamorphose d'Ovide, 3. vol. 12  
 - - - idem en Rondeau, 12  
 - - - idem in quarto, fig. Paris  
 Memoires de Melvil, 2. vol. 12  
 Morale de l'Evangile, augmentez, 12  
 Malpighi Opera, fig. 4  
 Tresor de prieres, 12  
 Nouvelles amours de Loüis le Grand, Comedie, 12  
 Nouvelle Methode Latine, 8

Nou-

CATALOGUE.

- Nouvelle Espagnolle, 12  
 - - - Operation de Chirurgie, 12  
 - - - Bibliotheque des Auteurs Ecclesiastiques, par du Pin, 5. vol. 4  
 Oeuvres de Boileau, 12  
 - - - de Moliere, 6. vol. 12  
 - - - de Corneille, 9. vol. 12  
 - - - de Racine, 2. vol. 12  
 - - - de Hauteroche, 12  
 - - - de Poisson, 12  
 - - - mêlées de St. Evremont, 5. vol. 8  
 - - - mêlées de Temple, 2. vol. 12  
 Physique Auculte, 12. fig.  
 Politique de Machiavel, 2. vol. 12  
 - - - du Clergé de France, 2. vol. 12  
 Priere de Soustelle, 12  
 Préjugé legitime par Jurieu, 4  
 Physique de Rohault, 2. vol. fig. 12  
 Pratique de Chirurgie, 12  
 Pensées ingenieuses du P. Bonr, 12  
 Remarques sur la Langue Françoisé, par Vaugelas, avec des Notes, par Cornicile, 2. vol. 12  
 - - - idem Paris, 2. vol. 12  
 Remedes de Madame Fouquet, 2. vol. 12  
 Reflexions morales, augmentées, 12  
 Recherche de la Verité, 2. vol. 12  
 Relation de Maroc, 12  
 la Semaine Sainte, 12  
 Tableau de l'amour, considéré dans l'état du mariage, 12. augmenté  
 Table de Sinus par Schote, Lat: Franç: & Holl: 12  
 Theatre Belgico di Leti, 2. vol. 4.

Thea-

CATALOGUE.

*Theatro Gallico di Leti, 2. vol. 4*

- - - morale de la vie humaine, fig. fol.

- - - de Mr. Bourfault, 12

- - - de Mr. Baron, 12

- - - de la Turquie, 4

*Tibere discours sur Tacite, 4*

*Traité de la Dévotion par Jurieu, 12*

- - - de la Grace, *ibid.* 12

- - - de Bibliotheque, 12

*Turtini Opera, 5. vol. 4 Geneva*

- - - Sermons divers, 8

*Varillas histoire de François I. 3. vol. 12*

- - - de Louïs XI. 2. vol. 12

- - - Politique de la Maison d'Autriche

- - - hist. de Louïs XII. 3. vol. 12

- - - hist de Charles XI. 2. vol. 12

- - - Anecdotes de Florence, 12

- - - Politique de Ferdinand, 12

- - - histoire des Revolutions, 6. vol. 12

- - - hist. de Charles VIII. 12

- - - Pratique de l'éducat. d'un Prince, 12

- - - de Henri III. 3. vol. 12

*Voyage du Chevalier Chardin, fig. 12*

- - - en Dalmatie, de Grece & au Levant

par G. Wheler, 2. vol. fig. 12

- - - du Roi Jaques à Calais, 12

*Vie du Duc de Lorraine, 12*

- - - du Prince de Condé, 2. vol. 12

- - - de Turenne, 12

*Et plusieurs autres Livres nouveaux.*





